

Project Gutenberg's Mes Origines. Memoires et Recits, by Frederic Mistral

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

**\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\***

**\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\***

**\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\***

Title: Mes Origines. Memoires et Recits

Author: Frederic Mistral

Release Date: December, 2004 [EBook #7012]  
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]  
[This file was first posted on February 22, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

**\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MES ORIGINES. MEMOIRES ET RECITS \*\*\***

This eBook was produced by Walter Debeuf

Mes Origines.

Memoires et recits.  
(Traduction du provençal)

par Frederic Mistral.

## CHAPITRE I.

### AU MAS DU JUGE.

Les Alpilles. -- La chanson de Maillane. -- Ma famille. -- Maitre Francois, mon pere. -- Delaide, ma mere. -- Jean du Porc. -- L'aieul Etienne. -- La mere-grand Nanon. -- La foire de Beaucaire. -- Les fleurs de glais.

D'aussi loin qu'il me souviene, je vois devant mes yeux, au Midi la-bas, une barre de montagnes dont les mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuissaient du matin aux vepres, plus ou moins clairs ou foncez, en hautes ondes. C'est la chaine des Alpilles, ceinturee d'oliviers comme un massif de roches grecques, un veritable belvedere de gloire et de legendes.

Le sauveur de Rome, Caius Marius, encore populaire dans toute la contree, c'est au pied de ce rempart qu'il attendit les Barbares, derriere les murs de son camp; et ses trophes triomphaux, a Saint-Rey sur les Antiques, sont, depuis deux mille ans, dorés par le soleil. C'est au penchant de cette cote qu'on rencontre les troncons du grand aqueduc romain qui menait les eaux de Vaucluse dans les Arenes d'Arles: conduit que des gens du pays nomment \_Ouide di Sarrasin\_ (pierree des Sarrasins), parce que c'est par la que les Maures d'Espagne s'introduisirent dans Arles. C'est sur les rocs escarpes de ces collines que les princes des Baux avaient leur chateau fort. C'est dans ces vals aromatiques, aux Baux, a Romanin et a Roque-Martine, que tenaient cour d'amour les belles chatelaines du temps des troubadours. C'est a Mont-Majour que dorment, sous les dalles du cloitre, nos vieux rois arlesiens. C'est dans les grottes du Vallon d'Enfer, de Cordes, qu'errent encore nos fees. C'est sous ces ruines, romaines ou feodales, que git la Chevre d'Or.

Mon village, Maillane, en avant des Alpilles, tient le milieu de la plaine, une large et riche plaine, qu'en memoire peut-etre du consul Caius Marius on nomme encore \_Le Caieou\_.

-- Quand je luttais, me disait une fois le petit Maillanais, -- un vieux luttteur de l'endroit, -- j'ai beaucoup voyage, en Languedoc comme en Provence... Mais jamais je ne vis une plaine aussi unie que ce terroir. Si, depuis la Durance jusqu'a la mer, la-bas, on tirait un trait de charrue droit comme une chandelle, un sillon de vingt lieues, l'eau y courrait toute seule, rien qu'au niveau pendant. Aussi, quoique nos voisins nous traitent de \_mange-grenouilles\_, les Maillanais convinrent toujours que, sous la chape du soleil, il n'est pas de pays plus joli que le leur et, un jour qu'ils m'avaient demande quelques couplets pour la chorale du village, voici, a ce propos, les vers que je leur fis:

\_Maillane est beau, Maillane plait -- et se fait beau de plus en plus; Maillane ne s'oublie jamais; -- il est l'honneur de la contree -- et tient son nom du mois de Mai.

Que vous soyez a Paris ou a Rome, -- pauvres conscrits, rien ne vous charme; -- Maillane est pour vous sans pareil -- et vous aimeriez y manger une pomme -- que dans Paris un perdreau.

Notre patrie n'a pour remparts -- que les grandes haies de cypres -- que Dieu fit tout expres pour elle; -- et quand se leve le mistral, -- il ne fait que branler le berceau.

Tout le dimanche on fait l'amour; -- puis au travail, sans treve, -- s'il faut le lundi se ployer, -- nous buvons le vin de nos vignes, nous mangeons le pain de nos bles.\_

La vieille bastide ou je naquis, en face des Alpilles, touchant le Clos-Crema, avait nom le Mas du Juge, un tenement de quatre paires de betes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son patre, sa servante (que nous appelions la \_tante\_) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalieres, qui venaient aider au travail, soit pour les vers a soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celles de l'olivaison.

Mes parents, des \_menagers\_, etaient de ces familles qui vivent sur leur bien, au labour de la terre, d'une generation a l'autre! Les menagers, au pays d'Arles, forment une classe a part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui comme toute autre, a son orgueil de caste. Car si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la beche ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le menager, agriculteur en grand, dans les \_mas\_ de Camargue, de Crau ou d'autre part, lui, travaille debout en chantant sa chanson, la main a la charrue.

C'est bien ce que je dis dans les quelques couplets suivants, chantes aux noces de mon neveu:

\_Nous avons tenu la charrue -- avec assez d'honneur -- et conquis le terroir -- avec cet instrument.

Nous avons fait du ble -- pour le pain de Noel -- et de la toile rousse pour nipper la maison.

Tout chemin va a Rome: ne quittez donc pas le mas, -- et vous mangerez des pommes, -- puisque vous les aimez.\_

Mais si, parbleu, nous voulions hausser nos fenetres, comme le font tant d'autres, sans trop d'outrecuidance nous pourrions avancer que la gent mistralienne descend des Mistral dauphinois, devenus, par alliance, seigneurs de Montdragon et puis de Romanin. Le celebre pendentif qu'on montre a Valence est le tombeau de ces Mistral. Et, a Saint-Remy, nid de ma famille (car mon pere en sortait), on peut

voir encore l'hotel des Mistral de Romanin, connu sous le nom de Palais de la Reine Jeanne.

Le blason des Mistral nobles a trois feuilles de trefle avec cette devise assez presumptueuse: \_"Tout ou Rien."\_ Pour ceux, et nous en sommes, qui voient un horoscope dans la fatalite des noms patronymiques ou le mystere des rencontres, il est curieux de trouver la Cour d'Amour de Romanin unie, dans le passe, a la seigneurie de Mistral designant le grand souffle de la terre de Provence, et, enfin, ces trois trefles marquant la destinee de notre famille terrienne.

-- Le trefle, nous declara, un jour, le Sar Peladan, qui, lorsqu'il a quatre feuilles, devient talismanique, exprime symboliquement l'idee de Verbe autochtone, de developpement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le meme. Le nombre trois signifie la maison (pere, mere, fils), au sens divinatoire. Trois trefles signifient donc trois harmonies familiales succedentes, ou neuf, qui est le nombre du sage a l'ecart. La devise \_Tout ou Rien\_ rimerait aisement a ces fleurs sedentaires et qui ne se transplantent pas: devise, comme embleme, de terrien endurci.

Mais laissons la ces bagatelles. Mon pere, devenu veuf de sa premiere femme, avait cinquante-cinq ans lorsqu'il se remaria, et je suis le croit de ce second lit. Voici comment il avait fait la connaissance de ma mere:

Une annee, a la Saint-Jean, maitre Francois Mistral etait au milieu de ses bles, qu'une troupe de moissonneurs abattait a la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tacherons et ramassait les epis qui echappaient au rateau. Et voila que mon seigneur pere remarqua une belle fille qui restait en arriere, comme si elle eut eu peur de glaner comme les autres. Il s'avanca pres d'elle et lui dit:

-- Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?

La jeune fille repondit:

-- Je suis la fille d'Etienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Delaide.

-- Comment! dit mont pere, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

-- Maitre, repliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garcons, et notre pere, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous repond: "Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en." Et voila pourquoi je suis venue glaner.

Six mois apres cette rencontre, qui rappelle l'antique scene de Ruth et de Booz, le vaillant menager demanda Delaide a maitre Poulinet, et

je suis ne de ce mariage.

Or donc, ma venue au monde ayant eu lieu le 8 septembre de l'an 1830, dans l'après-midi, la gaillarde accouchee envoya querir mon pere, qui etait en ce moment, selon son habitude, au milieu de ses champs. En courant, et du plus loin qu'il put se faire entendre:

-- Maitre, cria le messenger, venez! car la maitresse vient d'accoucher maintenant meme.

-- Combien en a-t-elle fait? demanda mon pere.

-- Un beau, ma foi.

-- Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage!

Et sans plus, comme si de rien n'etait, ayant acheve son labour, le brave homme, lentement, s'en revint a la ferme. Non point qu'il fut moins tendre pour cela; mais eleve, endoctrine, comme les Provencaux anciens, avec la tradition romaine, il avait dans ses manieres, l'apparente rudesse du vieux *\_pater familias\_*.

On me baptisa Frederic, en memoire, parait-il, d'un pauvre petit gars qui, au temps ou mon pere et ma mere se *\_parlaient\_*, avait fait gentiment leurs commissions d'amour, et qui, peu de temps apres, etait mort d'une insolation. Mais, comme elle m'avait eu a Notre-Dame de Septembre, ma mere m'a toujours dit qu'elle m'avait voulu donner le prenom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mere de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des *\_Centuries\_*, le fameux astrologue natif de Saint-Remy. Seulement, ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas? que l'instinct maternel avait si bien trouve, on ne voulut l'accepter ni a la mairie ni au presbytere.

Ma premiere sortie sur les bras de ma mere, qui me nourrissait de son lait, lorsqu'elle fit ses relevailles, -- tout cela vaguement, dans une lointaine brume, il me semble le revoir: elle, ma pauvre mere, dans la beaute, l'eclat de sa pleine jeunesse, presentant avec orgueil son "roi" a ses amies, et, ceremonieuses, les amies et parentes nous accueillant avec les felicitations d'usage et m'offrant une couple d'oeufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette, avec ces mots sacramentels:

-- Mignon, sois plein comme un oeuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette.

On trouvera peut-etre tant soit peut enfantin de raconter ces choses. Mais, apres tout, chacun est libre, et, a moi, il m'agree de revenir, par songerie, dans mon premier maillot et dans mon berceau de murier et dans mon chariot a roulettes, car, la, je ressuscite le bonheur de ma mere dans ses plus doux tressaillements.

Quand j'eus six mois, on me delivra de la bande qui enveloppait mes langes (car Nanounet, ma mere-grand, avait tres fort recommande de me

tenir serre a point, parce que, disait-elle, les enfants bien emmaillotes ne sont ni bancals ni bancroches), et, le jour de la Saint-Joseph, selon l'us de Provence, on me "donna les pieds" et, triomphalement, ma mere m'apporta a l'eglise de Maillane; et sur l'autel du saint, en me tenant par les lisieres, pendant que ma marraine me chantait : \_Avene, Avene, Avene\_ (Viens, viens, viens), on me fit faire mes premiers pas.

A Maillane, chaque dimanche, nous venions pour la messe. C'etait une demi-lieue de chemin pour le moins. Ma mere, tout le long, me dorlotait dans ses bras. Oh! le sein nourricier, ce nid doux et moelleux! Je voulais toujours, toujours, qu'il me portat encore un peu... Mais, une fois, -- j'avais cinq ans, -- a mi-chemin du village, ma pauvre mere me deposa en disant:

-- Oh! tu peses trop, maintenant; je ne puis plus te porter.

Apres la messe, avec ma mere, nous' allions voir mes grands-parents, dans leur belle cuisine voutee en pierre blanche, ou, de coutume, les bourgeois du lieu, M. Deville, M. Dumas, M. Ravoux, le Cadet Riviere, en se promenant sur les dalles, entre l'evier et la cheminee, venaient parler du gouvernement.

M. Dumas, qui avait ete juge et qui s'etait demis en 1830, aimait, sur toute chose, a donner des conseils, comme celui-ci, par exemple, qu'avec sa grosse voix, il repetait, tous les dimanches, aux jeunes meres qui dodelinaient leurs mioches:

-- Il ne faut donner aux enfants ni couteau, ni cle, ni livre : parce qu'avec un couteau l'enfant peut se couper; une cle, il peut la perdre et, un livre, le déchirer.

M. Durnas ne venait pas seul: avec son opulente epouse et leurs onze ou douze enfants, ils remplissaient le salon, le beau salon des ancetres, tout tapisse de toile peinte, de Marseille, representant des oisillons et des paniers en fleurs, et la, pour etaler l'education de sa lignee, il faisait, non sans orgueil, declamer, vers a vers, mot a mot, un peu a l'un, un peu a l'autre, le recit de \_Theramene\_:

\_A peine nous sortions des portes de Trezene...  
De Tregene... Il etait sur son char... sur chon sar...  
Ses gardes affliges... affizes...  
Imitaient son silence autour de lui ranges...  
Lui ranzes.\_

Ensuite, il disait a ma mere:

-- Et le votre, Delaide, lui apprenez-vous rien pour reciter?

-- Si repondait naivement ma mere: il sait la sornette de Jean du Porc.

-- Allons, mignon, dis Jean du Porc, me criait tout le monde.

Et alors en baissant la tete, j'anonnais timidement:

\_Qui est mort? -- Jean du Porc. -- Qui le pleure? -- Le roi Maure -- Qui le rit? -- La perdrix. -- Qui le chante? -- La calandre -- Qui en sonne le glas? -- Le cul de la poele. -- Qui en porte le deuil? -- Le cul du chaudron.\_

C'est avec ces contes-la, chants de nourrices et sornettes, que nos parents, a cette epoque, nous apprenaient a parler la bonne langue provencale; tandis qu'a present, la vanite ayant pris le dessus dans la plupart des familles, c'est avec le systeme de l'excellent M.

Dumas que l'on enseigne les enfants et qu'on en fait de petits niais qui sont, dans le pays, tels que des enfants trouves, sans attaches ni racines, car il est de mode, aujourd'hui, de renier absolument tout ce qui est de tradition.

Il faut que je parle un peu, maintenant, du bonhomme Etienne, mon aieul maternel. Il etait, comme mon pere, menager proprietaire, d'une bonne maison comme lui, et d'un bon sang : avec cette difference que, du cote des Mistral, c'etaient des laborieux, des economes, des amasseurs de biens, qui, en tout le pays, n'avaient pas leurs pareils, et que, du cote de ma mere, tout a fait insouciants et n'etant jamais prêts pour aller au labour, ils laissaient l'eau courir et mangeaient leur avoir. L'aieul Etienne, pour tout dire, etait (devant Dieu soit-il) un vrai Roger Bontemps.

Bien qu'il eut huit enfants, entre lesquels six filles (qui, a l'heure des repas, se faisaient servir leur part et puis allaient manger dehors, sur le seuil de la maison, leur assiette a la main), des qu'il y avait fete quelque part, en avant! Il partait pour trois jours avec les camarades. Il jouait, bambochait tant que duraient les ecus; puis, souple comme un gant, quand les deux toiles se touchaient (1), le quatrieme jour il rentrait au logis et, alors, grand'maman Nanon, une femme du bon Dieu, lui criait:

-- N'as-tu pas honte, dissipateur que tu es, de manger comme ca le bien de tes filles !

(1) Quand la poche est vide.

-- He! bonasse, repondait-il, de quoi vas-tu t'inquieter? Nos fillettes sont jolies, elles se marieront sans dot. Et tu verras, Nanon, ma mie, nous n'en aurons pas pour les derniers.

Et, amadouant ainsi et cajolant la bonne femme, il lui faisait donner sur son douaire des hypotheques aux usuriers, qui lui pretaient de l'argent a cinquante ou a cent pour cent, ce qui ne l'empechait pas, quand ses compagnons de jeu venaient, de faire, avec eux, le branle devant la cheminee, en chantant tous ensemble:

\_Oh! la charmante vie que font les gaspilleurs!

Ce sont de braves gens,  
Quand ils n'ont plus d'argent.\_

Ou bien ce rigaudon qui les faisait crever de rire:

\_Nous sommes trois qui n'avons pas le sou, -- Qui n'avons pas le sou,  
-- Qui n'avons pas le sou. -- Et le compere qui est derriere, -- N'a  
pas un denier, -- N'a pas un denier.\_

Et quand ma pauvre aieule se desolait de voir ainsi partir, l'un  
apres l'autre, les meilleurs morceaux, la fleur de son beau  
patrimoine:

-- Eh! becasse, que pleures-tu? lui faisait mon grand-pere, pour  
quelques lopins de terre? Il y pleuvait comme a la rue.

Ou bien:

-- Cette lande, quoi! ce qu'elle rendait, ma belle, ne payait pas les  
impositions!

Ou bien:

-- Cette friche-la? les arbres du voisin la dessechaient comme  
bruyere.

Et toujours, de cette facon, il avait la riposte aussi prompte que  
joyeuse... Si bien qu'il disait meme, en parlant des usuriers:

-- Eh! morbleu, c'est bien heureux qu'il y ait des gens pareils.  
Car, sans eux, comment ferions-nous, les dependiers, les gaspilleurs,  
pour trouver du quibus, en un temps ou comme on sait, l'argent est  
marchandise?

C'etait l'epoque, en ce temps-la, ou Beaucaire, avec sa foire,  
faisait merveille sur le Rhone; il venait la du monde, soit par eau,  
soit par terre, de toutes les nations, jusqu'a des Turcs et des  
negres.

Tout ce qui sort des mains de l'homme, toutes especes de choses qu'il  
faut pour le nourrir, pour le vetir, pour le loger, pour l'amuser,  
pour l'attraper, depuis les meules de moulins, les pieces de toile,  
les rouleaux de drap, jusqu'aux bagues de verre portant au chaton un  
rat, vous l'y trouviez a profusion, a monceaux, a faisceaux ou en  
piles, dans les grands magasins voutes, sous les arceaux des Halles,  
aux navires du port, ou bien dans les baraques innombrables du Pre.

C'etait comme nous dirions, mais avec un cote plus populaire et  
grouillant de vie, c'etait la tous les ans, au soleil de juillet,  
l'exposition universelle de l'industrie du Midi.

Mon grand-pere Etienne, comme vous pensez bien, ne manquait pas telle  
occasion d'aller, quatre ou cinq jours, faire a Beaucaire ses



bamboches. Donc, sous pretexte d'aller acheter du poivre, du girofle ou du gingembre avec, dans chaque poche de sa veste, un mouchoir de fil, car il prenait du tabac, et trois autres mouchoirs, en piece, non coupes, dont en guise de ceinture il se ceignait les reins; et il flanait ainsi, tout le franc jour de Dieu, autour des bateleurs, des charlatans, des comediens, surtout des bohemiens, lorsqu'ils discutent et se harpaillent pour le marche et marchandage de quelque bourrique maigre.

Un delieeux regal pour lui: Polichinelle avec Rosette! Il y etait toujours plus neuf et ravi, bouche bee, il y riait comme un pauvre aux pantalonades et aux coups de batte qui pleuvaient la sans cesse sur le proprietaire et sur le commissaire. A ce point les filous (et imaginez-vous si, a Beaucaire, ils pullulaient!) lui tiraient chaque annee, tout doucement, l'un apres l'autre, sans qu'il se retournat, tous ses mouchoirs; et quand il n'en avait plus, chose qu'il savait d'avance, il denouait sa ceinture, sans plus de chagrin que ca, et s'en torchait le nez. Mais, quand il rentrait a Maillane, avec le nez tout bleu, -- de la teinture des mouchoirs, des mouchoirs neufs qui avaient deteint:

-- Allons, lui disait ma grand'mere, on t'a encore vole tes mouchoirs.

-- Qui te l'a dit? faisait l'aieul.

-- Pardi, tu as le nez tout bleu: tu t'es mouche avec ta ceinture.

-- Bah! je n'en ai pas regret, repondait le bon humain; ce Polichinelle m'a tant fait rire!

Bref, quand ses filles (et ma mere en etait une) furent d'age a se marier, comme elles n'etaient pas gauches, ni bien desagreables, les galants, malgre tout, vinrent tout de meme a l'appeau. Seulement, quand les peres disaient a mon aieul:

-- Autrement, le cas echeant, combien faites-vous a vos filles?

-- Combien je fais a mes filles? repondait maitre Etienne, tout rouge de colere; o graine d'imbecile, c'est dommage! A ton gars je donnerais une belle gouge, tout elevee, toute nippee, et j'y ajouterais encore des terres et de l'argent! Qui ne veut pas mes filles telles quelles, qu'il les laisse... Dieu merci, a la huche de maitre Etienne il y a du pain.

Or, n'est-il pas vrai que les filles du grand-pere furent prises, toutes les six, rien que pour leurs beaux yeux, et meme qu'elles firent toutes de bons mariages? \_Fille jolie\_, dit le proverbe, \_porte sur le front sa dot.\_

Mais je ne veux pas quitter la prime fleur de mon enfance sans en cueillir encore un tout petit bouquet.

Derriere le Mas du Juge, c'est l'endroit ou je suis ne, il y avait le long du chemin un fosse qui menait son eau a notre vieux Puits a roue. Cette eau n'etait pas profonde, mais elle etait claire et riante, et, quand j'etais petit, je ne pouvais m'empecher, surtout les jours d'ete, d'aller jouer le long de sa rive.

Le fosse du Puits a roue! Ce fut le premier livre ou j'appris, en m'amusant, l'histoire naturelle. Il y avait la des poissons, epinoches ou carpillons, qui passaient par bandes et que j'essayais de pecher dans un sachet de canevas, qui avait servi a mettre des clous et que je suspendais au bout d'un roseau. Il y avait des demoiselles vertes, bleues, noiraudes, que doucement, tout doucement, lorsqu'elles se posaient sur les typhas, je saisissais de mes petits doigts, quand elles ne s'echappaient pas, legeres, silencieuses, en faisant frissonner le crepe de leurs ailes; il y avait des "notonectes", especes d'insectes bruns avec le ventre blanc, qui sautillent sur l'eau et puis remuent leurs pattes a la facon des cordonniers qui tirent le ligneul. Ensuite des grenouilles, qui sortaient de la mousse une echine glauque, chamarree d'or, et qui, en me voyant, lestement faisaient leur plongeon; des tritons, sorte de salamandres d'eau, qui farfouillaient dans la vase; et de gros escarbots qui rodaient dans les flaches et qu'on nommait des "mange-anguilles".

Ajoutez a cela un fouillis de plantes aquatiques, telles que ces "massettes", cotonnees et allongees, qui sont les fleurs du typha; telles que le nenuphar qui etale, magnifique, sur la nappe de l'eau, ses larges feuilles rondes et son calice blanc; telles que le "butome" au trochet de fleurs roses, et le pale narcississe qui se mire dans le ru, et la lentille d'eau aux feuilles minuscules, et la "langue de boeuf" qui fleurit comme un lustre, avec les "yeux de l'Enfant Jesus" qui est le myosotis.

Mais de tout ce monde-la, ce qui m'engageait le plus, c'etait la fleur des "glais". C'est une grande plante qui croit au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des hallebardes d'or. Il est a croire meme que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence, qui brillent sur le fond d'azur, n'etaient que des fleurs de glais: "fleur de lis" vient de "fleur d'iris", car le glais est un iris, et l'azur du blason represente bien l'eau ou croit le glais.

Toujours est-il, qu'un jour d'ete, quelque temps apres la moisson, on foulait nos gerbes, et tous les gens du "mas" etaient dans l'aire a travailler. A l'entour des chevaux et des mulets qui pietinaient, ardents, autour de leurs gardiens, il y avait bien vingt hommes qui, les bras retrousses, en cheminant au pas, deux par deux, quatre par quatre, retournaient les epis ou enlevaient la paille avec des fourches de bois. Ce joli travail se faisait gaiement, en dansant au soleil, nu-pieds, sur le grain battu.

Au haut de l'aire, porte par les trois jambes d'une chevre rustique,

formee de trois perches, etait suspendu le van. Deux ou trois filles ou femmes jetaient avec des corbeilles dans le cerceau du crible le ble mele aux balles; et le "maitre", mon pere, vigoureux et de haute taille, remuait le crible au vent, en ramenant ensemble les mauvaises graines au-dessus; et quand le vent faiblissait, ou que, par intervalles, il cessait de souffler, mon pere, avec le crible immobile dans ses mains se retournait vers le vent, et, serieux, l'oeil dans l'espace, comme s'il s'adressait a un dieu ami, il lui disait:

-- Allons, souffle, souffle, mignon!

Et le mistral, ma foi, obeissant au patriarche, haletait de nouveau en emportant la poussiere; et le beau ble beni tombait en blonde averse sur le monceau conique qui, a vue d'oeil, montait entres les jambes du vanneur.

Le soir venu, ensuite, lorsqu'on avait amoncele le grain avec la pelle, que les hommes poussiereux allaient se laver au puits ou tirer de l'eau pour les betes, mon pere, a grandes enjambees, mesurait le tas de ble et y tracait une croix avec le manche de la pelle en disant: "Que Dieu te croisse!"

Par une belle apres-midi de cette saison d'aires, -- je portais encore les jupes: j'avais a peine quatre ou cinq ans -- apres m'etre bien roule, comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le fosse du Puits a roue.

Depuis quelques jours, les belles fleurs de glais commencent a s'epanouir et les mains me demangeaient d'aller cueillir quelques-uns de ces beaux bouquets d'or.

J'arrive au fosse; doucement, je descends au bord de l'eau; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles etaient trop eloignees, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans: je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je crie. Ma mere accourt; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques, et, devant elle, trempe comme un caneton, me faisant filer vers le Mas:

-- Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fosse!

-- J'allais cueillir des fleurs de glais.

-- Oui, va, retournes-y, cueillir tes glais, et encore tes glais. Tu ne sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes caches, un gros serpent qui hume les oiseaux et les enfants, vaurien?

Et elle me deshabilla, me quitta mes petits souliers, mes chaussettes, ma chemisette, et pour faire secher ma robe trempee et ma chaussure, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche, en me disant:

-- Au moins, fais attention de ne pas te salir.

Et me voila dans l'aire; je fais sur la paille fraiche quelques jolies cabrioles; j'apercois un papillon blanc qui voltige dans un chaume. Je cours, je cours apres, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon beguin... et paf! me voila encore vers le fosse du Puits a roue...

Oh! mes belles fleurs jaunes! Elles etaient toujours la, fieres au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus; je place mes petons biens ras, bien ras de l'eau; j'envoie la main, je m'allonge', je m'etire tant que je puis... et patatras! je me fiche jusqu'au derriere dans la vase.

Aie! aie! aie! Autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller et qu'a travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier dans l'aire:

-- Maitresse! courez vite, je crois que le petit est encore tombe a l'eau!

Ma mere accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir de la boue puante, et la premiere chose, troussant ma petite robe, vlin! vlin! elle m'applique une fessée retentissante.

-- Y retourneras-tu, entete, aux fleurs de glais? Y retourneras-tu pour te noyer?... Une robe toute neuve que voila perdue, fripe-tout, petit monstre! qui me feras mourir de transes!

Et, crotte et pleurant, je m'en revins donc au Mas la tete basse, et de nouveau on me devetit et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fete... Oh! la galante robe! Je l'ai encore devant les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillee d'or sur fond bleuatre.

Mais bref, quand j'eus ma belle robe de velours:

-- Et maintenant, dis-je a ma mere, que vais-je faire?

-- Va garder les gelines, me dit-elle; qu'elles n'aillent pas dans l'aire... Et toi, tiens-toi a l'ombre.

Plein de zele, je vole vers les poules qui rodaient par les chaumes, becquetant les epis que le rateau avait laisses. Tout en gardant, voici qu'une poulette huppee -- n'est-ce pas drole? -- se met a pourchasser, savez-vous quoi? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues... Et toutes deux, avec moi apres, qui voulais voir la sauterelle, de sauter a travers champs, si bien que nous arrivames au fosse du Puits a roue!

Et voila encore les fleurs d'or qui se miraient dans le ruisseau et qui reveillaient mon envie, mais une envie passionnee, delirante,

excessive, a me faire oublier mes deux plongeurs dans le fosse:

"Oh! mais, cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas!"

Et, descendant le talus, j'entortille a ma main un jonc qui croissait la; et me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'atteindre de l'autre main les fleurs de glais... Ah! malheur, le jonc se casse et va te faire teindre! Au milieu du fosse, je plonge la tete premiere.

Je me dresse comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent:

-- C'est encore ce petit diable qui est tombe dans le fosse. Ta mere, cette fois, enrage polisson, va te fouailler d'importance!

Eh bien! non; dans le chemin, je la vis venir, pauvrete, tout en larmes et qui disait:

-- Mon Dieu! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-etre un "accident". Mais ce gars, sainte Vierge, n'est pas comme les autres: il ne fait que courir pour ramasser des fleurs; il perd tous ses jouets en allant dans les bles chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-etre une heure, dans le fosse du Puits a roue... Ah! tiens-toi, pauvre mere, morfonds-toi pour l'approprier. Qui lui en tiendrait, des robes? Et bienheureuse encore -- mon Dieu, je vous rends grace -- qu'il ne soit pas noye!

Et ainsi, tous les deux, nous pleurions le long du fosse. Puis, une fois dans le Mas, m'ayant quitte mon vetement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier; et, de peur d'un effroi, m'ayant fait boire une cuilleree de vermifuge elle me coucha dans ma berce, ou, lasse de pleurer, au bout d'un peu je m'endormis.

Et savez-vous ce que je songeai: pardi! mes fleurs de glais... Dans un beau courant d'eau, qui serpentait autour du Mas, limpide, transparent, azure comme les eaux de la Fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaieuls, qui etalaient dans l'air une feerie de fleurs d'or!

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante; et je cueillais a pleines mains, a jointees, a brassees, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout a coup, j'entends une voix qui me crie: "Frederi!"

Je m'eveille et que vois-je! Une grosse poignee de fleurs de glais couleur d'or qui bondissaient sur ma couchette.

Lui-meme, le patriarche, le Maitre, mon seigneur pere, etait alle cueillir les fleurs qui me faisaient envie; et la Maitresse, ma mere

belle, les avait mises sur mon lit.

## CHAPITRE II.

### MON PERE.

L'enfant de ferme. -- La vie rurale. -- Mon pere a la Revolution. --  
La buche benite. -- Les recits de la Noel. -- Le capitaine Perrin.  
-- Le maire de Maillane en 1793 -- Le jour de l'an.

Mon enfance premiere se passa donc au Mas, en compagnie des  
laboureurs, des faucheurs et des patres, et quand, parfois, passait  
au Mas quelque bourgeois, de ceux-la qui affectent de ne parler que  
francais, moi, tout interloque et meme humilie de voir que mes  
parents devenaient soudain reverencieux pour lui, comme s'il etait  
plus qu'eux:

-- D'ou vient, leur demandais-je, que cet homme ne parle pas comme  
nous?

-- Parce que c'est un monsieur, me repondait-on.

-- Eh bien! faisais-je alors d'un petit air farouche, moi, je ne veux  
pas etre \_monsieur\_.

J'avais remarque aussi que, quand nous avions des visites, comme  
celle, par exemple du marquis de Barbentane (un de nos voisins de  
terres), mon pere qui, a l'ordinaire lorsqu'il parlait de ma mere,  
devant les serviteurs, l'appelait "la maitresse", la, en ceremonie,  
il la denomrait \_ma mouie\_ (mon epouse). Le beau marquis et la  
marquise, qui se trouvait etre la soeur du general de Galliffet,  
chaque fois qu'ils venaient, m'apportaient des pralines et autres  
gateries; mais moi, sitot que je les voyais descendre de voiture,  
comme un sauvageon que j'etais, je courais tout de suite me cacher  
dans le fenil... Et la pauvre Delaide de crier:

-- Frederic!

Mais en vain: dans le foin, blotti et ne soufflant mot, j'attendais,  
moi, d'entendre les roues de la voiture emporter le marquis, pendant  
que ma mere clamait, la-bas, devant la ferme:

-- M. de Barbentane, Mme de Barbentane, qui venaient pour le voir,  
cet insupportable, et il va se cacher!

Et au lieu de dragees, quand je sortais ensuite, craintif, de ma  
taniere, vlan! j'avais ma fessée.

J'aimais bien mieux aller avec le Papoty, notre maitre-valet, quand,  
derriere la charrue tiree par ses deux mules, les mains au mancheron,  
il me criait, patelin:

-- Petiot, viens vite, viens. Je t'apprendrai a labourer.

Et tout de suite, nu-pieds, nu-tete, emoustille, me voila dans le sillon, trottinant, farfouillant, le long de la tranchee, pour cueillir les primeveres ou les muscaris bleus, que le soc arrachait.

-- Ramasse des colimacons, me disais le Papoty.

Et quand j'avais les colimacons, une poignee dans chaque main:

-- Maintenant, me faisait-il, avec les colimacons, tiens, empoigne les cornes du manche de la charrue.

Et comme, moi credule, avec mes petits doigts, je prenais les mancherons, lui, pressant de ses doigts rudes mes deux mains pleines d'escargots qui s'ecrabouillaient dans ma chair:

-- A present, me disait le valet de labour en riant aux eclats, tu pourras dire, petit, que tu as tenu la charrue!

On m'en faisait, ma foi, de toutes les couleurs. C'est ainsi que, dans les fermes, on deniaise les enfants. Quelquefois, en venant de traire, notre berger Rouquet me criait:

-- Viens, petit, boire a meme dans le \_piau\_.

Le \_piau\_ est l'ustensile, de poterie ou de bois, dans lequel on trait le lait... Ah! quand je voyais le trayeur, suant, les bras trousses, sortir de la bergerie en portant a la main le vase a traire ecumant, plein de lait jusqu'aux bords, j'accourais, affriole, pour le humer tout chaud. Mais, sitot qu'a genoux je m'abreuvais a la "seille", paf! de sa grosse main, Rouquet m'y faisait plonger la tete jusqu'au cou; et, barbotant, aveugle, les cheveux et le museau ruisselants, ebouriffes, je courais, comme un jeune chien, me vautrer dans l'herbe et m'y essuyer, en jurant, a part moi, qu'on ne m'y attraperait plus... jusqu'a nouvelle attrape.

Apres, c'etait un faucheur qui me disait:

-- Petiot, j'ai trouve un nid, un nid de \_frappe-talon\_; veux-tu me faire la courte echelle? Je garderai la mere et tu auras les passereaux.

Oh! coquin. Je partais, fou de joie, dans l'andain.

-- Le vois-tu, me faisait l'homme, ce creux, en haut de ce gros saule; c'est la qu'est le nid... Allons, courbe-toi.

Et je m'inclinais, la tete contre l'arbre, et alors, faisant mine de grimper sur mon dos, le farceur me battait l'echine du talon.

C'est ainsi que commenca, au milieu des gouailleries de nos travailleurs des champs (et je n'an ai point regret), mon education d'enfance.

Comme il était gai, ce milieu de labeurs rustiques! Chaque saison renouvelait la série des travaux. Les labours, les semailles, la tonte, la fauche, les vers à soie, les moissons, le dépiquage, les vendanges et la cueillette des olives, déployaient à ma vue les actes majestueux de la vie agricole, éternellement dure, mais éternellement indépendante et calme.

Tout un peuple de serviteurs, d'hommes loués au mois ou à la journée, de sarclouses, de faneuses, allait, venait dans les terres du Mas, qui avec l'aiguillon, qui avec le rateau ou bien la fourche sur l'épaule, et travaillant toujours avec des gestes nobles, comme dans les peintures de Leopold Robert.

Quand, pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations, sur le troupeau et sur le temps et sur le travail du jour, s'il était avantageux, si la terre était dure ou molle ou en état. Puis, le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son couteau et, sur le coup, tous se levaient.

Tous ces gens de campagne, mon père les dominait par la taille, par le sens, comme aussi par la noblesse. C'était un beau et grand vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul.

Engagé volontaire pour défendre la France, pendant la Révolution, il se plaisait, le soir, à raconter ses vieilles guerres. Au fort de la Terreur, il avait été requis pour porter du blé à Paris, où régnait la famine. C'était dans l'intervalle où l'on avait tué le roi. La France, épouvantée, était dans la consternation. En retournant, un jour d'hiver, à travers la Bourgogne, avec une pluie froide qui lui battait le visage, et de la fange sur les routes jusqu'au moyeu des roues, il rencontra, nous disait-il, un charretier de son pays. Les deux compatriotes se tendirent la main, et mon père, prenant la parole:

-- Tiens, où vas-tu, voisin, par ce temps diabolique?

-- Citoyen, répliqua l'autre, je vais à Paris porter les saints et les cloches.

Mon père devint pâle, les larmes lui jaillirent et, ôtant son chapeau devant les saints de son pays et les cloches de son église, qu'il rencontrait ainsi sur une route de Bourgogne:

-- Ah! maudit, lui fit-il, crois-tu qu'à ton retour, on te nomme, pour cela, représentant du peuple?

L'iconoclaste courba la tête de honte et, avec un blasphème, il fit tirer ses bêtes.



Mon pere, dois-je dire, avait un foi profonde. Le soir, en ete comme en hiver, agenouille sur sa chaise, la tete decouverte, les mains croisees sur le front, avec sa cadenettes, serree d'un ruban de fil, qui lui pendait sur la nuque, il faisait, a voix haute, la priere pour tous; et puis, lorsqu'en automne, les veilles s'allongeaient, il lisait l'Evangile a ses enfants et domestiques.

Mon pere, dans sa vie, n'avait lu que trois livres: le \_Nouveau Testament, l'Imitation\_ et \_Don Quichotte\_ (lequel lui rappelait sa campagne d'Espagne et le distrait, quand venait la pluie).

-- Comme de notre temps les ecoles etaient rares, c'est un pauvre, nous disait-il, qui, passant par les fermes une fois par semaine, m'avait appris ma croix de par Dieu.

Et le dimanche, apres les vepres, selon l'us et coutume des anciens peres de famille, il ecrivait ses affaires, ses comptes et depenses, avec ses reflexions, sur un grand memorial denomme \_Cartabeou.\_

Lui, quelque temps qu'il fit, etait toujours content, et si, parfois, il entendait les gens se plaindre, soit des vents tempetueux, soit des pluies torrentielles:

-- Bonnes gens! leur disait-il. Celui qui est la-haut sait fort bien ce qu'il fait, comme aussi ce qu'il nous faut... Eh! s'il ne soufflait jamais de ces grands vents qui degourdissent la Provence, qui dissiperait les brouillards et les vapeurs de nos marais? Et si, pareillement, nous n'avions jamais de grosses pluies, qui alimenteraient les puits, les fontaines, les rivières? Il faut de tout, mes enfants.

Bien que, le long du chemin, il ramassat une buchette pour l'apporter au foyer; bien qu'il se contentat, pour son humble ordinaire, de legumes et de pain bis; bien que, dans l'abondance, il fut sobre toujours et mit de l'eau dans son vin, toujours sa table etait ouverte, et sa main et sa bourse, pour tout pauvre venant. Puis, si l'on parlait de quelqu'un, il demandait, d'abord, s'il etait bon travailleur; et, si l'on repondait oui:

-- Alors, c'est un brave homme, disait-il, je suis son ami.

Fidele aux anciens usages, pour mon pere, la grande fete, c'etait la veillee de Noel. Ce jour-la, les laboureurs detelaient de bonne heure; ma mere leur donnait a chacun, dans une serviette, une belle galette a l'huile, une rouelle de nougat, une jointee de figues seches, un fromage du troupeau, une salade de celeri et une bouteille de vin cuit. Et qui de-ci, et qui de-la, les serviteurs s'en allaient, pour "poser la buche au feu", dans leur pays et dans leur maison. Au Mas ne demeuraient que les quelques pauvres heres qui n'avaient pas de famille; et, parfois des parents, quelque vieux garcon, par exemple, arrivaient a la nuit, en disant:

-- Bonnes fetes! Nous venons poser, cousins, la buche au feu, avec vous autres.

Tous ensemble, nous allions joyeusement chercher la "buche de Noel", qui -- c'était de tradition -- devait etre un arbre fruitier. Nous l'apportions dans le Mas, tous a la file, le plus age la tenant d'un bout, moi, le dernier-ne, de l'autre; trois fois, nous lui faisons faire le tour de la cuisine; puis, arrives devant la dalle du foyer, mon pere, solennellement, repandait sur la buche un verre de vin cuit, en disant:

\_Allegresse! Allegresse,  
Mes beaux enfants, que Dieu nous comble d'allegresse!  
Avec Noel, tout bien vient:  
Dieu nous fasse la grace de voir l'annee prochaine.  
Et, sinon plus nombreux, puissions-nous n'y pas etre moins.\_

Et, nous ecriant tous: "Allegresse, allegresse, allegresse!", on posait l'arbre sur les landiers et, des que s'elancait le premier jet de flamme:

\_A la buche  
Boute feu!\_

disait mon pere en se signant. Et, tous, nous nous mettions a table.

Oh! la sainte tablee, sainte reellement, avec, tout a l'entour, la famille complete, pacifique et heureuse. A la place du \_caleil\_, suspendu a un roseau, qui, dans le courant de l'annee, nous éclairait de son lumignon, ce jour-la, sur la table, trois chandelles brillaient; et si, parfois, la meche tournait devers quelqu'un, c'était de mauvais augure. A chaque bout, dans une assiette, verdoyait du ble en herbe, qu'on avait mis germer dans l'eau le jour de la Sainte-Barbe. Sur la triple nappe blanche, tour a tour apparaissaient les plats sacramentels: les escargots, qu'avec un long clou chacun tirait de la coquille; la morue frite et le \_muge\_ aux olives, le cardon, le scolyme, le celeri a la poivrade, suivis d'un tas de friandises reservees pour ce jour-la, comme: fouaces a l'huile, raisins secs, nougat d'amandes, pommes de paradis; puis, au-dessus de tout, le grand \_pain calenda\_, que l'on n'entamait jamais qu'apres en avoir donne, religieusement, un quart au premier pauvre qui passait.

La veillee, en attendant la messe de minuit, etait longue ce jour-la; et longuement, autour du feu, on y parlait des ancetres et on louait leurs actions. Mais, peu a peu et volontiers, mon brave homme de pere revenait a l'Espagne et a ses souvenirs du siege de Figuières.

Si je vous disais, commençait-il, qu'étant la-bas en Catalogne, et faisant partie de l'armee, je trouvai le moyen, au fort de la Revolution, de venir de l'Espagne, malgre la guerre et malgre tout, passer avec les miens les fetes de Noel! Voici, ma foi de Dieu, comment s'arrangea la chose:

"Au pied du Canigou, qui est une grande montagne entre Perpignan et Figuières, nous tournions, retournions depuis passablement de temps, en bataillant, à toi, à moi, contre les troupes espagnoles. Aie! que de morts, que de blessés et de souffrances et de misères! Il faut l'avoir vu, pour savoir cela. De plus, au camp, -- c'était en décembre, -- il y avait manque de tout; et les mulets et les chevaux, à défaut de pâture, rongeaient, hélas! les roues des fourgons et des affûts.

"Or, ne voilà-t-il pas qu'en rodant, moi, au fond d'une gorge, du côté de la mer, je vais découvrir un arbre d'oranges, qui étaient rousses comme l'or!

"-- Ha! dis-je au propriétaire, à n'importe quel prix, vous allez me les vendre.

"Et, les ayant achetées, je m'en reviens de suite au camp et, tout droit à la tente du capitaine Perrin (qui était de Cabanes), je vais avec mon panier et je lui dis:

"-- Capitaine, je vous apporte quelques oranges...

"-- Mais où as-tu pris ça?

"-- Où j'ai pu, capitaine.

"-- Oh! luron, tu ne saurais me faire plus de plaisir... Aussi, demande-moi, vois-tu, ce que tu voudras, et tu l'obtiendras ou je ne pourrai.

"-- Je voudrais bien, lui fis-je alors, avant qu'un boulet de canon me coupe en deux, comme tant d'autres, aller, encore une fois, "poser le buche de Noël" en Provence, dans ma famille.

"-- Rien de plus simple, me fit-il; tiens, passe l'écritoire.

Et mon capitaine Perrin (que Dieu, en paradis, l'ait renfermé, cher homme) sur un papier, que j'ai encore, me griffonna ce que je vais dire:

\_"Armée des Pyrénées-Orientales.

"Nous Perrin, capitaine aux transports militaires, donnons congé au citoyen François Mistral, brave soldat républicain, âgé de vingt-deux ans, taille de cinq pieds six pouces, nez ordinaire, bouche idem, menton rond, front moyen, visage ovale, de s'en aller dans son pays, par toute la République, et au diable, si bon lui semble.\_

"Et voilà, mes amis, que j'arrive à Maillane, la belle veille de Noël, et vous pouvez penser l'ahurissement de tous, les embrassades et les fêtes. Mais, le lendemain, le maire (je vous tairai le nom de ce fanfaron braillard, car ses enfants sont encore vivants) me fait

venir a la commune et m'interpelle comme ceci:

"-- Au nom de la loi, citoyen, comment va que tu as quitte l'armee?

"-- Cela va, repondis-je, qu'il ma pris fantaisie de venir, cette annee, "poser la buche" a Maillane.

"-- Ah oui? En ce cas-la, tu iras, citoyen, t'expliquer au tribunal du district, a Tarascon.

"-- Et, tel que je vous le dis, je me laissai conduire par deux gardes nationaux, devant les juges du district. Ceux-ci, trois faces rogues, avec le bonnet rouge et des barbes jusque-la:

"-- Citoyen, me firent-ils en roulant de gros yeux, comment ca se fait-il que tu aies deserte?

"Aussitot, de ma poche ayant tire mon passeport:

"-- Tenez, lisez, leur dis-je.

"Ah! mes amis de Dieu, des avoir lu, ils se dressent en me secouant la main:

"-- Bon citoyen, bon citoyen! me crierent-ils. Va, va, avec des papiers pareils, tu peux l'envoyer coucher, le maire de Maillane.

"Et apres le Jour de l'An, j'aurais pu rester, n'est-ce pas? Mais il y avait le devoir et je m'en retournai rejoindre."

Voila, lecteur, au naturel, la portraiture de famille, d'interieur patriarcal et de noblesse et de simplicité, que je tenais a te montrer.

Au Jour de l'An, -- nous cloturerons par cet autre souvenir, -- une foule d'enfants, de vieillards, de femmes, de filles, venaient, de grand matin, nous saluer comme ceci:

\_Bonjour, nous vous souhaitons a tous la bonne annee,  
Maitresse, maitre, accompagnee  
D'autant que le bon Dieu voudra.\_

-- Allons, nous vous la souhaitons bonne, repondaient mon pere et ma mere en donnant a chacun, bonnement, sous forme d'etrennes, une couple de pains longs et de miches rebondies.

Par tradition, dans notre maison, comme dans plusieurs autres, on distribuait ainsi, au nouvel an, deux fournees de pain aux pauvres gens du village.

\_Vivrais-je cent ans,  
Cent ans, je cuirai,  
Cent ans, je donnerai aux pauvres.\_

Cette formule, tous les soirs revenait dans la priere que mon pere faisait avant d'aller au lit. Et aussi, a ses obseques, les pauvres gens, avec raison, purent dire, en le plaignant:

-- Autant de pains il nous donna, autant d'anges dans le ciel l'accompagnaient. Amen!\_

### CHAPTER III

#### LES ROIS MAGES

A la rencontre des Rois. -- La creche. -- Les sornettes maternelles. -- Dame Renaude. -- Les hantises de la nuit. -- Le cheval de Cambaud. -- Les Sorciers. -- Les Matagots. --L'Esprit Fantastique.

-- C'est demain la fete des Rois; si vous voulez les voir arriver, allez vite, petits, a leur rencontre, et portez-leur quelques offrandes.

Voila, de notre temps, la veille du jour des Rois, ce que nous disaient nos meres.

Et en avant! Toute la marmaille, les enfants du village, nous partions enthousiastes au-devant des Rois Mages, qui venaient a Maillane, avec leurs pages, leurs chameaux et toute leur suite, pour adorer l'Enfant Jesus.

-- Ou allez-vous, petits?

-- Nous allons au-devant des Rois.

Et ainsi, tous ensemble, mioches ebouriffes et blondines fillettes, en beguins et petits sabots, nous partions sur le Chemin d'Arles, le coeur tressailli de joie, les yeux pleins de visions, et nous portions a la main, comme on nous l'avait dit, des galettes pour les Rois, des figes seches pour les pages, avec du foin pour les chameaux.

\_Jours croissants,  
Jours cuisants.\_

La bise sifflait, c'est vous dire qu'il faisait froid. Le soleil descendait, blafard, devers le Rhone. Les ruisseaux etaient geles. L'herbe des bords etait brouie. Des saules defeuilles, les branches rougeoyaient. Le rouge-gorge, le troglodyte, sautillaient, fremissants, familiers, de branche en branche... Et l'on ne voyait personne aux champs, a part quelque pauvre veuve qui rechargeait sur la tete son tablier plein de bois sec, ou quelque vieux depenaille qui cherchait des escargots au pied d'une haie morte.

-- Ou allez-vous si tard, petits?

-- Nous allons au-devant des Rois!

Et la tete en arriere, fiers comme jeune coqs, en riant, en chantant, en courant a cloche-pied ou en faisant des glissades, nous allions devant nous sur le chemin blanchatre, balaye par le vent.

Puis, le jour declinait. Le clocher de Maillane disparaissait derriere les arbres, derriere les grands cypres aux pointes noires; et la campagne, vaste et nue, s'epandait au lointain... Nous portions nos regards si loin que nous pouvions, a perte de vue, mais en vain! Rien ne se montrait a nous, hormis quelque faisceau d'epines emporte dans les chaumes par le vent. Comme les soirs d'hiver et de janvier, tout etait triste, souffreteux et muet.

Quelquefois, cependant, nous rencontrions un berger qui, plie dans sa cape, venait de faire paître ses brebis.

-- Mais ou allez-vous, enfants si tard?

-- Nous allons au-devant des Rois... Ne pourriez-vous pas nous dire s'ils sont encore bien loin?

-- Ah! oui, les Rois? c'est vrai... Ils sont la derriere qui viennent; vous allez bientot les voir.

Et de courir, et de courir, a la rencontre des Rois avec nos gateaux, nos petites galettes, et les poignees de foin pour les chameaux.

Puis, le jour defaillait. Le soleil, obstrue par un nuage enorme, s'evanouissait peu a peu. Les babils folatres calmaient un brin. La bise fraichissait et les plus courageux marchaient en retenant.

Tout a coup:

-- Les voila!

Un cri de joie folle partait de toutes les bouches... et la magnificence de la pompe royale eblouissait nos yeux. Un rejaillissement, un triomphe de couleurs splendides, fastueuses, enflammait, embrasait la zone du couchant; de gros lambeaux de pourpre flamboyaient; et d'or et de rubis, une demi-couronne, dardant un cercle de long rayons au ciel, illuminait l'horizon.

-- Les Rois! les Rois! voyez leur couronne! voyez leurs manteaux! voyez leurs drapeaux! et leur cavalerie et les chameaux qui viennent!

Et nous demeurions ebaubis... Mais bientot cette splendeur, mais bientot cette gloire, derniere echappee du soleil couchant, se fondait, s'eteignait peu a peu dans les nues; et, penauds, bouche beante, dans la campagne sombre, nous nous trouvions tout seuls:

-- Ou ont passe les Rois?

-- Derriere la montagne.

La cheveche miaulait. La peur nous saisissait; et, dans le crepuscule, nous retournions confus, en grignotant les gateaux, les galettes et les figues, que nous apportions pour les Rois.

Et quand nous arrivions, ensuite, a nos maisons:

-- Eh bien! les avez-vous vu? nos meres nous disaient.

-- Non, ils ont passe en dela, de l'autre cote de la montagne.

-- Mais quel chemin avez-vous pris?

-- Le Chemin Arlatan...

-- Ah! mes pauvres agneaux! Les Rois ne viennent pas de la. C'est du Levant qu'ils viennent. Pardi, il vous fallait prendre le vieux Chemin de Rome... Ah! comme c'était beau, si vous aviez vu, si vous aviez vu, lorsqu'ils sont entres dans Maillane! Les tambours, les trompettes, les pages, les chameaux, quel vacarme, bon Dieu!... Maintenant, ils sont a l'église, ou ils font leur adoration. Apres souper, vous irez les voir.

Nous soupions vite, -- moi, chez ma mere-grand Nanan; puis, nous courions a l'église... Et, dans l'église pleine, des notre entree, l'orgue, accompagnant le chant de tout le peuple, entamait, lentement, puis deployait, formidable, le superbe noel:

\_Ce matin,  
J'ai rencontre le train  
De trois grands Rois qui allaient en voyage,  
Ce matin,  
J'ai rencontre le train  
De trois grands Rois dessus le grand chemin.\_

Nous autres, affoles, nous nous fauillions, entre les jupons des femmes, jusques a la chapelle de la Nativite, et la, suspendue sur l'autel, nous voyions la Belle Etoile! nous voyions les trois Rois Mages, en manteaux rouge, jaune, et bleu, qui saluaient l'Enfant Jesus: le roi Gaspard avec sa cassette d'or, le roi Melchior avec son encensoir et le roi Balthazar avec son vase de myrrhe! Nous admirions les charmants pages portant la queue de leurs manteaux trainants; puis, les chameaux bossus qui elevaient la tete sur l'ane et le boeuf; la Sainte Vierge et saint Joseph; puis, tout autour, sur une petite montagne en papier barbouille, les bergers, les bergeres, qui apportaient des fouaces, des paniers d'oeufs, des langes; le meunier, charge d'un sac de farine; la bonne vieille qui filait; l'ebahi qui admirait; le gagne-petit qui remoulait; l'hotelier ahuri qui ouvrait sa fenetre, et, bref, tous les \_santons\_ qui figurent a la Creche. Mais c'était le \_Roi Maure\_ que nous regardions le plus.

Maintes fois, depuis lors, il m'est arrive, quand viennent les Rois,  
d'aller me promener, a la chute du jour, dans le Chemin d'Arles. Le  
rouge-gorge et le troglodyte continuent d'y voleter le long des haies  
d'aubepine. Toujours quelque pauvre vieux y cherche, comme jadis,  
des escargots dans l'herbe et la cheveche toujours y miaule; mais,  
dans les nuees du couchant, je n'y vois plus la gloire, ni la  
couronne des vieux Rois.

-- Ou ont passe les Rois?

-- Derriere la montagne.

Helas! melancolie, tristesse des choses vues, autrefois dans la  
jeunesse! Si grand, si beau que fut le paysage connu, quand nous  
voulons le revoir, quand nous voulons y retourner, il y manque  
toujours, toujours quelqu'un ou quelque chose!

\_Oh! vers les plaines de froment  
Laissez-moi me perdre pensif,  
Dans les grands bles pleins de ponceaux  
Ou, petit gars, je me perdais!  
Quelqu'un me cherche, de touffe en touffe,  
En recitant son angelus;  
Et, chantantes, les alouettes,  
Moi, je les suis dans le soleil...  
Ah! pauvre mere, beau coeur aimant,  
Je ne t'entendrai plus, criant mon nom!\_

(Iles d'Or).

Qui me rendra le delice, le bonheur ideal de mon ame ignorante,  
quand, telle qu'une fleur, elle s'ouvrait toute neuve, aux chansons,  
aux sornettes, aux complaintes, aux fabliaux, que ma mere en filant,  
cependant que j'etais blotti sur ses genoux, me disait, me chantait,  
en douce langue de Provence: le \_Pater des Calendes, Marie-Madeleine  
la Pauvre Pecheresse\_, le \_Mousse de Marseille\_, la \_Porcheronne\_, le  
\_Mauvais Riche\_, et tant d'autres recits, legendes et croyances de  
notre race provencale, qui bercerent mon jeune age d'un balancement  
de reves et de poesie emue! Apres le lait que m'avait donne son  
sein, elle me nourrissait, la sainte femme, ainsi avec le miel des  
traditions et du bon Dieu.

Aujourd'hui, avec l'etrottesse du systeme brutal qui ne veut plus  
tenir compte des ailes de l'enfance, des instincts angeliques de  
l'imagination naissante, de son besoin de merveilleux, -- qui fait  
les saints et les heros, les poetes et les artistes, -- aujourd'hui,  
des que l'enfant naît, avec la science nue et crue on lui desseche  
coeur et ame... Eh! pauvres lunatiques! avec l'age et l'ecole,  
surtout l'ecole de la vie vecue, on ne l'apprend que trop tot, la  
realite mesquine et la desillusion analytique, scientifique, de tout  
ce qui nous enchanta.

Si, a vingt ou trente ans, lorsque l'amour nous prend pour une belle



fille rayonnante de jeunesse, quelque facheux anatomiste venait nous tenir ce propos:

-- Veux-tu savoir le vrai de cette creature qui a tant d'attrait pour toi? Si la chair lui tombait, tu verrais un squelette!

Ne croyez-vous pas qu'a l'instant nous l'enverrions faire paitre?

Eh! Dieu! s'il fallait toujours creuser le puits de verite autant vaudrait, ma foi, retourner au moyen age qui, partant du contraire de la science moderne, en etait arrive au meme resultat, en representant la vie par la Danse macabre.

Bref, pour donner idee des imaginations, hantises, peurs et spectres qu'autour de mon enfance j'avais vu lutiner, j'ai mis en scene quelque part une croyante de ce temps, que j'ai connue, la vieille Renaude, et m'est avis qu'a ce sujet ce morceau-la viendra a point.

La vieille Renaude est au soleil, assise sur un billot, devant sa maisonnette. Elle est fletrie, ratatinee et ridee, la pauvre femme, comme une figure pendante. Chassant de temps en temps les mouches qui se posent sur son nez, elle boit le soleil, s'assoupit et puis sommeille.

-- Eh bien! tante Renaude, par la, au bon soleil, vous faites un petit somme?

-- Ho! tiens, que veux-tu faire? Je suis la, a dire vrai, sans dormir ni veiller... Je revasse, je dis des patenotres. Mais, puis en priant Dieu, on finit par s'assoupir... Oh! la mauvaise chose, quand on ne peut plus travailler! Le temps vous dure comme aux chiens.

-- Vous attraperez un rhume, a ce grand soleil-la, avec la reverberation.

-- Allons donc, moi un rhume! Ne vois-tu pas que je suis seche, helas! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-etre, une maille d'huile.

-- A votre place, moi, je m'en irais un peu voir les commeres de votre age, tout doucement. Cela vous ferait passer le temps.

-- Allons donc, bonne gens! Les commeres de mon age? bientot il n'en restera plus... Qui y a-t-il encore, voyons? La pauvre Genevieve sourde comme une charrue; la vieille Patantane, qui radote; Catherine du Four, qui ne fait jamais que geindre... J'ai bien assez de mes peines a moi: autant vaut demeurer seule.

-- Que n'allez-vous au lavoir? Vous bavarderiez un moment avec les lavandieres.

-- Allons donc, les lavandieres! des peronnelles, qui, tout le jour, frappent a tort et a travers sur les uns et sur les autres. Elles ne

disent rien que des choses ennuyeuses. Elles se moquent de tout le monde; puis, elles rient comme des niais. Quelque jour, le bon Dieu les punira par un exemple... Oh! non, non, ce n'est pas comme de notre temps.

-- Et de quoi parliez-vous, dans votre temps?

-- dans notre temps? L'on disait des histoires, des contes, des sornettes, que l'on se delectait d'entendre: la \_Bete des Sept Tetes, Jean Cherche-la-Peur, le \_Grand Corps sans Ame...\_

Rien qu'une de ces histoires durait, parfois, trois ou quatre veilles.

"A cette époque-la, on filait de l'étai, du chanvre. L'hiver, après souper, nous partions avec nos quenouilles et nous nous réunissions dans quelque grande bergerie. Nous entendions dehors le mistral qui soufflait et les chiens aboyant au loup. Mais nous autres, bien au chaud, nous nous accroupissions sur la litière des brebis; et, pendant que les hommes étaient en train de traire ou de pâturer les bêtes, et que les beaux agneaux agenouillés cognaient sur le pis de leurs mères en remuant la queue, nous, les femmes, comme je vous le dis, en tournant nos fuseaux nous écoutions ou disions des contes.

"Mais je ne sais comment ça va; on parlait, en ce temps, d'une foule de choses dont, aujourd'hui, on ne parle plus, de choses que bien des personnes (que nous avons pourtant connues), des personnes dignes de foi, assuraient avoir vues.

"Tenez, ma tante Mian, la femme du Chaisier, dont les petits-fils habitent au Clos de Pain-Perdu, un jour qu'elle allait ramasser du bois mort, rencontra une poule blanche, une belle geline qu'on aurait dite apprivoisée. Ma tante se courba pour lui envoyer la main... Mais la poule, lestement, s'esquiva devant elle et alla un peu plus loin picorer dans le gazon. Mian, avec précaution, s'approcha encore de la poule, qui semblait se tapir pour se laisser attraper. Mais, tout en lui disant: "\_Petite, tite, tite!\_", des qu'elle croyait l'avoir, paf! la poule sautait, et ma tante, de plus en plus ardente, la suivait. Elle la suivit, elle la suivit, peut-être une heure de chemin. Puis comme le soleil était déjà couché, Mian, prenant peur, retourna chez elle. Or, il paraît qu'elle fit bien, car, si elle avait voulu suivre, malgré la nuit, cette geline blanche, qui sait, Vierge Marie, ou elle l'aurait conduite!

"On parlait aussi d'un cheval ou d'un mulet, d'autres disaient une grosse truie, qui apparaissait, parfois, devant les libertins qui sortaient du cabaret. Une nuit, en Avignon, une bande de vauriens, qui venaient de faire la noce, aperçurent un cheval noir qui sortait de l'égoût de Cambaud.

"-- Oh! quel cheval superbe, fit l'un d'eux... Attendez, que je saute dessus.

"Et le cheval se laissa monter.

"-- Tiens, il y a encore de la place, dit un autre; moi aussi, je vais l'enfourcher.

"Et voila qu'il l'enfourche aussi.

"-- Voyez donc, il y a encore de la place, dit un autre jouvenceau.

"Et celui-la grimpa aussi; et, a mesure qu'ils montaient, le cheval noir s'allongeait, s'allongeait, s'allongeait, tellement que, ma foi, douze de ces jeunes fous etaient a cheval deja quand le treizieme s'ecria :

"-- Jesus! Marie! grand saint Joseph! je crois qu'il y a encore une place!

"Mais, a ces mots, l'animal disparut et nos douze bambocheurs se retrouvèrent penauds, tous debout sur leurs jambes... Heureusement, heureusement pour eux! car, si le beau dernier n'avait pas crie : "Jesus! Marie! grand saint Joseph!" la malebete, assurément, les emportait tous au diable.

"Savez-vous de quoi l'on parlait encore? D'une espece de gens qui allaient, a minuit, faire le branle dans les landes, puis buvaient tour a tour a la Tasse d'Argent. On les appelait: sorciers ou \_mascos\_, et il y en avait alors quelques-uns dans chaque pays. J'en ai meme connu plusieurs, --- que je ne nommerai pas, a cause de leurs enfants. Bref, a ce qu'il parait, c'etaient de mauvaises gens, car, une fois, mon grand-pere, qui etait patre la-bas au Gres, en passant dans la nuit, derriere le Mas des Pretres, voulut regarder par la barbacane, et que vit-il, mon Dieu! Il vit, dans la cuisine de ce vieux Mas abandonne, des hommes qui jouaient a la paume avec des enfants, de petits enfants tout nus qu'ils avaient pris dans le berceau et que, des uns aux autres, ils se jetaient de mains en mains! Cela fait fremir.

"Mais quoi! n'y avait-il pas aussi des chats sorciers?

Oui, il y avait des chats noirs qu'on appelait \_mutagots\_ et qui faisaient venir l'argent dans les maisons ou ils restaient... Tu as connu, n'est-ce pas? la vieille Tartavelle, qui laissa tant d'ecus lorsqu'elle trepassa? Eh bien! elle avait un chat noir, auquel, a tous ses repas, elle jetait sous la table sa premiere bouchee.

"J'ai toujours oui dire qu'un soir, a la veillee, mon pauvre oncle Cadet, en allant se coucher, vit, dans le clair de lune, une espece de chat noir qui traversait la rue. Lui, sans penser a mal, lui lance un coup de pierre... Mais le chat, se retournant, dit a notre oncle, avec un mauvais regard :

"--- \_Tu as touche Robert\_!

"Quelles singulieres choses! Aujourd'hui, tout cela a l'air de songeries : personne n'en parle plus; et, pourtant, il fallait bien qu'il y eut quelque chose, puisque tous en avaient peur.

"Et, ajoutait Renaude, il y en avait bien d'autres, de ces etres etranges, qui, depuis, ont disparu. Il y avait la Chauche-Vieille, qui, la nuit, s'accroupissait 1a sur votre poitrine et vous otait le souffle. Il y avait la Garamaude, y avait le Folleton, il y avait le Loup-Garou, il y avait le Tire-Graisse, il y avait... Que sais-je, moi?...

"Mais tiens, je l'oubliais : et l'Esprit Fantastique! Celui-la, on ne peut pas dire qu'il n'ait pas existe : je l'ai entendu et vu. Il hantait notre ecurie. Feu mon pere (devant Dieu soit-il!) une fois sommeillait dans le grenier a foin. Tout a coup, il entend la-bas ouvrir la porte. Il veut regarder d'une fente, une fente de la fenetre, et sais-tu ce qu'il voit? Il voit nos betes, le mulet, la mule, l'ane, la jument et le petit poulain qui, fort bien couples ensemble, s'en allaient, sous la lune, boire a l'abreuvoir, tout seuls. Mon pere comprit vite, car il n'etait pas neuf a pareille hantise, que c'etait le Fantastique qui les conduisait boire. Il se recoucha et ne dit mot... Mais, le lendemain matin, il trouva l'ecurie ouverte a deux battants.

"Ce qui attire le Fantastique dans les etables, c'est, dit-on, les grelots; le bruit des grelots le fait rire, rire, tel qu'un enfant d'un an, lorsqu'on agite le hochet. Mais il n'est pas mechant, il s'en faut de beaucoup; il est capricieux et se plait a faire des niches. S'il est de bonne humeur, il vous etrillera vos betes, il leur tresse la criniere, il leur met de la paille blanche, il nettoie leur mangeoire... il est meme a remarquer que, la ou est le Fantastique, il y a toujours une bete mieux portante que les autres, parce que le farfadet l'a prise en grace par caprice, et alors, dans la nuit, il va et vient dans la creche et lui soutire le foin des autres.

"Mais, par megarde et par hasard, si, dans votre ecurie, vous derangez quelque chose contre sa volonte, aie, aie, aie! la nuit suivante, il fait un sabbat de malediction. Il embrouille la queue des betes, il leur entortille les pieds dans leurs chevetres et licous; il renverse, patatras! l'etagere des colliers; il remue, dans la cuisine, la poele et la cremaillere; enfin, il tarabuste de toutes les manieres... Tellement qu'une fois, mon pere, ennuye de tout ce vacarme, dit:

"--- Il faut en finir!

"Il prend, a cette fin, un picotin de vesces, monte au fenil, eparpille la menue graine dans le foin et dans la paille et crie au Fantastique :

"--- Fantastique, mon ami! tu me trieras, une par une, ces graines de pois gris.

"Or, l'Esprit Fantastique, qui se complait aux minuties et qui aime que tout soit bien range en ordre, se mit, a ce qu'il parait, a trier les pois gris; et de vetiller, Dieu sait! car nous trouvames de petits tas un peu partout, dans le grenier... Mais (mon pere le savait) ce travail meticuleux a la fin l'ennuya, et il detala du fenil, et jamais nous ne le revimes.

"Si! car, pour achever, moi, je le vis encore une fois. Imagine-toi qu'un jour (je pouvais avoir onze ans), je revenais du catechisme. Passant pres d'un peuplier, j'entendis rire a la cime de l'arbre : je leve la tete, je regarde, et tout en haut du peuplier, j'apercois l'Esprit Fantastique qui, en riant dans le feuillage, me faisait signe de grimper... Ah !  
je te demande un peu! Pas pour un cent d'oignons je n'y aurais grimpe; je deguerpis comme une folle et depuis, c'a ete fini.

"C'est egal, je t'assure que quand venait la nuit et qu'autour de la lampe on racontait de ces choses, nous ne risquions pas de sortir! Oh! pauvres petites, quelle frayeur! Puis, pourtant, nous devinmes grandes; arriva, comme on sait, le temps des amoureux; et alors, a la veillee, les garcons nous criaient :

"--- Allons, venez, les filles! Nous ferons, a la lune, un tour de farandole.

"--- Pas si sottes! repondions-nous. Si nous allions rencontrer l'Esprit Fantastique ou la Poule Blanche...

"--- Ho! nigaudes, nous disaient-ils, vous ne voyez donc pas que ce sont la des contes de mere-grand l'aveugle! N'ayez pas peur, venez, nous vous tiendrons compagnie.

"Et c'est ainsi que nous sortimes et, peu a peu, ma foi, en causant avec les gars, --- les garcons de cet age, tu sais, n'ont pas de bon sens, ils ne disent que des betises et vous font rire par foroe, --- peu a peu, peu a peu, nous n'eumes plus de peur... Et depuis lors, te dis-je, je n'ai plus oui parler de ces hantises de nuit.

"Depuis lors, il est vrai, nous avons eu assez d'ouvrage pour nous oter l'ennui. Telle que tu me vois, j'ai eu, moi, onze enfants, que j'ai tous menes a bien, et, sans compter les miens, j'en ai nourri quatorze!

"Ah! va, quand on n'est pas riche et qu'on a tant de marmaille, qu'il faut emmailloter, bercer, allaiter, ebrener, c'est un joli son de musette!"

-- Allons, tante Renaude, le bon Dieu vous maintienne.

-- Oh! a present, nous sommes murs; il viendra nous cueillir quand il voudra.

Et, avec son mouchoir, la vieille se chassa les mouches; et, abaissant la tete, elle se reblottit tranquille pour boire son soleil.

## CHAPITRE IV

### L'ECOLE BUISSONNIERE

Vagabondage par les champs. -- Les bestioles du bon Dieu. -- La vieille de Papeligosse. -- Les bohemiens. -- Le tonneau du loup : reve.

Vers les huit ans, et pas plus tot, --- avec mon sachet bleu pour y porter mon livre, mon cahier et mon gouter, --- on m'envoya a l'eco1e..., pas plus tot, Dieu merci! Car, en ce qui a trait a mon developpement intime et naturel, a l'education et trempe de ma jeune ame de poete, j'en ai plus appris, bien sur, dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabachage de tous les rudiments.

De notre temps, le reve de tous les polissons qui allions a l'ecole etait de faire un \_plantie\_. Celui qui en avait fait un etait regarde par les autres comme un lascar, comme un loustic, comme un luron fieffe!

Un \_plantie\_ designe, en Provence, l'escapade que fait l'enfant loin de la maison paternelle, sans avertir ses parents et sans savoir ou il va. Les petits Provencaux font cette ecole buissonniere lorsque, apres quelque faute, quelque grave mefait, quelque desobeissance, ils redoutent, pour leur rentree au logis, quelque bonne rossee.

Donc, sitot pressentir ce qui leur pend a l'oreille, mes peteux \_plantent\_ la l'ecole et pere et mere; advienne que pourra, ils partent a l'aventure et vive la liberte!

C'est chose delicieuse, incomparable, a cet age, de se sentir maitre absolu, la bride sur le cou, d'aller partout ou l'on veut et en avant dans les garrigues! et en avant aux marecages! et en avant par la montagne!

Seulement, puis vient la faim. Si c'est un \_plantie\_ d'ete, encore c'est pain benit. Il y a les carres de feves, les jardins avec leurs pommes, leurs poires et leurs peches, les arbres de cerises, qui vous prennent par l'oeil, les figuiers qui vous offrent leurs figues bien muries, et les melons ventrus qui vous crient : "Mangez-moi" Et puis, les belles vignes, les ceps aux grappes d'or, ha! il me semble les voir !

Mais si c'est un \_plantie\_ d'hiver, il faut alors s'industrier... Parbleu, il est de petits droles qui, passant par les fermes ou ils ne sont pas connus, demandent l'hospitalite. Puis, s'ils peuvent, les fripons volent les oeufs aux poulaillers et meme les nichets, qu'ils boivent tout crus, avale!

Mais les plus fiers et les hautains, ceux qui ont délaissé l'école et la famille, non tant par cagnardise que par soif d'indépendance ou pour quelque injustice qui les a blessés au cœur, ceux-là fuient l'homme et son habitation. Ils passent le jour, couchés dans les bleds, dans les fosses, dans les champs de mil, sous les ponts ou dans les huttes. Ils passent la nuit aux meules de paille ou bien dans les tas de foin. Vienne faim, ils mangent des mures (celles des haies, celles des chaumes), des prunelles, des amandes qu'on oublie sur l'arbre ou des grappillons de lambruche. Ils mangent le fruit de l'orme (qu'ils appellent du \_pain blanc\_), des oignons remontés, des poires d'étranguillon, des faines, et, s'il le faut, des glands. Tout le jour n'est qu'un jeu, tous les sauts sont des cabrioles...  
Qu'est-il besoin de camarades? Toutes les bêtes et bestioles la vous tiennent compagnie; vous comprenez ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent, et il semble qu'elles comprennent tout ce que vous leur dites.

Prenez-vous une cigale? Vous regardez ses petits miroirs, vous la froissez dans la main pour la faire chanter, et puis vous la lâchez avec une paille dans l'anus.

Où, couchés le long d'un talus, voilà une bête-à-Dieu qui vous grimpe sur le doigt? Vous lui chantez aussitôt :

\_Coccinelle, vole!  
Va-t'en à l'école.  
Prends donc tes matines,  
Va à la doctrine...\_

Et la bête-à-Dieu déployant ses ailes, vous dit en s'envolant :

--- Vas-y toi-même, à l'école. J'en sais assez pour moi.  
Une mante religieuse, agenouillée, vous regarde-t-elle?  
Vous l'interrogez ainsi :

\_Mante, toi qui sais tout,  
Où est le loup?\_

L'insecte étend la patte et vous montre la montagne.

Vous découvrez un lézard qui se chauffe au soleil? Vous lui adressez ces paroles :

\_Lézard, lézard,  
Défends-moi des serpents :  
Quand tu passeras vers ma maison  
Je te donnerai un grain de sel.\_

--- A ta maison, que n'y retournes-tu? à l'air de dire le finaud.

Et psitt, il s'enfuit dans son trou.

Enfin, si vous voyez un limaçon, voici la formule :

\_Colimacon borgne,  
Montre-moi tes cornes,  
Ou j'appelle le forgeron  
Pour qu'il te brise ta maison.\_

Et encore la maison, et toujours la maison, ou l'esprit revient sans cesse, tellement qu'à la fin, quand vous avez gate assez de nids, --- et de culottes, --- quand vous avez avec de l'orge, fait assez de chalumeaux et assez decortique de brindilles de saule pour fabriquer des sifflets, et qu'avec des pommes vertes ou tout autre fruit suret vous avez agace vos dents, aie! la nostalgie vous prend, le coeur vous devient gros --- et vous rentrez, la tete basse.

Moi, comme les copains, en provencal de race que j'etais ou devais etre (ne vous en etonnez pas), au bout de trois mois a peine que j'etais a l'ecole, je fis aussi mon \_plantie\_. Et en voici le motif :

Trois ou quatre galopins (de ceux qui, sous pretexte d'aller couper de l'herbe ou ramasser du crottin, vagabondaient tout le jour) venaient m'attendre a mon depart pour l'ecole de Maillane et me disaient :

-- Eh, nigaud I que veux-tu aller faire a l'ecole, pour rester tout le jour entre quatre murs! pour etre mis en penitence! pour avoir sur les doigts, puis, des coups de ferule! Viens jouer avec nous...

Helas I l'eau claire riait dans les ruisseaux; la-haut, chantaient les alouettes; les bleuets, les glaieuls, les coquelicots, les nielles, fleurissaient au soleil dans les bles verdoyants...

Et je disais :

-- L'ecole, eh bien! tu iras demain.

Et, alors, dans les cours d'eau, avec culottes retrouseees, houp! on allait "gueer". Nous barbotions, nous pataugions, nous pechions des tetards, nous faisons des pates, pif! paf! avec la vase; puis, on se barbouillait de limon noir jusqu'a mi-jambes (pour se faire des bottes). Et apres, dans la poussiere de quelque chemin creux, vite! a bride abattue :

\_Les soldats s'en vont!  
A la guerre ils vont,  
Et ra-pa-ta-plan,  
Garez-vous devant!\_

Quel bonheur, mon Dieu! Oh! les enfants du roi n'etaient pas nos cousins! Sans compter qu'avec le pain et la pitance de mon bissac, on faisait sur l'herbe, ensuite, un beau petit gouter... Mais il faut que tout finisse!

Voici qu'un jour mon pere, que le maitre d'ecole avait du prevenir,



me dit :

--- Ecoute, Frederic, s'il t'arrive encore une fois de manquer l'ecole pour aller patauger dans les fosses, vois, rappelle-toi ceci : je te brise une verge de saule sur le dos...

Trois jours apres, par etourderie, je manquai encore la classe et je retournai "gueer".

M'avait-il epie, ou est-ce le hasard qui l'amena? Voila que, sans culotte, pendant qu'avec les autres polissons habituels nous gambadions encore dans l'eau, soudain, a trente pas de moi, je vois apparaitre mon pere. Mon sang ne fit qu'un tour.

Mon pere s'arreta et me cria :

--- Cela va bien... Tu sais ce que je t'ai promis? Va, je t'attends ce soir.

Rien de plus, et il s'en alla.

Mon seigneur pere, bon comme le pain benit, ne m'avait jamais donne une chiquenaude; mais il avait la voix haute, le verbe rude, et je le craignais comme le feu.

"Ah! me dis-je, cette fois, cette fois, ton pere te tue... Surement, il doit etre alle preparer la verge."

Et mes gredins de compagnons, en faisant claquer leurs doigts, me chantaient par-dessus : --

-- Aie! aie! aie! la raclee; aie! aie! aie! sur ta peau!

"Ma foi! me dis-je alors, perdu pour perdu, il faut deguerpir et faire un \_plantie\_."

Et je partis. Je pris, autant qu'il me souvient, un chemin qui conduisait, la-haut, vers la Crau d'Eyragues. Mais, en ce temps, pauvre petit, savais-je bien ou j'allais? Et aussi, lorsque j'eus chemine peut-etre une heure ou une heure et demie, il me parut, a dire vrai, que j'etais dans l'Amerique.

Le soleil commencait a baisser vers son couchant; j'etais las, j'avais peur...

"Il se fait tard, pensai-je, et, maintenant, ou vas-tu souper? Il faut aller demander l'hospitalite dans quelque ferme."

Et, m'ecartant de la route, doucement je me dirigeai vers un petit Mas blanc, qui m'avait l'air tout avenant, avec son toit a porcs, sa fosse a fumier, son puits, sa treille, le tout abrite du mistral par une haie de cypres.

Timide, je m'avancais sur le pas de la porte et je vis une vieille

qui allait tremper la soupe, gaupe sordide et mal peignée. Pour manger ce qu'elle touchait, il eut fallu avoir bien faim. La vieille avait décroché la marmite de la crémaillère, l'avait posée par terre au milieu de la cuisine et, tout en remuant la langue et se grattant, avec une grande louche elle tirait le bouillon, que, lentement, elle épandait sur les lèches de pain moisi.

--- Eh bien! mère-grand, vous trempez la soupe?

--- Oui, me répondit-elle... Et d'où sors-tu, petit?

--- Je suis de Maillane, lui dis-je; j'ai fait une escapade et je viens vous demander... l'hospitalité.

--- En ce cas, me répliqua la vilaine vieille d'un ton grognon, assieds-toi sur l'escalier pour ne pas user mes chaises.

Et je me pelotonnai sur la première marche.

--- Ma grand, comment s'appelle ce pays?

--- Papeligosse.

--- Papeligosse!

Vous savez que, lorsqu'on parle aux enfants d'un pays lointain, les gens, pour badiner, disent, parfois : \_Papeligosse\_. Jugez donc, à cet âge-là, moi je croyais à Papeligosse, à Zibe-Zoube, à Gafe-1'Ase et autres pays fantastiques, comme à mon saint pater. Et aussi, à peine la vieille eut-elle dit ce nom que, de me voir si loin de chez moi, la sueur froide me vint dans le dos.

--- Ah ça! me fit la vieille, quand elle eut fini sa besogne, à présent ce n'est pas le tout, petit : en ce pays-ci, les paresseux ne mangent rien..., et, si tu veux ta part de soupe, tu entends, il faut la gagner.

--- Bien volontiers... Et que faut-il faire?

--- Nous allons nous mettre tous deux, vois-tu, au pied de l'escalier et nous jouerons au saut; celui qui sautera le plus loin, mon ami, aura sa part du bon potage... et l'autre mangera des yeux.

--- Je veux bien.

Sans compter que j'étais fier, ma foi, de gagner mon souper, surtout en m'amusant. Je pensais :

"Ça ira bien mal, si la vieille éclopée saute plus loin que toi."

Et les pieds joints, aussitôt dit, nous nous plaçons au pied de l'escalier --- qui, dans les Mas, comme vous savez, se trouve en face de la porte, tout près du seuil.

--- Et je dis : un, cria la vieille en balancant les bras pour prendre élan.

--- Et je dis : deux.

--- Et je dis: trois!

Moi, je m'élançai de toutes mes forces et je franchis le seuil. Mais la vieille coquine, qui n'avait fait que le semblant, ferma aussitôt la porte, poussa vite le verrou et me cria :

--- Polisson! retourne chez tes parents, qui doivent être en peine, va!

Je restai sot, pauvre, comme un panier percé... Et, maintenant, où faut-il aller? A la maison? Je n'y serais pas retourné pour un empire, car je voyais, me semblait-il, à la main de mon père, la verge menaçante. Et puis, il était presque nuit et je ne me rappelais plus le chemin qu'il fallait prendre.

--- A la garde de Dieu!

Derrière le Mas, était un sentier qui, entre deux hauts talus, montait vers la colline. Je m'y engageai à tout hasard; et marche, petit Frédéric.

Après avoir monté, descendu tant et plus, j'étais rendu de fatigue... Pensez-vous? A cet âge, avec rien dans le ventre depuis midi. Enfin, je vais découvrir, dans une vigne inculte, une chaumière délabrée. Il devait, autrefois, s'y être mis le feu, car les murs, pleins de lézardes, étaient noircis par la fumée; ni portes ni fenêtres; et les poutres, qui ne tenaient plus que d'un bout, traînaient, de l'autre, sur le sol. Vous eussiez dit la tanière ou niche du Cauchemar.

Mais (comme on dit), par force, à Aix, on les pendait. Las, défaillant, mort de sommeil, je grimpai et m'allongeai sur la plus grosse des poutres... Et, dans un clin d'œil. J'étais endormi.

Je ne pourrais pas dire combien de temps je restai ainsi. Toujours est-il qu'au milieu de mon sommeil de plomb, je crus voir tout à coup un brasier qui flambait, avec trois hommes assis autour, qui causaient et riaient.

"Songes-tu? me disais-je en moi-même, dans mon sommeil, songes-tu ou est-ce réel?"

Mais ce pesant bien-être, ou l'assoupissement vous plonge, m'enlevait toute peur et je continuais tout doucement à dormir.

Il faut croire qu'à la longue la fumée finit par me suffoquer; je sursauta soudain et je jette un cri d'effroi... Oh! quand je ne suis

pas mort, mort d'epouvante, la, je ne mourrai jamais plus!

Figurez-vous trois faces de bohemes qui, tous les trois a la fois, se retournerent vers moi, avec des yeux, des yeux terribles...

--- Ne me tuez pas! ne me tuez pas! leur criai-je, ne me tuez pas!

Lors, les trois bohemiens, qui avaient eu, bien sur, autant de peur que moi, se prirent a rire et l'un d'eux me dit :

--- C'est egal! tu peux te vanter, mauvais petit moutard, de nous avoir fichu une belle venette!

Mais, quand je les vis rire et parler comme moi, je repris un peu courage, et je sentis, en meme temps, extremement agreable, une odeur de roti me monter dans les narines.

Ils me firent descendre de mon perchoir, me demanderent d'ou j'etais, de qui j'etais, comment je me trouvais la, que sais-je encore?

Et rassure, enfin, completement, un des voleurs (c'etaient, en effet, trois voleurs) :

--- Puisque tu as fait un \_plantie\_, me dit-il, tu dois avoir faim... Tiens, mords la.

Et il me jeta, comme a un chien, une eclanche d'agneau saignante, a moitie cuite. Alors, je m'aperçus seulement qu'ils venaient de faire rotir un jeune mouton, --- qu'ils devaient avoir derobe, probablement, a quelque patre.

Aussitot que nous eumes, de cette facon, tous bien mange, les trois hommes se leverent, ramasserent leurs hardes, se parlerent a voix basse; puis, l'un d'eux :

-- Vois, petit, me fit-il, puisque tu es un luron, nous ne voulons pas te faire de mal... Mais, pourtant, afin que tu ne voies pas ou nous passons, nous allons te fichir dans le tonneau qui est la. Quand il sera jour, tu crieras, et le premier passant te sortira, s'il veut.

-- Mettez-moi dans le tonneau, repondis-je d'un air soumis.

J'etais encore bien content de m'en tirer a si bon marche.

Et, effectivement, en un coin de la mesure, se trouvait par hasard un tonneau defonce ou, sans doute a la vendange, les maitres de la vigne devaient faire cuver le mout.

On m'attrape par le derriere et, paf! dans le tonneau. Me voila donc tout seul en pleine nuit, dans un tonneau, au fond d'une chaumiere en ruine!

Je m'y blottis, pauvret! comme un Peloton de fil et, tout en attendant l'aube, je priais a voix basse pour éloigner les mauvais esprits.

Mais figurez-vous que soudain j'entends, dans l'obscurité, quelque chose qui rodait, qui s'ebrouait, autour de ma tonne!

Je retiens mon haleine comme si j'étais mort, en me recommandant a Dieu et a la grande Sainte Vierge... Et j'entendais tourner et retourner autour de moi, flairer et sabouler, puis s'en aller, puis revenir... Que diable est-ce la encore? Mon coeur battait et bruissait comme une horloge.

Pour en finir, le jour commençait a blanchir et le pietinement qui m'effrayait s'étant éloigné un peu, je veux, tout doucement, épier par la bonde, et que vois-je? Un loup, mes bons amis, comme un petit ane! Un loup énorme avec deux yeux qui brillaient comme deux chandelles!

Il était, paraît-il, venu a l'odeur de l'agneau, et, n'ayant trouvé que les os, ma tendre chair d'enfant et de chrétien lui faisait envie.

Et, chose singulière, une fois que je vis ce dont il s'agissait, n'est-il pas vrai que mon sang se calma légèrement! J'avais tellement craint quelque apparition nocturne que la vue du loup lui-même me rendit du courage.

--Ah ca! dis-je, ce n'est pas tout : si cette bête vient a s'apercevoir que la tonne est défoncée, elle va sauter dedans et, d'un coup de dent, elle t'étrangle... Si tu pouvais trouver quelque stratagème...

A un mouvement que je fis, le loup, qui l'entendit, revint d'un bond vers le tonneau, et le voilà qui tourne autour et qui fouette les douves avec sa longue queue. Je passe ma menotte, doucement, par la bonde, je saisis la queue, je la tire en dedans et je l'empoigne des deux mains.

Le loup, comme s'il eut eu les cinq cents diables a ses trousses, part, trainant le tonneau, a travers cultures, a travers cailloux, a travers vignobles. Nous dumes rouler ensemble toutes les montées et descentes d'Eyragues, de Lagoy et de Bourborel.

-- Aie! mon Dieu! Jésus! Marie! Jésus, Marie, Joseph ! pleurais-je ainsi, qui sait ou le loup t'emportera! Et, si le tonneau s'effondre, il te saignera, il te mangera...

Mais, tout a coup, patatras! le tonneau se creve, la queue m'échappe... Je vis au loin, bien loin, mon loup qui galopait, et, regardez les choses, je me retrouvai au Pont-Neuf, sur la route qui va de Maillane a Saint-Remy, a un quart d'heure de notre Mas. La barrique, sans doute, avait frappé du ventre au parapet du pont et

s'y etait rompue.

Pas necessaire de vous dire qu'avec de telles emotions la verge paternelle ne me faisait plus guere peur. En courant comme si j'avais encore le loup a ma poursuite, je m'en revins a la maison.

Derriere le Mas, le long du chemin, mon pere emottait un labour. Il se redressa en riant sur le manche de sa massue et me dit :

-- Ah! mon gaillard, cours vite aupres de ta mere qui pas dormi de la nuit.

Aupres de ma mere, je courus...

Point par point, a mes parents, je racontai tout chaud mes belles aventures. Mais, arrive a l'histoire des voleurs, du tonneau ainsi que du gros loup :

-- Eh! badaud, me dirent-ils, ne vois-tu pas que c'est la peur qui t'a fait rever tout cela!

Et j'eu beau dire et affirmer et soutenir obstinement que rien n'etait plus vrain. Ce fut en vain Personne ne voulut y ajouter foi.

## CHAPITRE V

### A SAINT-MICHEL-DE-FRIGOLET

L'Abbaye en ruines. -- M. Donnat. -- La chapelle doree. -- La Montagnette. -- Frere Philippe. -- La procession des bouteilles. -- Saint Antoine de Graveson. -- Le pensionnat en debandade. -- Le couvent des Premontres.

Quand mes parents eurent vu que la passion du jeu me devoyait par trop et que je manquais l'ecole sans discontinuite pour aller tout le jour polissonner dans les champs, avec les petits paysans, ils dirent :

-- Faut l'enfermer.

Et, un matin, sur la charrette du Mas, les serviteurs chargerent un petit lit de sangles, une caisse de sapin pour serrer mes papiers, et, enfin, pour enfermer mes habits et mes hardes, une malle recouverte de peau de porc avec son poil. Et je partis, le coeur gros, accompagne de ma mere qui me consolait en route et du gros chien de garde qu'on appelait le "Juif" pour un endroit nomme Saint-Michel-de-Frigolet.

C'etait un ancien monastere, situe dans la Montagnette, a deux heures de notre Mas, entre Graveson, Tarascon et Barbentane. Les terres de Saint-Michel, a la Revolution, s'etaient vendues au detail pour quelques assignats, et l'abbaye a l'abandon, depouillee de ses biens, inhabitee et solitaire, restait veuve, la-haut, au milieu d'un

desert, ouverte aux quatre vents et aux betes sauvages. Certains contrebandiers, parfois, y faisaient de la poudre. Les bergers, lorsqu'il pleuvait, y logeaient leurs brebis dans l'eglise. Les joueurs des pays voisins : le Pante de Graveson, le Cap de Maillane, le Gele de Barbentane, le Dangereux de Chateau-Renard, pour se garer des gendarmes, y venaient en cachette, l'hiver, a minuit, tailler le \_vendome\_, et la, a la clarte de quelques chandelles pales, pendant que l'or roulait au mouvement des cartes, les jurons, les blasphemes, retentissaient sous les voutes, a la place des psaumes qu'on y entendait jadis. Puis, la partie achevee, les bambocheurs buvaient, mangeaient et ribotaient, faisant bombance jusqu'a l'aube.

Vers 1832, quelques freres queteurs etaient venus s'y etablir. Ils avaient remis une cloche dans le vieux clocher roman, et, le dimanche, ils la sonnaient. Mais ils sonnaient en vain, nul ne montait a leurs offices, car on n'avait pas foi en eux. Et comme, a cette epoque, la duchesse de Berry avait débarque en Provence, pour y soulever les Carlistes contre le roi Louis-Philippe, il me souvient qu'on murmurait que ces freres marrons, sous leurs souquenilles noires n'etaient que des miquelets, qui devaient cabaler pour quelque intrigue louche.

C'est a la suite de ces freres qu'un brave Cavaillonnais, appele M. Donnat, etait venu fonder, au couvent de Saint-Michel, par lui achete a credit, un pensionnat de garcons.

C'etait un vieux celibataire, au teint jaune et bistre, avec cheveux plats, nez epate, bouche grande et grosses dents, longue levite noire et les souliers bronzes. Tres devot, pauvre comme un rat d'eglise, il avait trouve un biais pour monter son ecole et ramasser des pensionnaires sans un sou en bourse.

Il allait, par exemple, a Graveson, a Tarascon, a Barbentane ou a Saint-Pierre, trouver un fermier qui avait des fils.

-- Je vous apprends, lui disait-il, que j'ai ouvert un pensionnat a Saint-Michel-de-Frigolet. Vous avez la, a votre portee, une excellente institution pour enseigner vos enfants et leur faire passer leurs classes.

-- Ho! monsieur, repondait le pere de famille, cela est bon pour les gens riches; nous ne sommes pas faits, nous autres, pour donner tant de lecture a nos gars... Ils en sauront toujours assez pour labourer la terre.

-- Voyez, faisait M. Donnat, rien n'est plus beau que l'instruction. N'ayez souci pour le paiement. Vous me donnerez, par an, tant de \_charges\_ de ble, tant de \_barraux\_ de vin ou tant de \_cannes\_ d'huile... ; puis, apres, nous reglerons tout.

Et le bon menager envoyait ses petits a Saint-Michel-de-Frigolet.

Ensuite, M. Donnat allait trouver, je suppose, un boutiquier, et il

lui tenait ce propos:

-- Le joli gars que vous avez là! Et comme il a l'air éveillé! Vous ne voudriez pas, peut-être, en faire un pileur de poivre?

-- Ah! monsieur, si nous pouvions, nous lui donnerions tout de même un peu d'éducation; mais les collèges sont coûteux, et, quand on n'est pas riche...

-- Est-ce besoin de collèges? faisait M. Donnat. Amenez-le à ma pension, là-haut, à Saint-Michel : nous lui apprendrons le latin et nous en ferons un homme... Puis, pour le paiement, nous prendrons \_taille\_ à la boutique... Vous aurez en moi un chaland de plus, un bon chaland, je vous assure.

Et, du coup, le boutiquier lui confiait son fils.

Un autre jour, il passait devant la maison d'un menuisier, et admettons qu'il aperçut un enfant tout palot, qui jouait près de sa mère, dans la rigole de l'évier.

-- Mais ce beau mignon, qu'a-t-il? demandait M. Donnat à la maman. Il est bien blême? A-t-il les fièvres, ou mangerait-il de la cendre par malice?

-- Eh non! repliquait la femme, c'est la passion du jeu qui le fait se cherner. Le jeu, monsieur, lui ôte le manger et le boire.

-- Eh bien! pourquoi ne pas le mettre, reprenait M. Donnat, dans mon institution, à Saint-Michel-de-Frigolet? Rien que le bon air, dans une quinzaine de jours, lui aura rendu ses couleurs... Et puis l'enfant sera surveillé et fera ses études; et, ses études faites il aura une place et n'aura jamais tant de peine comme en poussant le rabot.

-- Ah! monsieur, quand on est pauvre!

-- Ne vous inquiétez pas de ça. Nous avons, par là-haut, je ne sais combien de fenêtres et de portes à réparer... À votre mari, qui est menuisier, je promets, moi, plus d'ouvrage que ce qu'il en pourra faire..., et, bonne femme, nous rognerons sur la pension.

Et voilà! Le mignon allait aussi à Saint-Michel; et ainsi du bouclier, et du tailleur, et d'autres. Par ce moyen, M. Donnat avait recueilli, dans son pensionnat, près de quarante enfants du voisinage, et j'étais du nombre. Sur le tas, quelques-uns, tels que moi, s'acquittaient en argent; mais les trois quarts payaient en nature, en provisions, ou en denrées, ou en travail de leurs parents. En un mot, M. Donnat, avant la République démocratique et sociale, avait tout bonnement, et sans tant de vacarme, résolu le problème de la Banque d'Échange, --- qu'après lui, le fameux Proudhon, en 1848, essaya vainement de faire prendre dans Paris.



Un de ces ecoliers me reste dans le souvenir. Je crois qu'il etait de Nimes, et on l'appelait Agnel; doux, joli de visage, un air de jeune fille et quelque chose de triste dans la physionomie. Nos gens, a nous, venaient frequemment nous voir, et, pour nos gouters, nous apportaient des friandises. Mais, Agnel, on eut dit qu'il n'avait pas de parents, car il n'en parlait jamais, personne ne venait le voir, et nul ne lui apportait rien. Une fois, cependant, mais une seule fois arriva un gros monsieur qui lui parla en tete a tete, mysterieux, hautain, pendant une demi-heure a peine. Puis, il s'en alla et ne revint plus. Cela nous laissa croire qu'Agnel etait un enfant d'une extraction superieure, mais ne du cote gauche et qu'on faisait elever en cachette a Saint-Michel. Je ne l'ai jamais revu.

Notre personnel enseignant se composait, d'abord, du maitre, le bon M. Donnat, lequel, lorsqu'il etait present, faisait les basses classes (mais, la moitie du temps, il etait en voyage, pour grappiller des eleves); puis, de deux ou trois pauvres heres, anciens seminaristes, qui avaient jete le froc aux orties et qui etaient bien contents d'etre nourris, blanchis, et de tirer quelques ecus; ensuite, d'un prestolet, qu'on appelait M. Talon, pour nous dire la messe; enfin, d'un petit bossu, nomme M. Lavagne, pour professeur de musique. De plus, nous avions un negre qui nous faisait la cuisine et une Tarasconaise, d'une trentaine d'annees, pour nous servir a table et faire la lessive. Enfin, les parents de M. Donnat : le pere, un pauvre vieux coiffe d'un bonnet roux, qui allait avec son ane, chercher les provisions, et la mere, une pauvre vieille, en coiffe blanche de pique, qui nous peignait quelquefois, lorsque c'etait necessaire.

Saint-Michel, en ce temps-la, etait beaucoup moins important que ce que, de nos jours, on l'a vu devenir. Il y avait simplement le cloitre des anciens moines Augustins, avec son petit preau, au milieu du carre; au midi, le refectoire, avec la salle du chapitre; puis, l'eglise de Saint-Michel, toute delabree, avec des fresques sur les murs, representant l'enfer, ses flammes rouges, ses damnés et ses demons, armes de fourches, et le combat du diable contre le grand archange, puis, la cuisine et les etables.

Mais en dehors, a part ce corps de batisse, il y avait, au midi, une chapelle a contreforts, dediee a Notre-Dame-du-Remede, avec un porche a la facade. De grosses touffes de lierre en recouvraient les murs et, a l'interieur, elle etait toute revetue de boiseries dorees qui encadraient des tableaux, de Mignard, disait-on, ou etait representee la vie de la Vierge Marie. La reine Anne d'Autriche, mere de Louis XIV, l'avait fait decorer ainsi, en reconnaissance d'un voeu qu'elle avait, dans le temps, fait a la Sainte Vierge, pour devenir mere d'un fils.

Cette chapelle, vrai bijou perdu dans la montagne, a la Revolution, de braves gens l'avaient sauvée en empilant sous le porche un grand tas de fagots qui en cachaient la porte. C'est la que, le matin, --- et tous les matins de l'an, -- a cinq heures l'ete, a six heures

l'hiver, on nous menait a la messe; c'est la qu'avec une foi, une foi vraiment angelique, il me souvient que je priais et que nous priions tous. C'est la que, le dimanche, nous chantions messe et vepres, en tenant a la main nos livres d'Heures et nos Vesperaux, et c'est la que les campagnards, aux jours de grandes fetes, admiraient la voix du petit Frederic : car j'avais, a cet age, une jolie voix claire comme une voix de jeune fille, et, a l'Elevation, lorsqu'on chantait des motets, c'est moi qui faisais le solo; et je me souviens d'un ou je me distinguais, parait-il, specialement, et ou se trouvaient ces mots :

\_O mystere incomprehensible!  
Grand Dieu, vous n'etes pas aime\_.

Devant la petite chapelle, et autour du couvent, etaient quelques micocouliers, auxquels, pour y grimper, nous dechirions nos culottes en allant, quand venait l'automne, cueillir les micocoules, douceatres et menues, qui pendaient en bouquets. Il y avait aussi un puits, creuse et taille dans le roc, qui, par un egout souterrain, laissait ecouler son eau dans un bassin en contrebas et, de la, arrosait un jardin potager. Sous le jardin, a l'entree du vallon, un bouquet de peupliers blancs egayait un peu le desert.

Car c'etait un vrai desert que ce plateau de Saint-Michel ou l'on nous avait mis en cage; et elle le disait bien; l'inscription qui etait sur la porte du couvent :

"Voila qu'en fuyant, je me suis eloigne et arrete dans la solitude, parce que, dans la cite, j'ai vu l'injustice et la contradiction. J'aurai ici mon repos pour toujours, car c'est le lieu que j'ai choisi pour habiter. "

Le vieux couvent etait bati sur le plateau etroit d'un passage de montagne qui devait, autrefois, avoir un mauvais renom, parce qu'il est remarquable que, partout ou se trouvent des chapelles consacrees a l'archange Michel, ce sont des endroits solitaires qui avaient du impressionner.

Les mamelons d'alentour etaient couverts de thym, de romarin, d'asphodele, de buis, et de lavande. Quelques coins de vigne, qui produisaient, du reste, un cru en renom : le vin de Frigolet; quelques lopins d'oliviers plantes dans les bas-fonds; quelques allees d'amandiers, tortus, noirauds et rabougris, dans la pierraille; puis, aux fentes des rochers, quelques figuiers sauvages. C'etait la, clairemee, toute la vegetation de ce massif de collines. Le reste n'etait que friche et roche concassee, mais qui sentait si bon ! L'odeur de la montagne, des qu'il faisait du soleil, nous rendait ivres.

Dans les colleges, d'ordinaire, les ecoliers sont parques dans de grandes cours froides, entre quatre murs. Mais nous autres, pour courir nous avons toute la Montagnette. Quand venait le jeudi, ou meme aux heures de la recreation, on nous lachait tel qu'un troupeau

et en avant dans la montagne, jusqu'à ce que la cloche nous sonnât le rappel.

Aussi, au bout de quelque temps, nous étions devenus sauvages, ma foi, autant qu'une nichée de lapins de garrigue. Et il n'y avait pas de danger que l'ennui nous gagnât.

Une fois hors de l'étude, nous partions comme des perdreaux, à travers les vallons et sur les mamelons.

Dans la chaleur luisante et limpide et splendide, au lointain, les ortolans chantaient : \_tsi, tsi, begu\_!

Et nous nous roulions dans les plantes de thym; nous allions grappiller, soit les amandes oubliées, soit les raisins verts laissés dans les vignes; sous les chardons-rolands, nous ramassions des champignons; nous tendions des pièges aux petits oiseaux; nous cherchions dans les ravins les pétrifications qu'on nomme, dans le pays, \_pierres de saint Etienne\_; nous furetions aux grottes pour dénicher la Chevre d'Or; nous faisons la glissade, nous escaladions, nous degingolions, si bien que nos parents ne pouvaient nous tenir de vêtements ni de chaussures.

Nous étions déguenillés comme une troupe de bohémiens.

Et tous ces mamelons, ces gorges, ces ravins, avec leurs noms superbes en langue provençale, -- noms sonores et parlants ou le peuple de Provence, en grand style lapidaire, a imprimé son génie, -- comme ils nous émerveillaient! Le Mourre-de-la-Mer, d'où l'on voyait à l'horizon blanchir le littoral de la Méditerranée, au coucher du soleil, nous allions, à la Saint-Jean, y allumer le feu de joie; la Baume-de-l'Argent, où les faux monnayeurs avaient, jadis, battu monnaie; la Roque-Pied-de-Boeuf, où nous voyions gravée une sole bovine, comme si un taureau y eût empreint sa ruade; et la Roque-d'Acier, qui domine le Rhône, avec les barques et radeaux qui passaient à côté : monuments éternels du pays et de sa langue, tout embaumés de thym, de romarin et de lavande, tout illuminés d'or et d'azur. O aromes! o clartes! o délices! o mirage! o paix de la nature douce! Quels espaces de bonheur, de rêve paradisiaque, vous avez ouverts sur ma vie d'enfant!

L'hiver, ou lorsqu'il pleuvait, nous demeurions sous le cloître, nous amusant à la marelle, à coupe-tête, au cheval fondu. Et dans l'église du couvent, qui était, nous l'avons dit, complètement abandonnée, nous jouions aux cachettes et nous nous clapissions dans des caveaux beants, pleins de têtes de morts et d'ossements des anciens moines.

Un jour d'hiver, la brise bramait dans les longs couloirs; c'était le soir, avant souper : tous blottis devant nos pupitres, M. Donnat, le maître, nous gardait à l'étude, et l'on n'entendait que nos plumes qui égratignaient le papier et, à travers les portes, le sifflement du vent.

Tout a coup, a l'exterieur, nous entendons une voix sourde, sepulcrale, qui criait : --

-- Donnat! Donnat! Donnat! rends-moi ma cloche!

Tous, epouvantes, nous regardames le maitre, et, pale comme un mort, M. Donnat descendit lentement de sa chaire, fit signe aux plus grands de l'accompagner dehors, et nous autres, les petits, nous sortimes tous apres, en nous blottissant derriere.

Avec la lune qui donnait, la-haut sur un rocher, en face du couvent, nous vimes alors une ombre, ou, plutot, un geant en longue robe noire et qui dans le vent disait :

-- Donnat, Donnat, Donnat! rends-moi ma cloche.

D'entendre et de voir cette apparition, nous etions tous la tremblants. M. Donnat ne fit que dire a demi-voix :

-- C'est frere Philippe.

Et, sans lui repondre, il rentra au couvent, avec nous tous apres, qui le suivions en tournant la tete. Nous nous remimes, fort troubles, a notre etude. Mais, cette soiree-la, nous n'en sumes pas plus.

Ce frere Philippe, nous l'apprimes plus tard, faisait partie parait-il, de ces sortes d'ermites qui avaient occupe Saint-Michel quelques annees avant nous et qui, au clocher vide, avaient mis une cloche. Puis, quand ils etaient partis, comme, on n'emporte pas cela comme un grelot, la cloche etait restee sur l'eglise, la-haut, et, naturellement, M. Donnat l'avait garde.

Frere Philippe etait un bonhomme qui s'etait donne pour tache de remettre en etat les ermitages en ruines qu'il y a, de-ci de-la, dans les montagnes de Provence. Je l'ai rencontre quelquefois, longtemps apres, grand, maigre, un peu voute et taciturne, avec sa soutane rapiecee, son chapeau noir a larges bords, et portant sur l'epaule, moitie devant, moitie derriere, un long bissac de toile bleue.

Lorsqu'il avait dessein de restaurer ainsi quelque ermitage a l'abandon, avec le produit de ses quetes il le rachetait au proprietaire, il en reparait les parois, il y suspendait une cloche. Ensuite, ayant cherche et deniche quelque bon diable qui voulut se faire ermite, il lui octroyait la cellule avec son jardin, et lui se remettait, en faisant maigre chere, a queter avec patience, pour relever un autre ermitage.

La derniere fois que je le vis, il en avait retabli, me dit-il pres d'une trentaine. C'etait a la gare d'Avignon ou j'allais, comme lui, prendre le train d'une heure et demie. Il faisait rudement chaud, et le pauvre frere Philippe, qui avait, vers ce temps-la, pres de quatre-vingts ans, cheminait au soleil, avec sa robe noire, incline

sous son sac, qui etait presque plein de ble.

-- Frere Philippe, frere Philippe, lui cria un grand gars cravate et ceinture de rouge, vous pese-t-il pas, le sac? Laissez que je le porte un peu.

Et le brave garçon chargea le sac du frere et le porta jusqu'a la salle ou l'on donne les billets. Or, ce jeune homme, que je connaissais un peu, etait un rouge de Barbentane, et, comme nos democrates ne frayent pas beaucoup avec les robes noires, cela me rappela le bon Samaritain, tout en me faisant voir la popularite de cet homme du bon Dieu.

Frere Philippe, en dernier lieu, s'etait retire chez des moines qui l'avaient hospitalise. Mais comme le gouvernement, vers cette epoque-la, fit fermer les couvents, le pauvre vieux saint homme alla, je crois, mourir a l'hopital d'Avignon.

Pour revenir a Saint-Michel, nous avions, ai-je dit, un certain aumonier qu'on appelait M. Talon : petit abbe avignonnais, ragot, ventru, avec un visage rubicond comme la gourde d'un mendiant. L'archeveque d'Avignon lui avait ote la confession parce qu'il haussait trop le coude et nous l'avait envoye pour s'en debarrasser.

Or, a la Fete-Dieu, il se trouve qu'un jeudi, on nous avait conduits a Boulbon, village voisin, pour aller a la procession, les grands comme thuriferaires, les petits pour jeter des fleurs, et a M. Talon, bien imprudemment, helas! on fit les honneurs du dais.

Au moment ou les hommes, les femmes, les jeunes filles, deployaient leurs theories dans les rues tapissees avec des draps de lit, au moment ou les confreries faisaient au soleil flotter leurs bannieres, que les choristes, vetues de blanc, de leurs voix virginales entonnaient leurs cantiques, et que, pieux et recueillis, devant le Saint-Sacrement, nous autres, nous encensions et repandions nos fleurs, voici que, tout a coup, une rumeur s'eleve et que voyons-nous, bon Dieu! le pauvre M. Talon, qui, titubant comme une clochette, avec l'ostensoir aux mains, la cape d'or sur le dos, aie! tenait toute la rue.

En dinant au presbytere, il avait bu, parait-il, ou, peut-etre, on l'avait fait boire un peu plus qu'il ne faut de ce bon piot de Frigolet qui tape si vite a la tete; et le malheureux, rouge de sa honte autant que de son vin, ne pouvait plus tenir debout... Deux clerics en dalmatique, qui lui faisaient diacre et sous-diacre, le prirent chacun sous un bras; la procession rentra; et pour lors, M. Talon, une fois devant l'autel, se mit a repeter : \_Oremus, oremus, oremus, et n'en put dire davantage. On l'emmena a deux dans la sacristie.

Mais vous pouvez penser le scandale! Heureusement, encore, que cela se passa dans une paroisse ou la \_dive bouteille\_, comme au temps de Bacchus, a conserve son rite. Pres de Bouibon, vers la montagne, se

trouve une vieille chapelle denommee Saint-Marcellin, et le premier du mois de juin, les hommes y vont processionnellement, en portant tous a la main une bouteille de vin. Le sexe n'y est pas admis, attendu que nos femmes, selon la tradition romaine, jadis ne buvaient que de l'eau; et, pour habituer les jeunes filles a ce regime, on leur disait toujours -- et meme on leur dit encore -- que "l'eau fait devenir jolie"

L'abbe Talon ne manquait pas de nous mener, tous les ans, a la Procession des Bouteilles. Une fois dans la chapelle, le cure de Bouibon se tournait vers le peuple et lui disait :

-- Mes freres, debouchez vos bouteilles, et qu'on fasse silence pour la benediction!

Et alors, en cape rouge, il chantait solennellement la formule voulue pour la benediction du vin. Puis, ayant dit \_amen\_, nous faisons un signe de croix et nous tirions une gorgée. Le cure et le maire choquant le verre ensemble sur l'escalier de l'autel, religieusement, buvaient. Et, le lendemain, fete chomee, lorsqu'il y avait secheresse, on portait en procession le buste de saint Marcellin a travers le terroir, car les Boulbonnais disent :

\_Saint Marcellin,  
Bon pour l'eau, bon pour le vin\_

Un autre pelerinage assez joyeux aussi, que nous voyions a la Montagnette et qui est passe de mode, etait celui de saint Anthime. Les Gravesonais le faisaient.

Quand la pluie etait en retard, les penitents de Graveson, en annonçant leur litanies et suivis d'un flot de gens qui avaient des sacs sur la tete, apportaient saint Anthime -- un buste aux yeux proeminents, mitre, barbu, haut en couleurs -- a l'eglise de Saint-Michel, et la, dans le bosquet, la provende epandue sur l'herbe odoriferante, toute la sainte journee, pour attendre la pluie, on chopinait devotement avec le vin de Frigolet; et, le croiriez-vous bien? plus d'une fois l'averse inondait le retour... Que voulez-vous! chanter fait pleuvoir, disaient nos peres.

Mais gare! Si saint Anthime, malgre les litanies et les libations pieuses, n'avait pu faire naitre de nuages, les joviaux penitents, en revenant a Graveson, patatras! pour le punir de ne les avoir pas exaucees, le plongeaient, par trois fois, dans le Fosse des Lones. Ce curieux usage de tremper les corps saints dans l'eau, pour les forcer de faire pleuvoir, se retrouvait en divers lieux, a Toulouse par exemple, et jusqu'en Portugal.

Quand, etant tout petits, nous allions a Graveson avec nos meres, elles ne manquaient pas de nous mener a l'eglise pour nous montrer saint Anthime, et ensuite Beluguet, -- un jacquemart qui frappait les heures a l'horloge du clocher.

Maintenant, pour achever ce qu'il me reste a dire sur mon sejour a Saint-Michel, il me revient comme un songe qu'a la premier an, avant de nous donner vacances, on nous fit jouer \_les Enfants d'Edouard\_, de Casimir Delavigne. On m'y avait donne le role d'une jeune princesse; et, pour me costumer, ma mere m'apporta une robe de mousseline qu'elle etait allee emprunter chez de jeunes demoiselles de notre voisinage, et cette robe blanche fut la cause, plus tard d'un petit roman d'amour dont nous parlerons en son lieu.

La seconde annee de mon internat, comme on m'avait mis au latin, j'ecrivis a mes parents d'aller m'acheter des livres, et quelques jours apres, nous vimes, du vallon de Roque- Pied-de-Boeuf, monter, vers le couvent, mon seigneur pere enfourche sur Babache, vieux mulet familier qui avait bien trente ans et qui etait connu sur tous les marches voisins, -- ou mon pere le conduisait lorsqu'il allait en voyage. Car il aimait tant cette brave bete, que, lorsqu'il se promenait, au printemps, dans ses bles, toujours avec lui il menait Babache ; et a califourchon, arme d'un sarcloir a long manche, du haut de sa monture, il coupait chardons et roquettes.

Arrive au couvent, mon pere dechargea un sac enorme qui etait attache sur le bat avec une corde, -- et, tout en deliant le lien :

-- Frederic, me cria-t-il, je t'ai apporte quelques livres et du papier.

Et, la-dessus, du sac, il tira, un a un, quatre ou cinq dictionnaires relies en parchemin, une trimbalee de livres cartonnes (\_Epitome, De Viris Illustribus, Selectoe Historice, Conciones\_, etc.), un gros cruchon d'encre, un fagot de plumes d'oie, et puis un tel ballot de rames de papier que j'en eus pour sept ans, jusqu'a la fin de mes etudes. Ce fut chez M. Aubanel, imprimeur en Avignon, pere du cher felibre de la \_Grenade entr'ouverte\_ (a cette epoque, nous etions encore bien loin de nous connaitre), que le bon patriarche, avec grand empressement, etait alle faire pour son fils cette provision de science.

Mais, au gentil monastere de Saint-Michel-de-Frigolet, je n'eus pas le loisir d'user force papier. M. Donnat, notre maitre, pour un motif ou pour l'autre, ne residait pas dans son etablissement, et, quand le chat n'y est pas, comme il disait, les rats dansent. Pour queter des eleves ou se procurer de l'argent, il etait toujours en course. Mal payes, les professeurs avaient toujours quelque pretexte pour abreger la classe, et quand les parents venaient, souvent ils ne trouvaient personne.

-- Ou sont donc les enfants?

Tantot le long d'un gradin soutenant un terrain en pente, nous etions a reparer quelque mur en pierres seches. Tantot nous etions par les vignes ou a notre grande joie, nous glanions des grappillons ou cherchions des morilles. Tout cela n'amenait pas la confiance a notre maitre. De plus, le malheur etait que, pour grossir le pensionnat, M.

Donnat prenait des enfants qui ne payaient rien ou pas grand'chose, et ce n'étaient pas ceux qui mangeaient le moins aux repas. Mais un drôle d'incident precipita la deconfiture.

Nous avions pour cuisinier, je l'ai déjà dit, un negre et pour domestique femme, une Tarasconaise, qui était, dans la maison, la seule de son sexe. (Je ne compte pas la mere de notre principal, qui avait au moins soixante-dix ans.) Or, on sait que le diable ne perd jamais son temps, -- notre fille de service, un jour, comme on dit ici, se trouva "embarrassée", et ce fut, dans le pensionnat, un esclandre épouvantable.

Qui disait que la maritorne était grosse du fait de M. Donnat lui-même, qui affirmait qu'elle l'était du professeur d'humanités, qui de l'abbé Talon, qui du maître d'études. Bref, en fin de compte, la charge fut mise sur le dos du negre. Celui-ci, qui se sentait peut-être suspect à bon droit, soit par colère, soit par peur, fit son sac, et partit; et la Tarasconaise, qui avait gardé son secret, deguerpit, à son tour, pour aller déposer son faix.

Ce fut le signal de la débandade; plus de cuisinier, plus de brouet pour nous; les professeurs, l'un après l'autre, nous laisserent sur nos dents. M. Donnat avait disparu. Sa mere, la pauvre vieille, nous fit, quelques jours encore, bouillir des pommes de terre. Puis, son pere, un matin, nous dit :

-- Mes enfants, il n'y a plus rien pour vous faire manger : il faut retourner chez vous.

Et soudain, comme un troupeau de cabris en sevrage qu'on élargit du bercail, nous allâmes, en courant, avant de nous séparer, arracher des touffes de thym sur la colline, pour emporter un souvenir de notre beau quartier du 'Thym (1). Puis, avec nos petits paquets, quatre à quatre, six à six, qui en amont, qui en aval, nous nous éparpillâmes dans les vallons et les sentiers, mais non sans retourner la tête, ni sans regret à la descente.

Pauvre M. Donnat! Après avoir essayé, de toutes les manières et d'un pays à l'autre, de remonter son institution (car nous avons tous notre grain de folie), il alla, comme frère Philippe, finir, hélas! à l'hôpital.

Mais, avant de quitter Saint-Michel-de-Frigolet, il faut dire un mot, pourtant, de ce que l'antique abbaye devint après nous autres. Retombée de nouveau à l'abandon pendant douze ans, un moine blanc, le Pere Edmond, à son tour, l'acheta (1854) et y restaura, sous la loi de saint Norbert, l'ordre de Premontre, -- qui n'existait plus en France. Grâce à l'activité, aux predications, aux quêtes de ce zélé ardent, le petit monastere prit des proportions grandioses. De nombreuses constructions, avec un couronnement, de murailles crénelées, s'y ajoutèrent à l'entour; une église nouvelle, magnifiquement ornée, y éleva ses trois nefs surmontées de deux



clochers. Une centaine de moines ou de freres convers peuplerent les cellules, et, tous les dimanches, les populations voisines y montaient a charretees pour contempler la pompe de leurs majestueux offices; et l'abbaye des Peres Blancs etait devenue si populaire que, quand la Republique fit fermer les couvents (1880), un millier de paysans ou d'habitants de la plaine vinrent s'y enfermer pour protester en personne contre l'execution des decrets radicaux. Et c'est alors que nous vimes toute une armee en marche, cavalerie, infanterie, generaux et capitaines, venir,

(1) Frigolet, en provençal \_Ferigolet\_, signifie "lieu ou le thym abonde" avec ses fourgons de son attirail de guerre, camper autour du couvent de Saint-Michel-de-Frigolet et, serieusement, entreprendre le siege d'une citadelle d'opera-comique, que quatre ou cinq gendarmes auraient, s'ils avaient voulu, fait venir a jube.

Il me souvient que le matin, tant que dura l'investissement, -- et il dura toute une semaine, -- les gens partaient avec leurs vivres et allaient se poster sur les coteaux et les mamelons qui dominant l'abbaye pour epier, de loin, le mouvement de la journee. Le plus joli, c'etaient les filles de Barbentane, de Boulbon, de Saint-Remy ou de Maillane, qui, pour encourager les assieges de Saint-Michel, chantaient avec passion, et en agitant leurs mouchoirs :

\_Provençaux et catholiques,  
Notre foi, notre foi, n'a pas failli :  
Chantons, tous tressaillants,  
Provençaux et catholiques.

Tout cela, mele d'invectives, de railleries et de huees a l'adresse des fonctionnaires, qui defilaient farouches, la-bas, dans leurs voitures.

A part l'indignation qui soulevait dans les coeurs l'iniquite de ces choses, le \_Siege de Caderousse\_, par le vice-legend Sinibaldi Doria, -- qui a fourni a l'abbe Favre le sujet d'une heroide extremement comique, etait, certes, moins burlesque que celui de Frigolet; et aussi un autre abbe en tira-t-il un poeme qui se vendit en France a des milliers d'exemplaires. Enfin, a son tour, Daudet, qui avait deja place dans le couvent des Peres Blancs son conte intitule l'\_Elixir du Frere Gaucher\_, Daudet, dans son dernier roman sur Tarascon, nous montre Tartarin s'enfermant bravement dans l'abbaye de Saint-Michel.

## CHAPITRE VI

### CHEZ MONSIEUR MILLET

L'oncle Benoni -- La farandole au cimetiere. -- Le voyage en Avignon. -- Avignon il y a cinquante ans. -- Le maitre de pension. -- Le siege de Caderousse. -- La premiere communion. -- Mlle Praxede. -- Pelerinage de Saint-Gent. -- Au college Royal. -- Le poete Jasmin. -- La nostalgie de mes quatorze ans.

Et, alors, il fallut me chercher une autre école pas trop éloignée de Maillane, ni de trop haute condition, car nous autres campagnards, nous n'étions pas orgueilleux et l'on me mit en Avignon chez un M. Millet, qui tenait pensionnat dans la rue Petramale.

Cette fois, c'est l'oncle Benoni qui conduisit la voiture. Bien que Maillane ne soit qu'à trois lieues d'Avignon, à cette époque où le chemin de fer n'existait pas, où les routes étaient abîmées par le roulage et où il fallait passer avec un bac le large lit de la Durance, le voyage d'Avignon était encore une affaire.

Trois de mes tantes, avec ma mère, l'oncle Benoni et moi, tous gîtes sur un long drap plein de paille d'avoine qui rembourrait la charrette, nous partîmes en caravane après le lever du soleil.

J'ai dit "trois de mes tantes". Il en est peu, en effet, qui se soient vu, à la fois, autant de tantes que moi; j'en avais bien une douzaine; d'abord, la grand'Mistrale, puis la tante Jeanneton, la tante Madelon, la tante Veronique, la tante Poulinette et la tante Bourdette, la tante Françoise, la tante Marie, la tante Rion, la tante Thérèse, la tante Melanie et la tante Lisa. Tout ce monde, aujourd'hui, est mort et entermé; mais j'aime à redire ici les noms de ces bonnes femmes que j'ai vues circuler, comme autant de bonnes fées, chacune avec son allure, autour de mon berceau. Ajoutez à mes tantes le même nombre d'oncles et les cousins et cousines qui en avaient essaimé, et vous aurez une idée de notre parentage.

L'oncle Benoni était un frère de ma mère et le plus jeune de la lignée. Brun, maigre, délié, il avait le nez retroussé et deux yeux noirs comme du jais. Arpenteur de son état, il passait pour paresseux, et même il s'en vantait. Mais il avait trois passions : la danse, la musique et la plaisanterie.

Il n'y avait pas, dans Maillane, de plus charmant danseur, ni de plus jovial. Quand, dans "la salle verte", à la Saint-Eloi ou à la Sainte-Agathe, il faisait la contredanse avec Jesette le lutteur, les gens, pour lui voir battre les ailes de pigeon, se pressaient à l'entour. Il jouait, plus ou moins bien, de toutes sortes d'instruments : violon, basson, cor, clarinette; mais c'est au galoubet qu'il s'était adonné le plus. Il n'avait pas son pareil, au temps de sa jeunesse, pour donner des aubades aux belles ou pour chanter des reveillons dans les nuits du mois de mai. Et, chaque fois qu'il y avait un pèlerinage à faire, à Notre-Dame-de-Lumière, à Saint-Gent, à Vaucluse ou aux Saintes-Maries, qui en était le boute-en-train et qui conduisait la charrette? Benoni, toujours dispos et toujours enchanté de laisser son labeur, son équerre et sa maison pour aller courir le pays.

Et l'on voyait des charrettes de quinze ou vingt fillettes qui partaient en chantant :

\_A l'honneur de saint Gent\_.

Ou

\_Alix, ma bonne amie,  
Il est temps de quitter  
Le monde et ses intrigues,  
Avec ses vanites\_.

Ou bien :

\_Les trois Maries,  
Parties avant le jour,  
S'en vont adorer le Seigneur\_.

Avec mon oncle, assis sur le brancard de la charrette, qui les accompagnait avec son galoubet, et chatouille-toi et chatouille-moi, en avant les caresses, les rires et les cris tout le long du chemin!

Seulement, dans la tete, il s'etait mis une idee assez extraordinaire : c'etait, en se mariant, de prendre une fille noble.

-- Mais les filles nobles, lui objectait-on, veulent epouser des nobles, et jamais tu n'en trouveras.

-- He ! ripostait Benoni, ne sommes-nous pas nobles, tous, dans la famille? Croyez-vous que nous sommes des manants comme vous autres? Notre aieul etait emigre; il portait le manteau double de velours rouge, les boudes a ses souliers, les bas de soie.

Il fit tant, tourna tant, que, du cote de Carpentras, il entendit dire, un jour, qu'il y avait une famille de noblesse authentique, mais a peu pres ruinee, ou se trouvaient sept filles, toutes a marier. Le pere, un dissipateur, vendait un morceau de terre tous les ans a son fermier, qui finit meme par attraper le chateau. Mon brave oncle Benoni s'attifa, se presenta, et l'ainee des demoiselles, une fille de marquis et de commandeur de Malte, qui se voyait en passe de coiffer sainte Catherine, se decida a l'epouser. C'est sur la donnee de ces nobles comtadins, tombes dans la roture, qu'un romancier Carpentrassien, Henri de la Madeleine, a fait son joli roman : la \_Fin du Marquisat d'Aurel\_. (Paris, Charpentier, 1878.)

J'ai dit que mon oncle etait paresseux. Quand, vers milieu du jour, il allait a son jardin, pour becher ou reterser, il portait toujours son fluteau. Bientot, il jetait son outil, allait s'asseoir a l'ombre et essayait un rigaudon. Les filles qui travaillaient dans les champs d'alentour accouraient vite a la musique et, aussitot, il leur faisait danser la saltarelle.

En hiver, rarement il se levait avant midi.

-- Eh! disait-il, bien blotti, bien chaud dans votre lit, ou pouvez-vous etre mieux?

-- Mais, lui disions-nous, mon oncle, ne vous y ennuyez-vous pas?

-- Oh! jamais. Quand j'ai sommeil, je dors; quand je n'ai plus sommeil, je dis des psaumes pour les morts.

Et, chose singulière, cet homme guilleret ne manquait pas un enterrement. Après la cérémonie, il demeurait toujours le dernier au cimetière, d'où il s'en revenait seul, en priant pour les siens et pour les autres, ce qui ne l'empêchait pas de répéter, chaque fois, cette bouffonnerie :

-- Un de plus, charrie à la Cité du Saint-Repos!

Il dut bien, à son tour, y aller aussi. Il avait quatre-vingt-trois ans, et le docteur, ayant laissé entendre à la famille qu'il n'y avait plus rien à faire :

-- Bah! répondit Benoni, à quoi bon s'effrayer! il n'en mourra que plus malade.

Et, comme il avait son flûteau sur sa table de nuit :

-- Que faites-vous de ce fifre-là, mon oncle? lui demandai-je, un jour que je venais le voir.

-- Ces nigauds, me dit-il, m'avaient donné une sonnette pour que je la remue quand j'aurais besoin de tisane. Ne vaut-il pas mieux mon fifre? Sitôt que je veux boire, au lieu d'appeler ou de sonner, je prends mon fifre et je joue un air.

Si bien qu'il mourut son flûteau en main, et qu'on le lui mit dans son cercueil, chose qui donna lieu, le lendemain de sa mort, à l'histoire que voici :

À la filature de soie, -- où allaient travailler les filles de Maillane, le lendemain du jour où l'oncle fut mis en terre, -- une jeune luronne, le matin, en entrant, fit d'un air effaré, aux autres jeunes filles :

-- Vous n'avez rien entendu, fillettes, cette nuit?

-- Non, le mistral seulement... et le chant de la chouette...

-- Oh! écoutez : nous autres, mes belles, qui habitons du côté du cimetière, nous n'avons pas fermé l'œil. Figurez-vous qu'à minuit sonnant, le vieux Benoni a pris son flûteau (qu'on avait mis dans son cercueil) ; il est sorti de sa fosse et s'est mis à jouer une farandole endiablee. Tous les morts se sont levés, ont porté leurs cercueils au milieu du Grand Clos, les ont, pour se chauffer, allumés au feu Saint-Elme, et ensuite, au rigaudon que jouait Benoni, ils ont dansé un branle fou, autour du feu, jusqu'à l'aurore.

Donc, avec l'oncle Benoni, que vous connaissez maintenant, avec ma mère et mes trois tantes, nous nous étions mis en route pour la ville

d'Avignon. Vous connaissez peut-être la façon des villageois, lorsqu'ils vont quelque part en troupe : tout le long, au trantran de notre véhicule, ce furent qu'exclamations et observations diverses au sujet des plantations, des luzernes, des blés, des fenouils, des semis, que la charrette cotoyait.

Quand nous passâmes dans Graveson, -- ou l'on voit un beau clocher, tout fleuroné d'artichauts de pierre :

-- Vois, petit, cria mon oncle, les nombrils des Gravesonnais, les vois-tu cloués au clocher?

Et de rire et de rire, de cette facétie qui égaie les Maillanais depuis sept ou huit cents ans, facétie à laquelle les Gravesonnais repliquent par une chanson qui dit :

\_A Graveson, avons un clocher...  
Ceux qui le voient disent qu'il est bien droit!  
Mais, à Maillane, leur clocher est rond;  
C'est une cage pour moineaux; dit-on\_.

Et l'on m'égrenait ainsi, les uns après les autres, les racontages coutumiers de la route d'Avignon : le pont de la Folie ou les sorciers faisaient le branle, la Croisière ou l'on arrêtait parfois à main armée, et la Croix de la Lieue et le Rocher d'Aiguille.

Enfin, nous arrivâmes aux sablières de la Durance; les grandes eaux, un an avant, avaient emporté le pont, et il fallait passer la rivière avec un bac. Nous trouvâmes là, qui attendaient leur tour, une centaine de charrettes. Nous attendîmes comme les autres, une couple d'heures, au marche-pied; puis, nous nous embarquâmes, après avoir chassé, en lui criant : "Au Mas" le Juif, notre gros chien, qui nous avait suivis.

Il était plus de midi quand nous fûmes en Avignon. Nous allâmes établir, comme les gens de notre village, à l'\_Hotel de Provence\_, une petite auberge de la place du Corps-Saint; et, le reste du jour, on alla bayer par la ville.

-- Voulez-vous, dit mon oncle, que je vous paie la comédie? Ce soir, on joue \_Maniclo ou Lou Groulie bel esprit\_ avec l'\_Abbaye de Castro\_.  
-- Ho! reprimes-nous tous, il faut aller voir Maniclo\_.

C'était la première fois que j'allais au théâtre, et l'étoile voulut qu'on donnât, ce jour-là, une comédie provençale. À l'\_Abbaye de Castro\_, qui était un drame sombre, on ne comprit pas grand-chose. Mais mes tantes trouvèrent que \_Maniclo\_, à Maillane, était beaucoup mieux joué. Car, en ce temps, dans nos villages, il s'organisait, l'hiver, des représentations comiques et tragiques. J'y ai vu jouer, par nos paysans, la \_Mort de César\_, \_Zaire\_ et \_Joseph vendu par ses frères\_. Ils se faisaient des costumes avec les jupes de leurs femmes et les couvertures de leur lit. Le peuple, qui aime la tragédie, suivait, avec grand plaisir, la déclamation morne de ces pièces en

cinq actes. Mais on jouait aussi l'\_Avocat Pathelin\_, traduit en provençal, et diverses comedies du repertoire marseillais, telles que \_Moussu Just, Fresquierio\_ ou la \_Co de l'Ai, Lou Groulie bel esprit\_ et \_Mise Galineto\_. C'était toujours Benoni le directeur de ces soirees, ou, avec son violon, en dodelinant de la tete, il accompagnait les chants. Vers l'age de dix-sept ans, il me souvient d'avoir rempli un role dans \_Galineto\_ et dans la \_Co de l'Ai\_, et meme d'y avoir eu, devant mes compatriotes, assez d'applaudissements.

Mais bref : le lendemain, apres avoir embrasse ma mere et le coeur gros comme un pois qui aurait trempe neuf jours, il fallut s'enfermer dans la rue Petramale, au pensionnat Millet. M. Millet etait un gros homme, de haute taille, aux epais sourcils, a figure rougeaude, mal rase et crasseux, en plus, des yeux de porc, des pieds d'elephant, et de vilains doigts carres qui enfournaient sans cesse la prise dans son nez. Sa chambriere, Catherine, montagnarde jaune et grasse, qui nous faisait la cuisine, gouvernait la maison. Je n'ai jamais tant mange de carottes comme la, des carottes au maigre en une sauce de farine. Dans trois mois, pauvre petit, je devins tout extenué.

Avignon, la predestinee, ou devait le Gai-Savoir faire un jour sa renaissance, n'avait pas, il s'en faut, la gaiete d'aujourd'hui; elle n'avait pas encore elargi telle qu'elle est a sa place de l'Horloge, ni agrandi sa place Pie, ni perce sa Grande-Rue. La Roque-de-Dom, qui domine la ville, complantee, maintenant, comme un jardin de roi, etait alors pelee : il y avait un cimetiere. Les remparts, a moitie ruines, etaient entoures de fosses pleins de decombres avec des mares d'eau vaseuse. Les portefaix brutaux, organises en corporation, faisaient la loi au bord du Rhone, et en ville, quand ils voulaient. Avec leur chef, espece d'hercule, denomme Quatre-Bras, c'est eux qui balayerent, en 1848, l'Hotel de Ville d'Avignon.

Ainsi qu'en Italie, une fois par semaine passait par toutes les maisons, en remuant sa tirelire, un penitent noir, qui, la cagoule sur le visage et deux trous devant les yeux, disait d'une voix grave :

-- Pour les pauvres prisonniers!

Inevitablement, on se heurtait, par les rues, a des types locaux, tels que la soeur Boute-Cuire, son panier a couvercle au bras, un crucifix d'argent sur sa grosse poitrine, ou bien le platrier Barret qui, dans une bagarre avec les liberaux, ayant perdu son chapeau, avait fait le serment de ne plus porter de chapeau jusqu'a ce qu'Henri V fut sur le trone, et qui, toute sa vie, s'en alla tete nue.

Mais ce qu'on rencontrait le plus, avec leurs grands chapeaux montes et leurs longues capotes bleues, c'etaient les invalides installes en Avignon (ou etait une succursale de l'Hotel de Paris), venerables debris des vieilles guerres, borgnes, boiteux, manchots, qui, de leurs jambes de bois, martelaient, a pas comptes, les pavés pointus des rues.

La ville traversait une sorte de mue, embrouillée, difficile, entre les deux régimes, l'ancien et le nouveau, qui n'avait pas cessé de s'y combattre à la sourdine. Les souvenirs atroces, les injures, les reproches des discordes passées, étaient encore vivants, étaient encore amers entre les gens d'un certain âge. Les carlistes ne parlaient que du tribunal d'Orange, de Jourdan Coupe-Têtes, des massacres de la Glacière. Les libéraux, en bouche, avaient 1815, remémorant sans cesse l'assassinat du maréchal Brune, son cadavre jeté au Rhône, ses valises pillées, ses assassins impunis, entre autres le Pointu, qui avait laissé un renom terrible, et, si quelque parvenu tant soit peu insolent réussissait dans ses affaires :

-- Allons! disait le peuple, les loups du maréchal Brune commencent à sortir.

Le peuple d'Avignon comme celui d'Aix et de Marseille et de, pour ainsi dire, toutes les villes de Provence, était pourtant, en général (depuis il a bien changé), regretteux de fleurs de lis comme du drapeau blanc. Cet échauffement de nos devanciers pour la cause royale n'était pas tant, ce me semble, une opinion politique qu'une protestation inconsciente et populaire contre la centralisation, de plus en plus excessive, que le jacobinisme et le premier Empire avaient rendue odieuse.

La fleur de lis d'autrefois était, pour les Provençaux (qui l'avaient toujours vue dans le blason de la Provence), le symbole d'une époque où nos coutumes, nos traditions et nos franchises étaient plus respectées par les gouvernements. Mais de croire que nos pères voulaient revenir au régime abusif d'avant la Révolution serait une erreur complète, puisque c'est la Provence qui envoya Mirabeau aux États généraux et que la Révolution fut particulièrement passionnée en Provence.

Je me souviens, à ce propos, d'une fois où Berryer venait d'être élu député par la ville de Marseille. Comme l'illustre orateur devait passer par Avignon, le préfet fit fermer les portes de la ville pour empêcher d'entrer les légitimistes du dehors qui arrivaient en foule pour lui faire un triomphe. Et bon nombre de Blancs furent, à cette occasion, emprisonnés au palais des papes.

Mgr le duc d'Aumale, qui revenait d'Afrique, passa quelque temps après. On nous mena le voir à la porte Saint-Lazare, accompagné de ses soldats, qui étaient, comme lui, bruns par le soleil d'Alger. Il était tout blanc de poussière, blondin, avec des yeux bleus et le rayonnement de la jeunesse et de la gloire.

-- Vive notre beau prince! criaient, à tout moment, les femmes des faubourgs.

Me trouvant à Paris, en 1889, et ayant eu l'honneur d'être convié à Chantilly, je rappelai à Son Altesse cet infime détail de son passage en Provence; et Mgr d'Aumale, après quarante-cinq ans, se rappela de

bonne grace les braves femmes qui criaient en le voyant passer :

-- Qu'il est joli! qu'il est galant!

Ce vieil Avignon est petri de tant de gloires qu'on n'y peut faire un pas sans fouler quelque souvenir. Ne se trouve-t-il pas que, dans l'île de maisons ou était notre pensionnat, s'élevait, autrefois, le couvent de Sainte-Claire! C'est dans la chapelle de ce couvent que, le matin du 6 avril 1327, Petrarque vit Laure pour la première fois.

Nous étions aussi tout près de la rue des Etudes, qui, encore à cette époque, avait, dans le bas peuple, une réputation lugubre. Nous n'avions jamais pu décider les petits Savoyards, soit ramoneurs, soit decrotteurs, à venir ramoner dans notre pensionnat ou cirer nos chaussures. Comme, dans la rue des Etudes, se trouvaient, autrefois, l'Université d'Avignon ainsi que l'École de médecine, le bruit courait que les étudiants attrapaient, quand ils pouvaient, les petits, vagabonds, pour les saigner, les écorcher, et étudier sur leurs cadavres.

Il n'en était pas moins intéressant pour nous, enfants de villages pour la plupart, de roder, quand nous sortions, dans ce labyrinthe de ruelles qui nous avoisinaient, comme le Petit Paradis, qui avait été jadis une "rue chaude" et qui s'en tenait encore; la rue de l'Eau-de-Vie, la rue du Chat, la rue du Coq, la rue du Diable. Mais quelle différence avec nos beaux vallons tout fleuris d'asphodèles, avec notre bon air, notre paix, notre liberté, de Saint-Michel-de-Frigolet!

J'en avais, à certains jours, le cœur serré de nostalgie, et cependant, M. Millet, qui était fort bon diable au fond, avait quelque chose en lui qui finit par m'appivoiser. Comme il était de Caderousse, fils, comme moi, d'agriculteur, et qu'il avait dans sa famille toujours parlé provençal, il professait, pour le poème du Siege de Caderousse, une admiration extraordinaire; il le savait tout par cœur, et à la classe, quelquefois, en pleine explication de quelque beau combat des Grecs et des Troyens, remuant tout à coup, par un mouvement de front qui lui était particulier, le toupet gris de ses cheveux :

-- Eh bien! disait-il, tenez! c'est là l'un des morceaux les plus beaux de Virgile, n'est-ce pas? Ecoutez, pourtant, mes enfants, le fragment que je vais vous citer, et vous reconnaîtrez que Favre, le chanteur du Siege de Caderousse, à Virgile lui-même serre souvent les talons :

Un homme Pergori Latrousse,  
Le plus ventru de Caderousse,  
S'était rue contre un tailleur...  
Ayant bronché contre une motte,  
Il fut rouler comme un tonneau.

Si elles nous allaient, ces citations de notre langue, si pleine de



saveur! Le gros Millet riait aux éclats, et, pour moi qui, dans le sang, avais, comme nul autre, garde l'acre douceur du miel de mon enfance, rien de plus appétissant que ces hors-d'oeuvre du pays.

M. Millet, tous les jours, par la, vers les cinq heures, allait lire la gazette au café Baretta, -- qu'il appelait le "Café des Animaux parlants", -- et qui, si je ne me trompe, était, tenu par l'oncle ou, peut-être, par l'aïeul de Mlle Baretta, du Théâtre-Français; ensuite, le lendemain, lorsqu'il était de bonne humeur, il nous redisait, non sans malice, les éternelles grogneries des vieux politiciens de cet établissement, qui ne parlaient jamais, en ce temps, que du Petit, comme ils appelaient Henri V.

Je fis, cette année-là, ma première communion à l'église Saint-Didier, qui était notre paroisse, et c'était le sonneur Fanot, chante plus tard par Roumanille dans sa *\_Cloche montée\_*, qui nous sonnait le catéchisme. Deux mois avant la cérémonie, M. Millet nous menait à l'église pour y être interrogés. Et là, mêlés aux autres enfants, garçonnets et fillettes, qui devions communier ensemble, on nous faisait asseoir sur des bancs, au milieu de la nef. Le hasard fit que moi, qui étais le dernier de la rangée des garçons, je me trouvai place près d'une charmante fille qui était la première de la rangée des demoiselles. On l'appelait Praxède et elle avait, sur les joues, deux fleurs de vermillon semblables à deux roses fraîchement épanouies.

Ce que c'est que les enfants : attendu que, tous les jours, on se rencontrait ensemble, assis l'un près de l'autre; que, sans penser à rien, nous nous touchions le coude, et que nous nous communiquions, dans la moiteur de notre haleine, à l'oreille, en chuchotant, nos petits sujets de rire, ne finimes-nous pas (le bon Dieu me pardonne !) par nous rendre amoureux?

Mais c'était un amour d'une telle innocence, et tellement emprunt d'aspirations mystiques, que les anges, là-haut, s'ils éprouvent entre eux des affections réciproques, doivent en avoir de pareilles. L'un comme l'autre, nous avions douze ans : l'âge de Béatrix, lorsque Dante la vit; et c'est cette vision de la jeune vierge en fleur qui a fait le *\_Paradis\_* du grand poète florentin. Il est un mot, dans notre langue, qui exprime très bien ce délice de l'âme dont s'enivrent les couples dans la prime jeunesse : nous nous agréons. Nous avons plaisir à nous voir. Nous ne nous vîmes jamais, il est vrai, que dans l'église; mais, rien que de nous voir notre cœur était plein. Je lui souriais, elle souriait; nous unissions nos voix dans les mêmes cantiques d'amour, d'actions de grâces; vers les mêmes mystères nous exalions, naïfs, notre foi spontanée... Oh! aube de l'amour, ou s'épanouit en joie l'innocence, comme la marguerite dans le frais du ruisseau, première aube de l'amour, aube pure envolée!

Voici mon souvenir de Mlle Praxède, telle que je la vis pour la dernière fois : tout de blanc vêtue, couronnée de fleurs d'aubépine, et jolie à ravir sous son voile transparent, elle montait à l'autel, tout près de moi, comme une épousee, belle petite épousee de

l'Agneau!

Notre communion faite, la chose finit la. C'est en vain que longtemps, quand nous passions dans sa rue (elle habitait rue de la Lice), je portais mes regards avides sous les abat-jour verts de la maison de Praxede. Je ne pus jamais la revoir. On l'avait mise au couvent et, alors, de songer que ma charmante amie avec le vermillon et le sourire de son visage, m'était enlevée pour toujours, soit de cela, soit d'autre chose, je tombai dans une langueur à me dégouter de tout.

Aussi les vacances venues, quand je retournai au Mas, ma mère en me voyant tout pâle, avec, de temps en temps, des atteintes de fièvre, décida dans sa foi, autant pour me guérir que pour me recréer, de me conduire à saint Gent, qui est le patron des fiévreux.

Saint Gent, qui a pareillement la vertu de faire pleuvoir, est une sorte de demi-dieu pour les paysans des deux côtes de la Durance.

-- Moi, nous disait mon père, j'ai été à Saint-Gent avant la Révolution. Nous y allâmes les pieds nus, avec ma pauvre mère, je n'avais pas plus de dix ans. Mais, en ce temps, il y avait plus de foi.

Nous, avec l'oncle Benoni qui conduisait le voyage et que vous connaissez déjà, par une lune claire comme il en fait en septembre, vers minuit, nous partîmes donc, sur une charrette bâchée, et, après nous être joints aux autres pèlerins qui allaient à la fête, à Château-Renard, à Noves, au Thor, ou bien à Pernes, nous voyions après nous, tout le long du chemin, quantité d'autres charrettes, recouvertes, comme la notre, de toiles étendues sur des cerceaux de bois, venir grossir la caravane.

Chantant ensemble, peule-meule, le cantique de saint Gent, -- qui, du reste, est superbe, puisque Gounod en a mis l'air dans l'opéra de *Mireille*, -- nous traversions de nuit, au bruit des coups de fouet, les villages endormis, et le lendemain soir, par là, vers les quatre heures, nous arrivions en foule au cri de : "Vive saint Gent!", dans la gorge du Bausset.

Et là, sur les lieux mêmes, où l'ermite vénéré avait passé sa pénitence, les vieux, avec animation, racontaient aux jeunes gens ce qu'ils avaient entendu dire :

-- Gent, disait-il, était comme nous un enfant de paysans, un brave gars de Monteux, qui, à l'âge de quinze ans, se retira dans le désert, pour se consacrer à Dieu. Il labourait la terre avec deux vaches. Un jour, un loup lui en saigna une. Gent attrapa le loup, l'attela à sa charrue, et le fit labourer, sous le joug, avec l'autre vache. Mais à Monteux, depuis que Gent était parti, il n'avait pas plus de sept ans, et les Montelais dirent à la mère de Gent :

-- Imberte, il faut aller à la recherche de votre fils, parce que,

depuis son depart, il n'est plus tombe une goutte d'eau.

Et la mere de Gent, a force de chercher, a force de crier, trouva enfin son gars, la ou nous sommes a present, dans la gorge du Bausset, et, comme sa mere avait soif, Gent, pour la faire boire, planta deux de ses doigts dans le roc escarpe, et il en jaillit deux fontaines : une de vin et l'autre d'eau. Celle du vin est tarie, mais celle de l'eau coule toujours, -- et c'est la main de Dieu pour les mauvaises fievres.

On va, deux fois par an, a l'ermitage de Saint-Gent. D'abord, au mois de mai, ou les Montelais, ses compatriotes, emportent sa statue de Monteux au Bausset, pelerinage de trois lieues, qui se fait a la course, en memoire et symbole de la fuite du saint.

Voici la lettre enthousiaste qu'Aubanel m'ecrivait, un an qu'il y etait alle (1886) :

"Mon cher ami, avec Grivolais, nous arrivons de Saint-Gent. C'est une fete etonnante, admirable, sublime; ce qui est d'une poesie inouie, ce qui m'a laisse dans l'ame une impression delicieuse, c'est la course nocturne des porteurs de saint Gent. Le maire nous avait donne une voiture et nous avons suivi ce pelerinage dans les champs, les bois et les rochers au clair de lune, au chant des rossignols, depuis huit heures du soir, jusqu'a minuit et demi. C'est saisissant: et mysterieux; c'est etrange et beau a faire pleurer. Ces quatre enfants en culotte et en guetres nankin, courant comme des lievres, volant comme des oiseaux, precedes d'un homme a cheval galopant et tirant des coups de pistolet; les gens des fermes venant sur les chemins au passage du saint; les hommes, les femmes, les enfants et les vieux, arretant les porteurs, baisant la statue, criant, pleurant, gesticulant; et puis, lorsqu'on repart toujours vite, les femmes qui leur crient :

"-- Heureux voyage! garcons!

"Et les hommes qui ajoutent :

"-- Le grand saint Gent vous maintienne la force!

"-- Et de courir encore, de courir a perdre haleine. Oh! ce voyage dans la nuit, cette petite troupe partant a la garde de Dieu et de saint Gent, et s'enfoncant dans les tenebres, dans le desert, pour aller je ne sais ou, tout cela, je te le redis, est d'une poesie si profonde et si grande qu'elle vous laisse une impression ineffacable."

Le second pelerinage de Saint Gent est en septembre, et c'est celui ou nous allames. Comme saint Gent, en somme, n'a ete canonise que par la voix du peuple, les pretres y viennent peu, les bourgeois encore moins; mais le peuple de la glebe, dans ce bon saint tout simple qui etait de son terroir, qui parlait comme lui, qui, sans temps de longueurs, lui envoie la pluie, lui guerit ses fievres, le peuple reconnait sa propre deification et son culte pour lui est si fervent que, dans l'etrote gorge ou la legende vit, on a vu, quelquefois, jusqu'a vingt mille pelerins.

La tradition dit que saint Gent couchait la tête en bas, les pieds en haut, dans un lit de pierre ; et tous les pelerins, dévotement, gaïement, font l'arbre fourchu au lit de saint Gent, qui est une auge dressée ; -- les femmes mêmes le font aussi, en se tenant, de l'une à l'autre, les jupes décentement serrées.

Nous fîmes l'arbre fourchu dans le lit, comme les autres; nous allâmes, avec ma mère, voir le \_Fontaine du Loup et la Fontaine de la Vache\_; et ensuite, entourés de quelques vieux noyers, la chapelle de saint Gent, où se trouve son tombeau et le "rocher affreux", comme dit le cantique, d'où sort, pour les fiévreux, la miraculeuse source.

Or, émerveillé de tous ces récits, de toutes ces croyances, de toutes ces visions, moi donc, l'âme enivrée par la vue de l'endroit, par la senteur des plantes, -- encore embaumées, semblait-il, de l'empreinte des pieds du saint, avec la belle foi de ma douzième année, je m'abreuvi au jet d'eau; et (dites ce qu'il vous plaira), à partir de là, je n'eus plus de fièvre. Ne vous étonnez pas si la fille du félibre, si la pauvre Mireille, perdue dans la Crau, mourante de soif, se recommande au bon saint Gent.

\_O bel et jeune laboureur -- qui attelates à votre charrue -- le loup de la montagne, etc.\_  
(Mireille, chant VIII.)

souvenir de jeunesse qu'il m'est doux encore de me remémorer.

À mon retour en Avignon eut lieu, pour nous faire poursuivre nos classes, une combinaison nouvelle. Tout en restant pensionnaires chez le gros M. Millet, on nous menait, deux fois par jour, au Collège Royal, pour y suivre comme externes les cours universitaires, et c'est dans ce lycée et de cette façon que, dans cinq ans (de 1843 à 1847), je terminai mes études.

Nos maîtres du collège n'étaient pas, comme aujourd'hui, de jeunes normaliens styles et élégants. Nous avions encore, dans leurs chaires, les vieux barbons sévères de l'ancienne Université : en quatrième, par exemple, le brave M. Blanc, ancien sergent-major de l'époque impériale, qui, lorsque nos réponses étaient insuffisantes, \_ex abrupto\_ nous lançait par la tête les bouquins qu'il avait en main; en troisième, M. Monbet, au parler nasillard (il conservait, sur sa cheminée dans un bocal d'eau-de-vie, un fœtus de sa femme); en seconde, M. Lamy, un classique rageur, qui avait en horreur le renouveau de Victor Hugo; enfin, en rhétorique, un rude patriote appelé M. Chanlaire, qui détestait les Anglais, et qui, ému, nous déclamaient, en frappant sur son pupitre, les chants guerriers de Beranger.

Je me vois encore, un an, à la distribution des prix dans l'église du collège, avec tout le beau monde d'Avignon qui l'emplissait. J'avais, cette année-là, et je ne sais comment, remporté tous les prix, même celui d'excellence. Chaque fois qu'on me nommait, j'allais chercher,

timide, aux mains du proviseur, le beau livre de prix et la couronne de laurier puis, traversant la foule et ses applaudissements, je venais jeter ma gloire dans le tablier de ma mere; et tous consideraient d'un regard curieux, d'un regard etonne, cette belle Provencale qui, dans son cabas de jonc, entassait avec bonheur, mais digne et calme, les lauriers de son fils; puis au Mas, pour les conserver, *\_sic transit gloria mundi\_*, nous mettions lesdits lauriers sur la cheminee, derriere les chaudrons.

Quoi qu'il se fit, pourtant, pour me detourner de mon naturel, comme on ne fait que trop, aujourd'hui plus que jamais, aux enfants du Midi, je ne pouvais me sevrer des souvenirs de ma langue, et tout m'y ramenait. Une fois, ayant lu, dans je ne sais plus quel journal, ces vers de Jasmin a Loisa Puget :

\_Quand dins l'aire  
Per nous plaire  
Sones l'aire --  
\_De tas nouvellos causous,  
Sus la terro tout s'amaïso,  
Tout se taiso,  
Al refrain que fas souna :  
Mai d'un cop se derebelho  
E fremis coumo la felho  
Qu'un vent fres lai frissouna.\_

Et voyant que ma langue avait encore des poetes qui la mettaient en gloire, pris d'un bel enthousiasme, je fis aussitot, pour le celebre perrequier, une piecette admirative qui commençait ainsi :

\_Poueto, ounour de ta maire Gascougnou\_.

Mais, petit criquet, je n'eus pas de reponse. Je sais bien que mes vers, pauvres vers d'apprenti, n'en meritaient guere; cependant, -- pourquoi le nier? -- ce dedain me fut sensible; et plus tard, a mon tour, quand j'ai reçu des lettres de tout pauvre venant, me rappelant ma deconvenue, je me suis fait un devoir de les bien accueillir toujours.

Vers l'age de quatorze ans, ce regret de mes champs et de ma langue provençale, qui ne m'avait jamais quitte, finit par me jeter dans une nostalgie profonde.

"Combien sont plus heureux, me disais-je a part moi, comme l'Enfant Prodigue, les valets et les bergers de notre Mas, la-bas, qui mangent le bon pain que ma mere leur apprete, et mes amis d'enfance, les camarades de Maillane, qui vivent libres a la campagne et labourent, et moissonnent, et vendangent, et olivent, sous le saint soleil de Dieu, tandis que je me cheme, moi, entre quatre murs, sur des versions et sur des themes!"

Et mon chagrin se melangeait d'un violent degout pour ce monde factice ou j'etais claquemure et d'une attraction vers un vague ideal

que je voyais bleuir dans le lointain, a l'horizon. Or, voici qu'un jour, en lisant, je crois, le \_Magasin des Familles\_, je vais tomber sur une page ou etait la description de la chartreuse de Valbonne et de la vie contemplative et silencieuse des Chartreux.

N'est-il pas vrai, lecteur, que je me monte la tete, et, m'echappant du pensionnat, par une belle apres-midi, je pars, tout seul, eperdument, prenant, le long du Rhone la route du Pont-Saint-Esprit, car je savais que Vaibonne n'en etait pas eloigne.

"Tu iras, me dis-je, frapper a la porte du couvent; tu prieras, tu pleureras, jusqu'a ce qu'on veuille te recevoir; puis, une fois recu, tu vas, comme un bienheureux, te promener tout le jour sous les arbres de la foret, et, te plongeant dans l'amour de Dieu, tu te sanctifieras comme fit le bon saint Gent."

Ce ressouvenir de saint Gent, dont la legende me hantait, sur le coup m'arreta.

"Et ta mere, me dis-je, a laquelle, miserable, tu n'as pas dit adieu, et qui, en apprenant que tu as disparu, va etre au desesper et, par monts et par vaux, te cherchera, la pauvre femme, en criant, desolee comme la mere de saint Gent.!"

Et alors, tournant bride, le coeur gros, hesitant, je gagnai vers Maillane, autant dire pour embrasser, avant de fuir le monde, mes parents encore une fois; mais, a mesure que j'avancais vers la maison paternelle, voila, pauvre petit, que mes projets de cenobite et mes fieres resolutions fondaient dans l'emotion de mon amour filial comme un peloton de neige a un feu de cheminee; et lorsque, au seuil du Mas, j'arrivai sur le tard et que ma mere, etonnee de me voir tomber la, me dit :

-- Mais pourquoi donc as-tu quitte le pensionnat avant d'etre aux vacances?

-- Je languissais, fis-je en pleurant, tout honteux de ma fugue, et je ne veux plus y aller, chez ce gros monsieur Millet.

-- ou l'on ne mange que des carottes!

Le lendemain, on me fit reconduire, par notre berger Rouquet, dans ma geole abhorree, en me promettant, cependant, de m'en liberer bientot, apres les vacances.

## CHAPITRE VII

### CHEZ M. DUPUY

Joseph Roumanille. -- Notre liaison. -- Les poetes du "Boui-Abaisso".  
-- L'epuration de notre langue. -- Anselme Matbieu. -- L'amour sur les toits. -- Les processions avignonaises. -- Celle des Penitents Blancs.  
-- Le sergent Monnier. -- L'achevement des etudes.

Comme les chattes qui, souvent, changent leurs petits de place, ma mere, a la rentree de cette annee scolaire, m'amena chez M. Dupuy, Carpentrasien portant besicles, qui tenait, lui aussi, un pensionnat a Avignon, au quartier du Pont-Troue. Mais, ici, pour mes gouts de provencaliste en herbe, j'eus, comme on dit, le museau dans le sac.

M. Dupuy etait le frere de ce Charles Dupuy, mort depute de la Drome, auteur du *„Petit Papillon“*, un des morceaux delicats de notre anthologie provencale moderne. Lui, le cadet Dupuy, rimait aussi en provençal, mais ne s'en vantait pas, et il avait raison.

Voici que, quelque temps apres, il nous arriva de Nyons un jeune professeur a fine barbe noire, qui etait de Saint-Remy. On l'appelait Joseph Roumanille. Comme nous etions pays, -- Mailane et Saint-Remy sont du meme canton, -- et que nos parents, tous cultivateurs, se connaissaient de, longue date, nous fumes bientot lies. Neanmoins, j'ignorais que le Saint-Remyen s'occupait, lui aussi, de poesie provencale.

Et, le dimanche, on nous menait, pour la messe et les vepres, a l'eglise des Carmes. La, on nous faisait mettre derriere le maitre-autel, dans les stalles du choeur, et, de nos voix jeunettes, nous y accompagnions les chantres du lutrin : parmi lesquels Denis Cassan, autre poete provençal, on ne peut plus populaire dans les veilles du quartier, et que nous voyions en surpris, avec son air falot, son flegme, sa tete chauve, entonner les antiennes et les hymnes. La rue ou il demeurait porte, aujourd'hui, son nom.

Or, un dimanche, pendant que l'on chantait vepres, il me vint dans l'idee de traduire en vers provencaux les *„Psaumes de la Penitence“*, et, alors, en tapinois, dans mon livre entr'ouvert, j'ecrivais a mesure, avec un bout de crayon, les quatrains de ma version :

\_Que l'isop bagne ma caro,  
Sarai pur : lavas-me leu  
E vendrai pu blanc encaro  
Que la tafo de la neu\_.

Mais M. Roumanille, qui etait le surveillant, vient par derriere, saisit le papier ou j'ecrivais, le lit, puis le fait lire au prudent M. Dupuy, -- qui fut, parait-il, d'avis de ne pas me contrarier; et, apres vepres, quand, autour des remparts d'Avignon, nous allions a la promenade, il m'interpella en ces termes :

-- De cette facon, mon petit Mistral, tu t'amuses a faire des vers provencaux?

-- Oui, quelquefois, lui repondis-je.

Et Roumanille, d'une voix sympathique et bien timbree, me recita les Deux Agneaux :

\_Entendes pas l'agneu que belo?  
Ves-lou que cour apres l'enfant...  
Coume fan ben tout co que fan!  
E l'innouenci, ccnnme es bello!

Et puis, le \_Petit Joseph\_ :

\_Lou paire es ana rebrounda  
E, per vendre lou jardinage,  
La maire es anado au village,  
E Jeje resto per garda.

Et puis \_Paulon\_, et puis le \_Pauvre\_, et \_Madeleine et Louissette\_,  
une vraie eclosion de fleurs d'avril, de fleurs de pres, fleurs  
annonciatrices du printemps felibreen qui me ravirent de plaisir et  
je m'ecriai :

-- Voila l'aube que mon ame attendait pour s'eveiller a la lumiere!

J'avais bien, jusque-la, lu a batons rompus un peu de provençal;  
mais, ce qui m'ennuyait, c'etait de voir notre langue, chez les  
ecrivains modernes (a l'exception de Jasmin et du marquis de Lafare  
-- que je ne connaissais pas), employee, en general, comme on eut dit  
par derision. Et Roumanille, beau premier, dans le parler populaire  
des Provençaux du jour, chantait, lui, dignement, sous une forme  
simple et fraiche, tous les sentiments du coeur.

En consequence, et nonobstant une difference d'age d'une douzaine  
d'annees (Roumanille etait ne en 1818), lui, heureux de trouver un  
confident de sa Muse tout prepare pour le comprendre, moi,  
tressaillant d'entrer au sanctuaire de mon reve, nous nous donnames  
la main, tels que des fils du meme Dieu, et nous liames amitie sous  
une etoile si heureuse que, pendant un demi-siecle, nous avons marche  
ensemble pour la meme oeuvre ethnique, sans que notre affection ou  
notre zeile se soient ralenties jamais.

Roumanille avait donne ses premiers vers au \_Boui-A baisso\_, un  
journal provençal que Joseph Desanat publiait a Marseule une fois par  
semaine et qui, pour les trouveres de cette epoque-la, fut un foyer  
d'exposition. Car la langue du terroir n'a jamais manque d'ouvriers;  
et principalement au temps du \_Boui-A baisso\_ (1841-1846), il y eut  
devers Marseille un mouvement dialectal qui, n'aurait-il rien fait que  
maintenir l'usage d'ecrire en provençal, merite d'etre salue.

De plus, nous devons reconnaitre que des poetes populaires, tels que  
le valeureux Desanat de Tarascon, tels que Bellot, Chailan, Benedit  
et Gelu, Gelu eminentment, qui ont a leur maniere exprime la  
gaillardise du gros rire marseillais, n'ont pas ete depuis, pour ces  
sortes d'atellanes, remplaces ni depasses. Et Camille Reybaud, un  
poete de Carpentras, mais poete de noble allure, dans une grande  
epitre qu'il envoyait a Roumanille, tout en desesperant du sort du  
provençal delaisse par les imbeciles qui, disait-il :



\_Laisent, pour imiter les messieurs de la ville, -- aux sages peres-grands notre langue trop vile -- et nous font du francais, qu'ils estropient a fond, -- de tous les patois le plus affreux peut-etre.

Reybaud semblait pressentir la renaissance qui couvait; lorsqu'il faisait cet appel aux redacteurs du \_Boui-A basso\_:

\_Quittons-nous : mais avant de nous separer, -- freres, contre l'oubli songeons de nous defendre; -- tous ensemble faisons quelque oeuvre colossale, -- quelque tour de Babel en brique provencale; -- au sommet, en chantant, gravez ensuite votre nom, -- car vous autres, amis, etes dignes de renommee! -- Moi qu'un grain d'encens etourdit et enivre, -- qui chante pour chanter comme fait la cigale -- et qui n'apporterais, pour votre monument, -- qu'une pincee de gravier et de mauvais ciment, je creuserai pour ma muse un tombeau dans le sable; -- et quand vous aurez fini votre oeuvre imperissable, -- si, des hauteurs de votre ciel si bleu, vous regardez en bas, freres, vous ne me verrez plus\_.

Seulement, imbus de cette idee fausse que le parler du peuple n'etait bon qu'a traiter des sujets bas ou drolatiques, ces messieurs n'avaient cure ni de le nettoyer, ni de le rehabiliter.

Depuis Louis XIV, les traditions usitees pour ecrire notre langue s'etaient a peu pres perdues. Les poetes meridionaux avaient, par insouciance ou plutot par ignorance, accepte la graphie de la langue francaise. Et a ce systeme-la qui, n'etant pas fait pour lui, disgraciait en plein notre joli parler, chacun ajoutait ensuite ses fantaisies orthographiques a tel point que les dialectes de l'idiome d'Oc, a force d'etre defigures par l'ecriture, paraissaient completement etrangers les uns aux autres.

Roumanille, en lisant a la bibliotheque d'Avignon les manuscrits de Saboly, fut frappe du bon effet que produisait notre langue, orthographiee la selon le genie national et d'apres les usages de nos vieux Troubadours. Il voulut bien, si jeune que je fusse, prendre mon sentiment pour rendre au provençal son orthographe naturelle; et, d'accord tous les deux sur le plan de reforme, on partit hardiment de la pour muer ou changer de peau. Nous sentions instinctivement que, pour l'oeuvre inconnue qui nous attendait au loin, il nous fallait un outil leger, un outil frais emoulu.

L'orthographe n'etait pas tout. Par esprit d'imitation et par un prejugé bourgeois qui, malheureusement, descend toujours davantage, l'on s'etait accoutume a delaisser comme "grossiers" les mots les plus grenus du parler provençal. Par suite, les poetes precurseurs des felibres, meme ceux en renom, employaient communement, sans aucun sens critique, les formes corrompues, batardes, du patois francise qui court les rues. Ayant donc Roumanille et moi, considere qu'a tant faire que d'ecrire nos vers dans le langage du peuple, il fallait mettre en lumiere, il fallait faire valoir l'energie, la franchise, la richesse d'expression qui la caracterisent, nous convinmes

d'écrire la langue purement et telle qu'on la parle dans les milieux affranchis des influences extérieures. C'est ainsi que les Roumains, comme nous le contaient le poète Alexandri, lorsqu'ils voulurent relever leur langue nationale, que les classes bourgeoises avaient perdue ou corrompue, allèrent la rechercher dans les campagnes et les montagnes chez les paysans les moins cultivés.

Enfin, pour conformer le provençal écrit à la prononciation générale en Provence, on décida de supprimer quelques lettres finales ou étymologiques tombées en désuétude, telles que l'S du pluriel, le T des participes, l'R des infinitifs et le CH de quelques mots, tels que \_fach, dich, puech\_, etc.

Mais qu'on n'aille pas croire que ces innovations, bien qu'elles n'eussent de rapport qu'avec un cercle restreint des poètes "patois" comme on disait alors, se fussent introduites dans l'usage commun, sans combat ni résistance. D'Avignon à Marseille, tous ceux qui écrivaient ou rimaillaient dans la langue, contestés dans leur routine ou leur manière d'être, soudain se gendarmerent contre les reformateurs. Une guerre de brochures et d'articles venimeux, entre les jeunes d'Avignon et nos contradicteurs, dura plus de vingt ans.

À Marseille, les amateurs de trivialités, les rimeurs à barbe blanche, les jaloux, les grognons, se réunissaient le soir dans l'arrière-boutique du bouquiniste Boy pour y gemir amèrement sur la suppression des S et aiguïser les armes contre les novateurs. Roumanille, vaillamment et toujours sur la brèche, lançait aux adversaires le feu grégeois que nous apprêtions, un peu l'un, un peu l'autre, dans le creuset du Gai-Savoir. Et comme nous avions pour nous, outre les bonnes raisons, la foi, l'enthousiasme, l'entrain de la jeunesse, avec quelque autre chose, nous finîmes par rester, ainsi que vous verrez plus tard, maîtres du champ de bataille.

.....

Dans la cour, une après-midi ou, avec les camarades, nous jouions aux trois sauts, entra et s'avança dans notre groupe un nouveau pensionnaire aux fines jambes, le nez à l'Henri IV, le chapeau sur l'oreille, l'air quelque peu vieillot et dans la bouche un bout de cigare éteint. Et les mains dans les poches de sa veste arrondie, sans plus de façons que s'il était des nôtres :

-- Eh bien! dit-il, que faisons-nous? Voulez-vous que j'essaie, moi, un peu, aux trois sauts?

Et aussitôt, sans plus de gêne, le voilà qui prend sa course, et léger comme un chat, il dépasse peut-être d'environ trois mains ouvertes la marque du plus fort qui venait de sauter. Nous battîmes tous des mains et lui dîmes :

-- Collegue, d'où sors-tu comme cela?

-- Je sors, dit-il, de Châteauneuf, le pays du bon vin... Vous n'en

avez jamais oui parler, de Chateauneuf, de Chateauneuf-du-Pape?

-- Si, et quel est ton nom?

-- Mon nom? Anselme Mathieu.

A ces mots, le compagnon plongea ses deux mains dans ses poches, et il les sortit pleines de vieux bouts de cigares que, de facon courtoise, souriante et aisee, il nous offrit a tour de role.

Nous qui, pour la plupart, n'avions jamais ose fumer (sinon, comme les enfants, quelques racines de murier), nous primes sur-le-champ en grande consideration le nouveau qui faisait si largement les choses et qui, a ce qu'il montrait, devait connaitre la haute vie.

C'est ainsi qu'avec Mathieu, le gentil auteur de la *\_Farandole\_*, nous fimes connaissance au pensionnat Dupuy. Une fois, je le racontai a notre ami Daudet, qui aimait beaucoup Mathieu. Et cela lui plut tant que, dans son roman de Jack, il a mis a l'actif de son petit prince negre la susdite largesse des vieux bouts de cigare.

Avec Roumanille et Mathieu nous etions donc trois, *\_tres faciunt capitulum\_*, de ceux qui, un peu plus tard, devaient fonder le Felibrige. Mais le brave Mathieu (comment s'arrangeait-il?) on ne le voyait guere qu'a l'heure des repas ou de la recreation. Attendu qu'il avait l'air deja d'un petit vieux, bien qu'il n'eut pas beaucoup plus de seize ans, et qu'il etait quelque peu en retard dans ses etudes, il s'etait fait donner une chambre sous les tuiles, sous pretexte de pouvoir y travailler plus librement, et la, dans sa soupenete, ou l'on voyait, sur les murs, des images clouees et, sur des etageres, des figurines de Pradier, nudites en platre, tout le jour il revassait, fumait, faisait des vers et, la plupart du temps, accoude sur sa fenetre, regardait les gens passer dans la rue ou bien les passereaux apporter la becquee, dans leurs nids, a leurs petits. Puis il disait des gaudrioles a Mariette, la chambriere, envoyait des lorgnades a la demoiselle du maitre et, lorsqu'il descendait nous voir, nous contait toutes sortes de fariboles de village.

Mais, ou il ne riait pas, c'etait lorsqu'il nous parlait de ses parchemins de noble.

-- Mes aieux etaient marquis, disait-il d'une voix grave, marquis de Montredon. Lors de la Revolution, mon grand pere quitta son titre ; et, apres, se trouvant ruine, il ne voulut plus le reprendre, parce qu'il ne pouvait plus le porter convenablement.

Il y eut toujours, du reste, dans la vie de Mathieu, quelque chose de romanesque, de nebuleux. Quelquefois, il disparaissait, comme les chats lorsqu'ils vont a Rome. Nous le helions :

-- Mathieu!

Point de Mathieu... Ou etait-il? La-haut sur les toits, qui courait dans les tuiles, pour aller a des rendez-vous qu'il avait, nous racontait-il, avec une fillette belle comme le jour!

Voici qu'au Pont-Troue, qui etait notre quartier, le jour de la Fete-Dieu, nous regardions, comme d'usage, passer la procession, et Mathieu me dit :

-- Frederic, veux-tu que je te fasse connaitre mon amante?

-- Volontiers.

-- Eh bien! dit-il, vois-tu? Quand passera la troupe des choristes, ennuagees de blanc dans leurs voiles de tulle, tu remarqueras que toutes ont une fleur epinglee au milieu de la poitrine :

\_Fleur au milan  
Cherche galant\_.

Mais tu en verras une, blonde comme un fil d'or, qui aura la fleur sur le cote :

\_Fleur au cote,  
Galant trouve\_.

-- Tiens, la voila : c'est elle!

-- C'est ton amie?

-- Celle-la meme.

-- Mon cher, c'est un soleil! Mais comment t'y es-tu pris pour faire la conquete d'une si fine demoiselle?

-- Je vais, dit-il, te le conter. C'est la fille du confiseur qui est a la Carreterie. J'y allais, de temps en temps, acheter des \_boutons de guetre\_ (pastilles a la menthe) ou des \_crotttes de rat\_ (pate de reglisse); si bien qu'ayant fini par me familiariser avec l'aimable petite et m'etant fait connaitre pour marquis de Montredon, un jour qu'elle etait seule derriere son comptoir, je lui dis :

"-- Belle fille, si je vous connaissais pour aussi peu sensee que moi, je vous proposerais de faire une excursion...

"-- Ou?

"-- Dans la lune, repondis-je.

"La fillette eclata de rire et, moi, je continuai :

"-- Voici la combinaison : vous monterez, mignonne, sur la terrasse qui se trouve au haut de votre maison, a l'heure que vous voudrez ou a celle ou vous pourrez; et moi, qui mets mon coeur et ma fortune a

vos pieds, je viendrai tous les jours, la, sous le ciel, vous conter  
fleurette.

Et ainsi s'est passée la chose... Au haut de la maison de ma belle,  
il y a, comme en beaucoup d'autres, une de ces plates-formes où l'on  
fait sécher le linge. Je n'ai donc, chaque jour, qu'à monter sur les  
toits et, de gouttière en gouttière, je vais trouver ma blondine, qui  
y étend ou plie sa petite lessive ; et puis là, les lèvres sur les  
lèvres, la main pressant la main, toujours courtoisement, comme entre  
dame et chevalier, nous sommes dans le paradis.

Voilà comme notre Anselme, futur Felibre des Baisers, en étudiant à  
l'aise le Breviaire de l'Amour, passa tout doucement ses classes sur  
les toitures d'Avignon.

À propos des processions, et avant de quitter la cité pontificale, il  
faut dire un mot pourtant de ces pompes religieuses qui, dans notre  
jeune temps, pendant toute une quinzaine, mettaient Avignon en émoi.  
Notre-Dame-de-Dom qui est la métropole, et les quatre paroisses :  
Saint-Agricol, Saint-Pierre, Saint-Didier, Saint-Symphorien,  
rivalisaient à qui se montrerait plus belle.

Des que le sacristain, agitant sa clochette, avait parcouru les rues  
dans lesquelles, sous le dais, le bon Dieu devait passer, on  
balayait, on arrosait, on apportait des rameaux verts et on attachait  
les tentures. Les riches, à leurs balcons, étendaient leurs  
tapisseries de soie brodée et damasée; les  
pauvres, à leurs fenêtres, exhibaient leurs couvertures piquées à  
petits carreaux, leurs couvre-pieds, leurs courtes-pointes. Au  
portail Maillanais et dans les bas quartiers, on couvrait les murs de  
draps de lit blancs, fleurant la lessive, et le pavé, d'une litière  
de buis.

Ensuite s'élevaient, de distance en distance, les reposoirs  
monumentaux, hauts comme des pyramides, chargés de candelabres et de  
vases de fleurs. Les gens, devant leurs maisons, assis au frais sur  
des chaises, attendaient le cortège, en mangeant des petits pâtés. La  
jeunesse, les damoiseaux, les classes bourgeoise et artisanne, se  
promenaient, se dandinaient, lorgnant les filles et leur jetant des  
roses, sous les tentes des rues qu'embaumait, tout le long, la fumée  
des encensoirs.

Lorsque enfin la procession, avec son suisse en tête, de rouge tout  
vetu, avec ses théories de vierges voilées de blanc, ses  
congregations, ses frères, ses moines, ses abbés, ses chœurs et ses  
musiques, s'égrenait lentement au battement des tambours, vous  
entendiez, au passage, le murmure des dévotes qui recitaient leur  
rosaire.

Puis, dans un grand silence, agenouillées ou inclinées, tous se  
prosternaient à la fois, et, là-bas, sous une pluie de fleurs de  
genêt blondes, l'officiant haussait le Saint-Sacrement splendide!

Mais ce qui frappait le plus, c'étaient les Penitents, qui faisaient leurs sorties apres le coucher du soleil, a la clarte des flambeaux. Les Penitents Blancs, entre autres, lorsque, encapuchonnes de leurs capuces et cagoules, ils deifiaient pas a pas, comme des spectres, par la ville, portant a bras, les uns des tabernacles portatifs, les autres des reliquaires ou des bustes barbus, d'autres des brule-parfums, ceux-ci un oeil enorme dans un triangle, ceux-la un grand serpent entortille autour d'un arbre, vous auriez dit la procession indienne de Brahma.

Contemporaines de la Ligue et meme du Schisme d'Occident, ces confreries, en general, avaient pour chefs et dignitaires les premiers nobles d'Avignon, et Aubanel le grand felibre, qui avait, toute sa vie, ete Penitent Blanc zele, fut, a sa mort, enseveli dans son froc de confrere.

Nous avions, chez M. Dupuy, comme maitre d'etude, un ancien sergent d'Afrique appele M. Monnier, qui aurait bien ete, nous disait-il, penitent rouge, si une confrerie de cette couleur-la eut existe dans Avignon. Franc comme un vieux soldat, brusque et prompt a sacrer, il etait, avec sa moustache et sa barbiche reche, toujours, de pied en cap, cire et astique.

Au College Royal, ou nous apprenions l'histoire, il n'etait jamais question de la politique du siecle. Mais le sergent Monnier, republicain enthousiaste, s'etait, a cet egard, charge de nous instruire. Pendant les recreations, il se promenait de long en large, tenant en main l'histoire de la Revolution. Et s'enflammant a la lecture, gesticulant, sacrant et pleurant d'enthousiasme :

"Que c'est beau! nous criait-il, que c'est beau! quels hommes! Camille Desmoullins, Mirabeau, Bailly, Vergniaud, Danton, Saint-Just, Boissy-d'Anglas! nous sommes des vermisseaux aujourd'hui, nom de Dieu, a cote des geants de la Convention nationale!"

-- "Quelque chose de beau, tes geants conventionnels!" lui repondait Roumanille, quand parfois il se trouvait la, -- "des coupeurs de tetes! des traîneurs de crucifix! des monstres denatures, qui se mangeaient les uns les autres et que, lorsqu'il les voulut, Bonaparte acheta comme pourceaux en foire!"

Et ainsi, chaque fois, de se houspiller tous deux, jusqu'a ce que le bon Mathieu, avec quelque calembredaine, vint les reconcilier.

Bref, un jour poussant l'autre, ce fut dans ce milieu bonasse et familier qu'au mois d'aout de l'annee 1847 je terminai mes etudes. Roumanille, pour accroitre ses petits emoluments etait entre comme prote a l'imprimerie Seguin; et, grace a cet emploi, il imprimait la, a peu de frais, son premier recueil de vers, les *Paquerettes*, dont il nous regalait delicieusement, lorsqu'il en voyait les epreuves; et gai comme un poulain, comme un jeune poulain qu'on elargit et met au vert, je m'en revins a notre Mas.

## COMMENT JE PASSAI BACHELIER

Le voyage de Nimes. -- Le Petit Saint-Jean. -- Les jardiniers. -- Le Remontrant. -- L'explication du baccalaureat. -- Le retour aux champs. -- Les camarades du village. -- Les veilles. -- Les notaires de Mailiane. -- L'oncle Jerome.

-- Eh bien, me dit mon pere, cette fois, as-tu acheve?

-- J'ai acheve, repondis-je; seulement... il faudra que j'aille a Nimes pour passer bachelier, un pas assez difficile qui ne me laisse pas sans quelque apprehension.

-- Marche, marche : nous autres, quand nous etions soldats, au siege de Figueres, nous en avons passe, mon fils, de plus mauvais.

Je me preparai donc pour le voyage de Nimes, ou, en ce temps, se faisaient les bacheliers. Ma mere me plia deux chemises repassees, avec mon habit des dimanches, dans un mouchoir a carreaux, pique de quatre epingles, bien proprement. Mon pere me donna, dans un petit sachet de toile, cent cinquante francs d'ecus, en me disant :

-- Au moins prends garde de ne pas les perdre, ni de ne pas les gaspiller.

Et je partis du Mas pour la ville de Nimes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille, un baton de vigne a la main.

Quand j'arrivai a Nimes je rencontrais un gros d'ecoliers des environs qui venaient comme moi passer leur baccalaureat. Ils etaient, pour la plupart, accompagnes de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, avec les poches pleines de recommandations : l'un avait une lettre pour le recteur, un autre pour l'inspecteur, un autre pour le prefet, celui-la pour le grand-vicaire, et tous se rengorgeaient et faisaient sonner le talon, avec un petit air de dire : "Nous sommes surs de notre affaire."

Moi, petit campagnard, je n'etais pas plus gros qu'un pois, car je ne connaissais absolument personne; et tout mon recours, pauvre, etait de dire a part quelque priere a saint Baudile, qui est le patron de Nimes (j'avais, etant enfant, porte son cordon votif), pour qu'il mit dans le coeur des examinateurs un peu de bonte pour moi.

On nous enferma a l'Hotel de Ville, dans une grande salle nue, et la un vieux professeur nous dicta, d'un ton nasillard, une version latine, apres quoi, humant une prise, il nous dit :

-- Messieurs, vous avez une heure pour traduire en francais la dictee que je vous ai faite... Maintenant, debrouillez- vous.

Et, dare-dare pleins d'ardeur, nous nous mimes a l'oeuvre; a coups de dictionnaire, le grimoire latin fut epluche; puis a l'heure sonnante, notre vieux priseur de tabac ramassa les versions de tous et nous

ouvrit la porte en disant :

-- A demain!

Ce fut la première épreuve.

Messieurs les écoliers s'éparpillèrent par la ville et je me trouvai seul, avec mon petit paquet et mon bâton de vigne en main, sur le pavé de Nîmes, à bayer autour des Arènes et de la Maison-Carrée.

"Il faut pourtant, me dis-je, penser à se loger", et je me mis en quête d'une auberge pas trop chère, mais néanmoins sortable; et, comme j'avais le temps, je fis dix fois peut-être, en guignant les enseignes, le tour de la ville de Nîmes. Mais les hôtels, avec leurs larbins en habit noir, qui, de cinquante pas, avalent l'air de me toiser, et les salamalecs et façons du grand monde, tout cela me tenait en crainte.

Comme je passais au faubourg, j'aperçus une enseigne avec cette inscription : \_Au Petit Saint-Jean\_.

Ce \_Petit Saint-Jean\_ me remplit d'aise. Il me sembla soudain être en pays de connaissance. Saint-Jean est, en effet, un saint qui paraît de chez nous. Saint-Jean amène la moisson, nous avons les feux de Saint-Jean, il y a l'herbe de Saint-Jean, les pommes de Saint-Jean... Et j'entrai au \_Petit Saint-Jean\_... J'avais deviné juste.

Dans la cour de l'auberge, il y avait des charrettes bachelées, des camions dételés et des groupes de Provençales qui babillaient et riaient. Je me glissai dans la salle et m'assis à table.

La salle était déjà pleine, et la grande table aussi, rien que des jardiniers : maraîchers de Saint-Rémy, de Château-Renard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché une fois par semaine. Et de quoi parlait-on? Rien que du jardinage.

-- O Benezet, combien as-tu vendu tes aubergines?

-- Mon cher, je n'ai pas réussi : il y en avait abondance : j'ai dû les laisser à vil prix.

-- Et la graine de porreau, qu'en dit-on?

-- Elle se vendra, paraît-il; il court des bruits de guerre et l'on m'a assuré qu'on en faisait de la poudre.

-- Et les haricots "quarantains"?

-- Ils ont claqué.

-- Et les oignons?

-- Enlèves sur place.



-- Et les courges?

-- Il faudra les donner aux cochons.

-- Et les melons, les carottes, les celeris, les pommes de terre?

Bref, une heure de temps, ce fut un brouhaha, rien que sur le jardinage.

Moi, je vidais mon assiette et je ne soufflais mot.

Lorsqu'ils eurent tout dit, mon vis-a-vis me fait :

-- Et vous, jeune homme, s'il n'y a pas indiscretion, etes-vous dans le jardinage? Vous n'en avez pas l'air.

-- Moi, non... je suis venu a Nimes, repondis-je timide- ment, pour passer bachelier.

-- Bachelier! Batelier! fit toute la tablee. Comment a-t-il dit ca?

-- Eh! oui, hasarda l'un d'eux, je crois qu'il a dit "batelier" : il doit etre venu, oui, c'est cela, pour passer le bac!... Pourtant il n'y a pas de Rhone a Nimes!

-- Allons donc, tu as mal compris, fit un autre, ne vois-tu pas que c'est un conscrit, qui vient passer a la "batterie"?

Je me mis a rire, et, prenant la parole, j'expliquai de mon mieux ce que c'etait qu'un \_bachelier\_.

-- Quand nous sortons des ecoles, leur dis-je, que nos maitres nous ont appris... tout : le francais, le latin, le grec, l'histoire, la rhetorique, les mathematiques, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie, que sais-je? tout ce que vous pouvez vous imaginer, alors on nous envoie a Nimes, ou des messieurs tres savants nous font subir un examen...

-- Oui! comme quand nous allions, nous autres, au catechisme, et qu'on nous demandait : \_Etes-vous chretien\_?

-- C'est cela. Ces savants nous questionnent sur toutes sortes de mysteres qu'il y a dans les livres; et, si nous repondons bien, ils nous nomment bacheliers, grace a quoi nous pouvons etre notaires, medecins, avocats, controleurs, juges, sous-prefets, tout ce que nous voudrez.

-- Et si vous repondez mal?

-- Ils nous renvoient au " banc des anes"... On a fait aujourd'hui, parmi nous, le premier triage ; mais c'est demain matin que nous passerons a l'etamine.

-- Oh! coquin de bon sort! cria toute la tablee, nous voudrions bien y etre, pour voir si vous passerez ou si vous resterez au trou... Et que va-t-on vous demander, par exemple, voyons?

-- Eh bien! on nous demandera, je suppose, les dates de toutes les batailles qui se sont livrees dans le monde depuis que les hommes se battent : les batailles des Juifs, les batailles des Grecs, les batailles des Romains, celles des Sarrasins, des Allemands, des Espagnols, des Francais, des Anglais, des Polonais et des Hongrois... Non seulement les batailles, mais encore les noms des generaux qui commandaient, les noms des rois, des reines, de tous leurs ministres, de tous leurs enfants et meme de leurs batards!

-- Oh! tonnerre de nom de nom ! mais quel interet y a-t-il a vous faire rappeler tout ce qui s'est passe du temps et depuis le temps que saint Joseph etait garcon? Il ne semble pas possible que des hommes pareils s'occupent de telles vetilles! On voit bien la qu'ils n'ont pas autre chose a faire. S'il leur fallait, comme nous, aller tous les matins retourner la terre a la beche, je ne crois pas qu'ils s'amusassent a parler des Sarrasins ou des batards du roi Herode... Mais allons, continuez...

-- Non seulement les noms des rois, mais encore les noms de toutes les nations, de toutes les contrees, de toutes les montagnes et de toutes les rivieres... et, a propos des rivieres, il faut dire d'ou elles sortent et ou elles vont se jeter.

-- Que je vous interrompe, dit le Remontrant, un jardinier de Chateau-Renard qui parlait du gosier, ils doivent donc vous demander d'ou sourd la Fontaine de Vaucluse? En voila une d'eau! On conte qu'elle a sept branches, qui, toutes, portent bateau. Je me suis laisse dire qu'un berger dans le gouffre d'ou elle sort de terre, laissa tomber son baton, et qu'on le retrouva a sept bonnes lieues de la, dans une source de Saint Remy... Est-ce vrai ou non?

-- Tout ca peut-etre... Ensuite, il nous faut savoir les noms de toutes les mers qu'il y a sous la "chape du soleil".

-- Pardon, si je vous interromps! dit encore le Remontrant. Savez-vous comment il se fait que la mer soit salee?

-- Parce qu'elle contient du sulfates de magnesie, du chlorure...

-- Oh! que non! un poissonnier -- tenez, qui etait du Martigue, -- m'assura que ca venait des batiments charges de sel qui y ont fait naufrage depuis tant et tant d'annees!

-- Si ca vous plait, a moi aussi... On nous demande comment se forme la rosee, la pluie, la gelee blanche, l'orage, le tonnerre...

-- Pardon, si je vous interromps! reprit le Remontrant; pour la pluie, nous savons bien que les nuages, dans des outres, vont la

chercher a la mer. Mais, la foudre, est-ce vrai qu'elle est ronde comme un panier?

-- Cela depend, lui repliquai-je. On nous demande aussi l'origine du vent, et ce qu'il fait de chemin a l'heure, a la minute, a la seconde...

-- Que je vous interrompe! fit encore le Remontrant, vous devez donc savoir, jeune homme, d'ou sort le mistral? J'ai toujours entendu dire qu'il sortait d'un rocher troue et que, si on bouchait le trou, il ne soufflerait jamais plus, le sacre mangeur de fange! C'en serait une, celle-la, d'invention!

-- Le gouvernement s'y oppose, dit un Barbentanais; si n'etait le mistral, la Provence serait le jardin de la France! Et qui nous tiendrait? Nous serions trop riches.

Je repris:

-- On nous interroge sur le regne animal, sur les oiseaux, sur les poissons, jusque sur les dragons.

-- Attendez, attendez, cria le Remontrant, les mains levees, et la Tarasque? n'en parlent-ils pas, les livres? Certains pretendent que ce n'est qu'une fable; pourtant j'ai vu sa taniere, moi, a Tarascon, derriere le Chateau, le long du Rhone. On sait d'ailleurs parfaitement qu'elle est enterree sous la Croix-Couverte.

Et je repris pour en finir:

-- On nous questionne, bref, sur le nombre, la grosseur et la distance des etoiles, combien de milliers de lieues separent la terre du soleil.

-- Celle-la ne passe pas, cria le Palamard de Noves, qui est-ce qui va la-haut pour mesurer les lieues? Vous ne voyez donc pas que les savants se moquent de nous : qu'ils voudraient nous faire accroire que les pigeonneaux tetent? Une jolie science que de vouloir compter les lieues du soleil a la lune : qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Ah! si vous me parliez de connaitre la lune pour semer le celeri, ou bien d'oter les poux des feves ou de guerir le mal des porcs, je vous dirais : voila une science, mais tout ce que nous conte ce garcon, c'est des fariboles.

-- Tais-toi donc, va, gros bouc, cria toute la bande, ce jeune degourdi en a plus oublie peut-etre que tout ce que tu peux savoir... C'est egal, mes amis, il faut une fameuse tete pour pouvoir y serrer tout ce qu'il nous a dit!

-- Pauvre petit, disaient de moi les jeunes filles, regardez comme il est palot! On voit bien que la lecture, allez, ca ne fait pas du bien. S'il avait passe son temps a la queue de la charrue, il aurait assurement plus de couleur que ca... Puis, a quoi sert d'en savoir

tant?

-- Moi, fit alors le Rond, je n'ai été, en fait d'école, qu'à celle de M. Beta! Je ne sais ni A ni B. Mais je vous certifie que s'il m'avait fallu faire entrer dans le "coco" la cent millième part de ce qu'on leur demande pour passer bachelier, on aurait pu, voyez-vous, prendre la mailloche et les coins et me taper sur la caboche. Inutile! les coins se seraient épointés.

-- Eh bien! les camarades, conclut le Remontrant, savez-vous ce qu'il faut faire? Quand nous allons à quelque fête, ou l'on fait courir les taureaux, soit qu'il y ait de belles luttes il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui enlèvera le prix ou la cocarde... Nous sommes à Nîmes : voilà un gars de Maillane qui, demain matin, va passer bachelier. Au lieu de partir ce soir, messieurs, couchons à Nîmes et demain nous saurons au moins si notre Maillanais a passé bachelier.

-- Ca va! dirent les autres, de toutes les façons la journée est perdue : allons, il faut voir la fin.

Le lendemain matin, le cœur passablement ému, je retournai à l'Hotel de Ville avec tous les candidats qui devaient se présenter. Mais déjà pas mal d'entre eux n'étaient pas si fiers que la veille. Dans une grande salle devant une grande table chargée d'écritures, de papiers et de livres, il y avait, assis gravement sur leurs chaises, cinq professeurs, en robes jaunes, cinq fameux professeurs venus exprès de Montpellier avec le chaperon bordé d'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête. C'était la Faculté des Lettres, et voyez le hasard : un d'eux était M. Saint-René Taillandier, qui devait quelques ans après devenir le patron, le chaleureux patron de notre langue provençale. Mais à cette époque, nous ne nous connaissions pas et l'illustre professeur ne se doutait certes pas que le petit campagnard qui bredouillait devant lui deviendrait quelque jour un de ses bons amis.

Je jouai de bonheur : je fus reçu, et je m'en allai par la ville, comme porté par les anges. Mais, comme il faisait chaud, je me rappelle que j'avais soif; et, en passant devant les cafés, avec ma houssine en l'air, je pantelais de voir, blanchissante dans les verres, la bonne bière écumeuse. Mais j'étais si craintif et si novice dans la vie, que je n'avais jamais mis les pieds dans un café, et je n'osais pas y entrer!

Que faisais-je pour lors? je parcourais les rues de Nîmes, flambant, resplendissant, si bien que tous me regardaient et que d'aucuns, même, disaient :

-- Celui-là est bachelier!

Et quand je rencontrai une borne fontaine, je m'abreuvais à son eau fraîche et le roi de Paris n'était pas mon cousin.

Mais le plus beau, ensuite, fut au Petit Saint-Jean. Nos braves

jardiniers m'attendaient impatients, et me voyant venir, rayonnant a fondre les brumes, ils s'écrierent :

-- Il a passe!

Les hommes, les femmes, les filles, tout le monde sortit, et en veux-tu des embrassades et des poignées de main! On eut dit que la manne venait de leur tomber.

Alors, le Remontrant (celui qui parlait du gosier) demanda la parole. Ses yeux étaient humides et il dit :

-- Maillanais, allez, nous sommes bien contents! vous leur avez fait voir, a ces petits messieurs, que de la terre, il ne sort pas que des fourmis, il en sort aussi des hommes. Allons, petites, en avant et un tour de farandole.

Et nous nous primes par les mains et, dans la cour du \_Petit Saint-Jean\_, un bon moment nous farandolames. Puis on s'en fut diner, nous mangeames une brandade, on but et on chanta jusqu'a l'heure du depart.

Il y a de cela cinquante-huit ans passes. Toutes les fois que je vais a Nimes et que je vois de loin l'enseigne du \_Petit Saint-Jean\_, ce moment de ma jeunesse reparait a mes yeux dans toute sa clarte -- et je pense avec plaisir a ces braves gens qui, pour la premiere fois, me firent connaitre la bonhomie du peuple et la popularite.

Enfin me voila libre dans mon Mas paternel et dans ma belle plaine de froment et de fruits, a la vue pacifique de mes Alpilles bleues, avec leur Caume au loin, leurs Calancs, leurs Baux, leurs Mourres, si connus, si familiers, le Rocher-Troue, le Monceau-de-Ble, le Mamelon-Bati, la Grosse-Femme! me voila libre de revoir, quand venait le dimanche, ces compagnons de mon jeune age si regrettes, si envies, quand j'étais dans la geole. Avec quel plaisir, quels enthousiasmes, en nous promenant farauds, sur le cours, apres vepres, nous nous contions ce qui nous etait arrive, depuis qu'on ne s'était vu : Raphel a la course des hommes avait remporte le prix; Noel avait enleve la cocarde a un taureau; Gion, a la charrette qu'on fait courir a la Saint-Eloi avait mis la plus belle des mules de Maillane; Tanin s'était loue pour le mois de semailles au grand Mas Merlata et Paulet avait ribote, pendant trois jours et trois nuits, a la foire de Beaucaire.

Et tous avaient ensuite (pour le moins) une amie, ou, pour mieux dire, une promise, avec laquelle ils coquetaient depuis leur premiere communion. Quelques-uns meme avaient l'entree, c'est-a-dire, le droit d'aller, le dimanche au soir faire un brin de veillee a la maison de leur belle.

Moi qu'avaient depayse mes sept annees d'ecole, j'étais helas! le seul a garder les manteaux, et, quand nous rencontrions les volees de fillettes qui, se tenant par le bras, nous barraient la rue, je

remarquai qu'avec moi elles n'étaient pas à l'aise comme avec les camarades. Elles et eux, se comprenant sur la moindre des choses, faisaient leurs gognettes de rien; mais moi j'étais pour elles devenu un "monsieur" et si à l'une d'elles j'avais conté fleurette, elle n'eut à coup sûr pas voulu croire à mes paroles.

De plus, ces gars, élevés dans un cercle d'idées toutes primaires, avaient des admirations toujours renouvelées pour des choses qui moi ne disaient que peu ou rien : par exemple, une emblavure qui avait décuplé ou rendu douze pour un, un haquet dont les roues battaient ferme sur l'essieu, un mulet qui tirait fort, une charrette bien chargée, ou un fumier bien empilé.

Et alors je me rabattais, l'hiver, sur les veillées où j'eus l'occasion ainsi d'écouter nos derniers conteurs : entre autres le Bramaire, un ancien grenadier de l'armée d'Italie, qui mangeait toutes vivantes les cigales et les rainettes, si bien que ces bestioles lui chantaient dans le ventre. Il me semble l'entendre, lorsqu'il voulait réveiller les auditeurs qui sommeillaient :

\_-- Cric! -- Crac!  
-- De la m... dans ton sac,  
Du butin dans le mien!\_

un souvenir de la caserne où du temps où, en campagne, on était campé sous la tente.

Un autre qui en savait, des sornettes, à ne plus finir, c'était le vieux Devot auquel je suis heureux de payer ici ma dette car, si simple qu'elle fut, je lui dois la donnée de mon poème de Nerto. Et à propos de ces veillées, nous allons en toucher un mot. Aujourd'hui dans nos villages, les paysans, après souper, vont au café faire leur partie de billard, de manille ou d'un jeu de cartes quelconque, et, des veillées anciennes, c'est à peine s'il en reste une espèce de semblant chez quelques artisans qui travaillent à la lampe, tels que les menuisiers ou bien les cordonniers.

Mais en ce temps, la mode de ces réunions joyeuses était loin d'être perdue : et elles se tenaient en général dans les étables ou dans les bergeries, parce que là avec le bétail, on se trouvait plus chaudement. L'usage était que chaque veilleur ou habitué de la veillée fournît la chandelle à son tour, et il fallait que la chandelle durât deux soirées, de sorte que, quand les assistants la voyaient à moitié usée, ils se levaient et allaient au lit.

Seulement pour que la chandelle s'usât moins rapidement, on mettait sur le lumignon, savez-vous quoi? un grain de sel; on la posait debout sur le fond d'une portoire ou d'un cuvier renversé, et les femmes qui filaient ou qui berçaient leurs petits (car les mères apportaient les berceaux à la veillée) avec leurs hommes et leurs enfants s'asseyaient tout autour, sur la litière ou sur des billots. Lorsqu'il n'y avait pas de sièges, les fileuses, une devant l'autre,

la quenouille au cote (quenouille de roseau renflee et coiffee de chanvre), tournaient lentement autour du veilloir, afin d'eclairer leur fil, et l'on y disait des contes, interrompus souvent par un ebrouement des bestiaux, un belement ou un braiment. Parmi ces contes de veillee, celui que je vais vous dire se repetait frequemment, parce qu'un de mes oncles, le bon M. Jerome, y avait joue un role et que c'etait un conte vrai.

Vers 1820 ou 25, peu importe la date, a Maillane mourut un certain Claudillon; et comme il n'avait pas d'enfants, sa maison resta close pendant cinq ou six mois. Pourtant un locataire a la fin vint l'habiter et les fenetres se rouvrirent.

Mais, quelques jours apres, il courut dans Maillane une rumeur etrange : la maison de Claudillon etait hantee. Le nouvel habitant et sa femme entendaient ravauder et far- fouiller toute la nuit : un bruit particulier, comme si on remuait du papier, du parchemin. Des qu'on allumait la lampe, on n'entendait plus rien; et des qu'on l'eteignait, recommençait de plus belle le froissement mysterieux. Ils eurent beau, les locataires, fureter, virer, tourner dans tous les coins de la maison, nettoyer le buffet, regarder sous le lit, sous l'escalier, sous les planches de l'evier, ils ne virent rien qui put expliquer peu ou prou le remuement nocturne, et ce bruit tous les jours renaissait dans la nuit; a ce point vous dirai-je que ces gens prirent peur et demenagerent en disant aux voisins : "Y couche qui voudra, dans la maison de Claudillon : les revenants la hantent." Et ils partirent.

Les voisins assez effrayes voulurent voir aussi ce qui se passait la; et les plus courageux, armes de fourches et de fusils, vinrent tour a tour coucher dans la maison de Claudillon. Mais sitot la lampe eteinte, le maudit remuement avait lieu de nouveau; les parchemins se maniaient -- et on ne pouvait jamais voir d'ou provenait le bruit.

Les veilleurs, en se signant, disaient bien les paroles qu'on adresse aux revenants pour les exorciser :

-- \_Si tu es bonne ame, parle-moi!

-- Si tu es mauvaise, disparais!\_

Cela ne leur faisait pas plus qu'une patee de son aux chats, et le bruit s'entendait toujours la meme chose ; et au four, au moulin, aux lavoirs a la veillee, on ne parlait que des revenants.

-- Si l'on pouvait, disaient les gens, savoir qui est-ce qui revient, en faisant prier pour elle, la pauvre ame, bien sur, entrerait en repos.

-- Eh! fit la grosse Alarde, qui voulez-vous que ce soit? ce ne peut etre que Claudillon... Le pauvre Claudillon, n ayant pas laisse d'enfants, n'aura pas eu de service, et l'ame du defunt certainement doit etre en peine.

-- C'est cela, conclut-on, Claudillon doit être en peine.

Et aussitôt les femmes, entre voisines et liard à liard ramassèrent de quoi faire dire une messe au pauvre Claudillon. Le prêtre dit la messe ; il fit pour Claudillon les prières voulues, et quelques Maillanais de bonne volonté retourneront voir, la nuit, s'il y avait toujours hantise.

Hantise de plus en plus : c'était un remuement de papiers, de parchemins, qui faisait dresser les cheveux ! et chacun ajoutait la sienne : au haut de l'escalier on avait trouvé une botte, une botte toute cirée : d'autres avaient aperçu, par le trou de l'évier, un spectre entouré de flammes qui descendait de la cheminée ! Isabeau la boisselière conta que le matin, en faisant la chasse aux puces, elle trouvait sur son corps des bleus -- qui sont des pinçons des morts ; et Nanon de la Veuve assurait que, la nuit, on l'avait tirée par les pieds.

Les hommes, le dimanche, près du puits de la Place, s'entretenaient tous de la chose et disaient :

-- Claudillon, le pauvre Claudillon, était pourtant un brave homme : il n'est pas croyable que ce soit lui.

-- Mais alors qui serait-ce ?

Le grand Charles, un pince-sans-rire que tout le monde respectait, car il les dominait tous, autant par la stature de son corps de géant, que par l'aplomb de sa parole, dit après avoir toussé :

-- N'est-ce pas clair ? Du moment qu'on remue des papiers, ce doit être des notaires.

Tout le monde s'écria :

-- Le grand Charles a raison, ce doit être des notaires puisqu'ils remuent des papiers : -- et tenez, ajouta le vieux Maître Ferrut, je m'en souviens maintenant, cette maison s'était vendue, dans ma jeunesse, au tribunal ; elle venait d'un héritage ou l'on avait plaide, vingt ans peut-être, à Tarascon ; et tant gratterent les notaires, les avocats, les procureurs, que ma, foi, tout se mangea... Parbleu, ces gens doivent brûler comme des chaufferettes ; et rien d'étonnant qu'ils reviennent fureter dans les actes et les écrits qu'ils ont passés.

-- Ce sont des notaires ! ce sont des notaires ! L'on n'entendait plus que cela dans les rues de Maillane. Les Maillanais n'en dormaient plus et, lorsqu'ils en parlaient, en avaient la chair de poule.

-- Ha ! nous le verrons bien, si ce sont des notaires ! dit flegmatiquement M. Jérôme le moulinier de soie.

Feu mon oncle Jérôme avait servi dans les Dragons ou il fut



brigadier, au temps de Bonaparte, et il portait fierement au haut du nez, la glorieuse balafre d'un beau coup de bancal qu'un hussard allemand, a la bataille d'Austerlitz, ne lui donna pas pour rire. Accule pres d'un mur, il s'etait defendu seul contre vingt cavaliers qui le sabraient, jusqu'a ce qu'il tombat, la face coupee en deux par un revers de lame. Ce fait lui avait valu une pension de sept sous par jour, dont il avait tout juste pour le tabac qu'il prisait.

Il etait, cet oncle Jerome, le plus fameux chasseur a la pipee que j'aie connu. Peu lui importaient les affaires, la famille, le negoce : quand venait la saison, tous les matins, il partait en chasse. Sa pincette dans une main, portant sur les epaules la grande cage de verdure sous laquelle il se cachait, lorsqu'il traversait des chaumes, on aurait dit un arbre en marche. Et il ne revenait jamais sans avoir attrape trois ou quatre douzaines de culs-blancs ronds de graisse, dont il se regalait avec M. Chabert, ancien chirurgien de l'armee d'Espagne, qui avait vu Madrid avec le roi Joseph. On debouchait alors le vin de Frigolet et, nargue du souci, ils buvaient a la sante des Espagnoles et des Hongroises.

Mais bref, M. Jerome chargea ses pistolets et, tranquille comme quand il allait a la pipee, il vint, a la nuit close, se blottir dans la maison du pauvre Claudillon. Muni d'une lanterne sourde, qu'il recouvrit de son manteau, il s'etendit la sur deux chaises, attendant que les "notaires" remuassent leurs papiers.

Tout a coup, frou-frou! cra-cra! voila les papiers qui se froissent, et que voit-il? deux rats, deux gros rats qui s'enfuient la-haut sous la soupente.

Car dans cette maison, comme on en voit dans beaucoup d'autres, il y avait, pour recouvrir l'escalier, une soupente.

M. Jerome monta sur une chaise, et sur le plancher du reduit trouva tout bonnement des feuilles de vigne seches.

Le pauvre Claudillon, avant que de mourir, avait, parait-il, rentre ses raisins et les avait etendus sur les ais de la soupente, en un lit de feuilles de vigne. Lorsqu'il fut mort, les rats mangerent les raisins et, les raisins finis, ces lurons, toutes les nuits, venaient fureter sous les feuilles, pour y ronger les grains qu'il pouvait y avoir encore.

Mon oncle enleva les feuilles et s'en revint coucher. Le lendemain matin, lorsqu'il alla sur la place :

-- Eh bien! monsieur Jerome, lui dirent les paysans, vous avez l'air quelque peu pale! les notaires sont revenus?

M. Jerome repondit :

-- Vos notaires, c'etait un couple de rats qui remuaient des feuilles au-dessus de la soupente, des feuilles de vigne seches.

Un immense éclat de rire prit les bons Maillanais; et, depuis ce jour-la, les gens de mon village n'ont plus cru aux revenants.

## CHAPITRE IX

### LA REPUBLIQUE DE 1848

La vieille Riquelle. -- Mon pere nous raconte l'ancienne Revolution. -- La deesse Raison. -- Le pere du banquier Millaud. -- Les republicains de Provence. -- Le Thym. -- Le carnaval. -- Les remontrances paternelles. -- M. Durand-Maillane. -- Les machines agricoles. -- Les moissons d'autrefois. -- Les trois beaux moissonneurs.

Cet hiver-la, les gens etant unis, tranquilles et contents, car les recoltes ne se vendaient pas trop mal et l'on ne parlait plus, grace a Dieu, de politique, il s'etait organise, dans notre pays de Maillane, en maniere d'amusement, des representations de tragedies et de comedies; et je l'ai deja dit, avec toute l'ardeur de mes dix-sept ans, j'y jouais mon petit role. Mais sur ces entrefaites, vers la fin de fevrier, adieu la paix beniel eclata la Revolution de 1848.

A l'entree du village, dans une maisonnette de pise, dont une treille ombrageait la porte, demeurait a cette epoque une bonne vieille femme qu'on appelait Riquelle. Habillee a la mode des Arlesiennes d'autrefois, elle portait une grande coiffe aplatie sur la tete et sur cette coiffe un chapeau a larges bords, plat et en feutre noir. De plus, un bandeau de gaze, espece de voilette blonde attachee sous le menton, lui encadrait les joues. Elle vivait de sa quenouille et de ses quelques coins de terre. Mais proprete, soignee et diserte en paroles, on voyait qu'elle avait du etre jadis une elegante.

Lorsque a sept ou huit ans, avec mon sachet sur le dos, je venais a l'ecole, je passais tous les jours devant la maison de Riquelle; et la vieille qui filait, assise vers sa porte, sur son petit banc de pierre, m'appelait et me disait :

-- N'avez-vous point, a votre Mas, des pommes rouges?

-- Je ne sais pas, lui repondais-je.

-- Quand tu viendras encore, mignon, apporte-m'en quelqu'une.

Et j'oubliais toujours de faire la commission, et toujours dame Riquelle, en me voyant passer, me parlait de ces pommes, si bien qu'a la fin je dis a mon pere :

-- Il y a la vieille Riquelle qui toujours me demande de lui porter des \_pommes rouges\_.

-- La sacree vieille masque! me grommela mon pere, lorsqu'elle t'en parlera encore, dis-lui : "Elles ne sont pas mures, ni a present, ni

de longtemps."

Et ensuite quand la vieille me reclama ses pommes rouges :

-- Mon pere, lui criai-je, m'a dit qu'elles n'etaient pas mures, ni a present, ni de longtemps.

Et Riquelle, a partir de la, ne me parla plus de ses pommes.

Mais le lendemain du jour ou l'on connut dans nos campagnes les journees de fevrier et la proclamation de la Republique, a Paris, en venant au village pour savoir les nouvelles, la premiere personne que je vis en arrivant fut la dame Riquelle. Et debout sur son seuil, requinquee, animee, avec une topaze qui scintillait a son doigt, elle me dit :

-- Les pommes rouges sont donc mures cette fois! on dit qu'on va planter les arbres de la liberte? Nous allons en manger, mignon, de ces bonnes pommes du paradis terrestre...

O sainte Marianne, moi qui croyais ne plus te voir! Frederic, mon enfant, fais-toi republicain!

-- Mais lui dis-je, Riquelle, la belle bague que vous avez!

-- Ha! fit-elle, tu peux le dire, qu'elle est belle, cette bague ! Tiens, je ne l'avais plus mise depuis que Bonaparte etait parti pour l'ile d'Elbe... C'est un ami que nous avons, un ami de la famille, qui me l'avait donnee, dans le temps (ah! quel temps) ou nous dansions la Carmagnole...

Et, se prenant les jupes comme pour faire un pas de danse, la vieille dans sa maison rentra en crevant de rire.

Mais, de retour au Mas, je racontai, tout en soupant, les nouvelles de Paris, et puis, comme en riant je rapportais le propos de la vieille Riquelle, mon pere gravement prit la parole et dit :

-- La Republique, je l'ai vue une fois. Il est a souhaiter que celle-ci ne fasse pas des choses atroces comme l'autre. On tua Louis XVI et la reine son epouse : et de belles princesses, des pretres, des religieuses, de braves gens de toutes sortes, on en fit mourir en France, qui sait combien? Les autres rois, coalises, nous declarerent la guerre. Pour defendre la Republique, il y eut la requisition et la levee en masse. Tout partit : les boiteux, les mal conformes, les borgnes, allerent au depot faire de la charpie. Je me souviens du passage des bandes d'Allobroges qui descendaient vers Toulon: "Qui vive? -- "Allobroge!" L'un d'eux saisit mon frere, qui n'avait que douze ans, et sur sa nuque levant son sabre nu : Crie \_Vive la Republique\_! lui fit-il, ou tu es mort!" Le pauvre enfant cria, mais son sang se tourna et il en mourut. Les nobles, les bons pretres, tous ceux qui etaient suspects, furent obliges d'emigrer pour echapper a la guillotine; l'abbe Rioussset deguise en berger, gagna le Piemont avec les troupeaux de M. de Lubieres. Nous autres, nous

sauvames M. Victorin Cartier, dont nous avions le bien a ferme. C'était le capiscol de Saint-Marthe a Tarascon. Trois mois nous le gardames cache dans un caveau que nous avions creuse sous les futailles; et quand venaient au Mas les officiers municipaux ou les gendarmes du district, pour compter les agneaux que nous avions au bercail, les pains que nous avions sous la claie ou dans la huche (en vertu de la loi dite du maximum), vite ma pauvre mere faisait frire a la poele une grosse omelette au lard. Une fois qu'ils avaient mange et bu leur soul, ils oubliaient (ou faisaient semblant) de faire leurs perquisitions, et ils repartaient portant des branches de laurier pour feter les victoires des armees republicaines. Les pigeonniers furent demolis, on pilla les chateaux, on brisa les croix, on fondit les cloches. Dans les eglises on eleva des montagnes de terre, ou l'on planta des pins, des genevriers, des chenes nains. Dans la notre, a Maillane, etait tenu le club; et si vous negligiez d'aller aux reunions civiques, vous etiez denonces, notes comme suspects. Le cure, qui etait un poltron et un pleutre, dit un jour du haut de la chaire (je m'en souviens, car j'y etais) : "Citoyens, jusqu'a present, tout ce que nous vous contions, ce n'etait que mensonges." Il fit fremir d'indignation; et s'ils n'avaient pas eu peur, les gens, les uns des autres, on l'aurait lapide. C'est le meme qui dit une autre fois, a la fin de son prone : "Je vous avertis, mes freres, que si vous aviez connaissance de quelque emigre cache, vous etes nus en conscience, et sous cas de peche mortel, de venir le denoncer tout de suite a la commune." Enfin, on avait aboli les fetes et les dimanches, et chaque dixieme jour, qu'on appelait le \_decadi\_, on adorait en grande pompe la deesse RAISON. Or, savez-vous qui etait la deesse a Maillane?

-- Non, repondimes-nous.

-- C'etait la vieille Riquelle.

-- Est-ce possible! criames-nous.

-- Riquelle, poursuivit mon venerable pere, etait la fille du cordonnier Jacques Riquel qui, au temps de la Terreur, fut le maire de Maillane.

Oh! la garce! A cette epoque, elle avait dix-huit ans peut-etre, et fraiche et belle fille, des plus jolies du pays. Nous etions de la meme jeunesse; son pere memement m'avait fait des souliers, des souliers en museau de tanche, que je portai a l'armee lorsque je m'engageai... Eh bien! si je vous disais que je l'ai vue, Riquelle, habillee en deesse, la cuisse demi-nue, un sein decollete, le bonnet rouge sur la tete, et assise en ce costume sur l'autel de l'eglise!

A la table, en soupant, vers la fin de fevrier de 1848, voila ce que racontait maitre Francois, mon pere.

Maintenant vous allez voir.

Quand je publiai \_Mireille\_ environ onze ans apres, me trouvant a

Paris, je fus invite par le banquier Millaud, celui qui fonda \_le Petit Journal\_, a un des grands diners que l'aimable Mecene offrait, chaque semaine, aux artistes, savants et gens de lettres en renom. Nous etions une cinquantaine; et Mme Millaud, une juive superbe, avait d'un cote Mery et moi de l'autre, ce me semble. Sur la fin du repas, un vieillard mis simplement, avec une longue veste, et coiffe d'une calotte, du haut bout de la table me cria en provençal :

-- Monsieur Mistral, vous etes de Maillane?

-- C'est le pere, me dit-on, du banquier qui nous recoit.

Et, la table etant trop longue pour pouvoir converser, je me levai et vins causer avec le bon vieillard.

-- Vous etes de Maillane? reprit-il.

-- Oui, repondis-je.

-- Connaissez-vous la fille du nomme Jacques Riquel, qui a ete jadis maire de votre commune?

-- Si je la connais! Riquelle la deesse? mais nous sommes bons amis.

-- Eh bien! dit le vieillard, quand nous venions a Maillane, pour vendre nos poulains, car en ce temps nous vendions des chevaux, des mulets, je vous parle de cinquante ans au moins...

-- Et par hasard, lui fis-je alors, ne serait-ce pas vous, monsieur Millaud, qui lui auriez fait cadeau d'une bague de topaze?

-- Comment, cette Riquelle, repartit le vieux juif tout en branlant la tete et notant emoustille, vous a parle de cela? Ah! mon brave monsieur, qui nous a vus et qui nous voit...

A ce moment, le banquier Millaud, qui s'etait leve de table, vint, ainsi qu'il faisait apres tous ses repas, s'incliner devant son pere qui, lui imposant les mains a la facon des patriarches, lui donna sa benediction.

Pour en revenir a moi, en depit des recits entendus dans ma famille, cette irruption de liberte, de nouveaute qui creve les digues lorsque arrive une revolution, m'avait, il faut bien le dire, trouve tout flambant neuf et pret a suivre l'elan. Aux premieres proclamations signees et illustrees du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit en un chant incandescent que les petits journaux d'Arles et d'Avignon donnerent :

\_Reveillez-vous, enfants de la Gironde,  
Et tressaillez dans vos sepulcres froids :  
La liberte va rajeunir le monde...  
Guerre eternelle entre nous et les rois!\_

Un enthousiasme fou m'avait enivré soudain pour ces idées libérales, humanitaires, que je voyais dans leur fleur : et mon republicanisme, tout en scandalisant les royalistes de Maillane, qui me traitèrent de "peau retournée" faisait la félicité des républicains du lieu qui, étant le petit nombre, étaient fiers et ravis de me voir avec eux chanter la  
\_Marseillaise\_.

Or, chez ces hommes-là, descendants pour la plupart des demagogues populaires qu'à la Révolution on nommait "les braillards" tous les vieux préjugés, rancunes et rengaines de l'ancienne République s'étaient, de père en fils, transmis comme un levain.

Une fois, que j'essayais de leur faire comprendre les rêves généraux de la République nouvelle, sans cacher mon horreur pour les crimes qui firent, au temps de la première, périr tant d'innocents :

-- Innocents, me cria d'une voix de tonnerre le vieux Pantès, mais vous ignorez donc que les aristocrates avaient juré, les monstres, de jouer aux boules avec les têtes des patriotes?

Et, me voyant sourire, le vieux Brule me dit :

-- Connaissez-vous l'histoire du château de Tarascon?

-- Quelle histoire? répondis-je.

-- L'histoire de la fois où le représentant Cadroy vint donner l'impulsion aux contre-révolutionnaires... Écoutez-la et vous saurez le motif de ce refrain que les Blancs, de temps à autre, nous chantent sur la moustache :

\_De bric ou de broc  
Ils feront le saut  
De la fenêtre  
De Tarascon,  
Dedans le Rhône:  
Nous n'en voulons plus  
De ces gueux-là,  
De ces gueux  
De sans-culottes\_

Vous savez, ou vous ignorez, qu'à la chute de Robespierre, les modérés tombèrent sur les bons patriotes et en remplirent les prisons. À Tarascon ils firent monter les prisonniers, tout nus comme des vers, au sommet du château, et de là, ils les forçaient, à coups de baïonnettes, de sauter dans le Rhône par la fenêtre qui s'y trouve. C'est alors qu'un nommé Liautard, de Graveson, qui est encore en vie, étant resté le dernier pour faire le plongeon, profita d'un moment où on l'avait laissé seul, dépouilla sa chemise, qu'il jeta avec les autres, et alla se cacher dans un tuyau de cheminée, de sorte que les brigands, lorsqu'ils revinrent de là-haut et qu'ils comptèrent les chemises, crurent avoir tout noyé, et vidèrent les

lieux. Liautard, la nuit venue, gagna le haut du chateau; puis par une corde qu'il avait faite avec les vêtements des autres, ils descendit aussi bas qu'il put, puis plongea dans le Rhone, qu'il traversa a la nage, et s'en vint a Beaucaire frapper chez un ami qui lui donna l'hospitalite.

-- Et le pauvre Balarin, disait le Bouteillon (un petit homme rageur qui sans cesse cognait sur le casaquin des pretres), le pauvre Balarin qui pechait a la ligne en 1815 la-bas dans la Font-Mourguette, et qu'ils assassinerent parce qu'il ne voulait pas crier : "Vive le roi!"

-- Et, faisait le gros Tardieu, le monsieur du Mas Blanc, qui, vers la meme epoque, fut abattu d'un coup de fusil tire a travers la porte!

-- Et Trestaillon! avançait l'un.

-- Et le Pointu! ajoutait l'autre.

Telles etaient les invectives qui, d'un cote comme de l'autre, avec la republique etaient revenues sur l'eau. Et, ici comme ailleurs, cela ramena la brouille et les divisions intestines. Les Rouges commencerent de porter la ceinture et la cravate rouge, et les Blancs les porterent vertes. Les premiers se fleurirent avec des bouquets de thym, embleme de la Montagne; les seconds arborerent les fleurs de lis royales. Les republicains plantaient des arbres de la liberte; la nuit, les royalistes les sciaient par le pied. Puis vinrent les bagarres, puis les coups de couteau; et bref, ce brave peuple, ces Provençaux de meme race qui, un mois avant, jouaient, plaisantaient, banquetaient ensemble, maintenant, pour des vetilles qui n'aboutissaient a rien, se seraient mange le foie.

Par suite, les jeunes gens, c'est-a-dire tous ceux de la meme conscription, nous nous separames en deux partis; et chaque fois, helas! que le dimanche au soir, apres avoir bu un coup, on s'entre-croisait a la farandole, pour rien on en venait aux mains.

Aux derniers jours du carnaval, les garçons ont coutume de faire le tour des fermes pour queter des oeufs, du petit sale, et ramasser de quoi manger quelques omelettes. Ils font ces tournées-la en dansant la moresque, avec un tambour ou un tambourin, et en chantant d'ordinaire des couplets comme ceux-ci :

\_Mettez la main, dame, au clayon:  
De chaque main un petit fromage !  
Mettez la main dans le saloir,  
Donnez un morceau de jarret!  
Mettez la main au panier d'oeufs,  
Donnez-en trois ou six ou neuf\_

Mais nous, cette annee-la, en faisant la quete aux oeufs, comme des niais que nous etions, nous ne chantions que la politique. Les Blancs

disaient:

\_Si Henri V venait demain,  
Oh! que de fetes, oh! que de fetes;  
\_Si Henri V venait demain,  
Oh! que de fetes nous ferions\_.

Et les Rouges repondaient :

\_Henri V est aux iles  
Qui pele de l'osier,  
Pour en coiffer les filles  
Amies du vert et blanc\_.

Quand nous eumes, le soir, dans notre coterie, mange l'omelette au lard et vide nombre de bouteilles, nous sortimes du cabaret, comme on le fait dans les villages, en manches de chemise avec la serviette au cou; et au son du tambour, les falots a la main, nous dansames la Carmagnole en chantant la chanson qui avait alors la vogue :

\_La fleur du thym, o mes amis,  
Va embaumer notre pays:  
Plantons le thym, plantons le thym,  
Republicains, il reprendra!  
Faisons, faisons la farandole  
Et la montagne fleurira\_.

Puis nous brulames Careme-prenant, nous criames : "Vive Marianne!" en faisant flotter nos ceintures rouges, bref, nous fimes grand tapage.

Le lendemain en me levant, et je ne fus pas trop matinal ce jour-la, mon pere qui m'attendait, serieux, solennel, comme aux grandes circonstances, me dit :

-- Viens par ici, Frederic, j'ai a te parler.

Je me songeai : Aie! aie! aie! Cette fois nous y voici, aux bouillons de la lessive!

Et sortant de la maison, lui devant, moi derriere, -- le suivant sans souffler mot, -- il me mena vers un fosse qui etait a environ cent pas de la ferme, et m'ayant fait asseoir aupres de lui sur le talus, il commença :

-- Que m'a-t-on dit? qu'hier, tu as fait bande avec ces polissons qui braillent "Vive Marianne", que tu dansas la Carmagnole! que vous fites flotter vos ceintures rouges en l'air! Ah! mon fils tu es jeune! C'est avec cette danse et c'est avec ces cris que les revolutionnaires fetaient l'echafaud. Non content d'avoir fait mettre sur les journaux une chanson ou tu meprises les rois... Mais que t'ont fait, voyons, ces pauvres rois?

A cette question, je le confesse, je me trouvai entrepris pour



repondre et mon pere continuant:

-- M. Durand-Maillane, dit-il, un gros savant, puisqu'il avait preside la fameuse Convention, mais aussi sage que savant, ne la voulut pas signer, pourtant, la mort du roi; et un jour qu'il causait avec Pelissier le jeune, qui etait son neveu (nous etions voisins de mas et mon pere, maitre Antoine, se trouvait avec eux), un jour, dis-je, qu'il causait avec son neveu Pelissier, conventionnel aussi, et que celui-ci se vantait d'avoir vote la mort : "Tu es jeune, Pelissier, tu es jeune, lui dit M. Durand-Maillane, et quelque jour tu le verras, le peuple va payer par des millions de tetes celles de son roi!" Ce qui ne fut que trop verifie, hélas! que trop verifie par vingt annees de rude guerre.

-- Mais, repondis-je, cette Republique-ci ne veut pas faire de mal; on vient d'abolir la mort en matiere politique. Au gouvernement provisoire figurent les premiers de France, l'astronome Arago, le grand poete Lamartine, et les pretres benissent les arbres de la liberte... D'ailleurs, mon pere, si vous me permettez de vous le demander, n'est-il pas vrai qu'avant 1789 les seigneurs opprimaient un peu trop les manants?

-- Oui, fit mon brave pere, je ne conteste pas qu'il y eut des abus, de gros abus... Je vais t'en citer un exemple : Un jour, je n'avais pas plus de quatorze ans, peut-etre, je venais de Saint-Remy, conduisant une charree de paille roulee en trousse, et, par le mistral qui soufflait, je n'entendais pas la voix d'un monsieur dans sa voiture qui venait derriere moi et qui criait parait-il, pour me faire garer. Ce personnage, qui etait, ma foi, un pretre noble (on l'appelait M. de Verclos) finit par passer ma charrette et, sitot vis-a-vis de moi, il me cingla un coup de fouet a travers le visage, qui me met tout en sang. Il y avait, tout pres de la, quelques paysans qui bechaient : leur indignation fut telle que, mon ami de Dieu, malgre que la noblesse fut alors sacree pour tous, a coups de mottes, ils l'assaillirent, tant qu'il fut a leur portee. Ah! je ne dis pas non, il y en avait de mauvais, parmi ces "Ci- devant" et la Revolution, a ses premiers debuts, nous avait assez seduits... Seulement, peu a peu, les choses se gaterent et, comme toujours, les bons payerent pour les mechants.

Cela suffit pour vous montrer l'effet produit sur moi, et dans nos villages par les evenements de 1848. Des l'abord, on aurait dit que le chemin etait uni. Pour les représenter, dans l'Assemblée Nationale, les Provençaux, pleins de sagesse, avaient parmi les bons envoye les meilleurs : des hommes comme Berryer, Lamartine, Lamennais, Beranger, Lacordaire, Garnier-Pages, Marie et un portefaix poete qui avait nom Astouin. Mais les perturbateurs, les sectaires endiables, bientot empoisonnerent tout. Les Journees de Juin avec leurs tueries, leurs massacres, epouvanterent la nation. Les moderes se refroidirent, les enrages s'envenimerent; et sur mes jeunes reves de republique platonique une brume se repandit. Heureusement qu'une eclaircie versait, a cette epoque, ses rayons autour de moi. C'etait le libre espace de la grande nature, c'etait l'ordre, la paix de la

vie rustique; c'était, comme disaient les poètes de Rome, le triomphe de Ceres au moment de la moisson.

Aujourd'hui que les machines ont envahi l'agriculture, le travail de la terre va perdant, de plus en plus, son coloris idyllique, sa noble allure d'art sacré. Maintenant, les moissons venues, vous voyez des espèces d'araignées monstrueuses, des crabes gigantesques appelés "moissonneuses" qui agitent leurs griffes au travers de la plaine, qui scient les épis avec des coutelas, qui lient les javelles avec des fils de fer; puis, les moissons tombées, d'autres monstres à vapeur, des sortes de tarasques, les "batteuses" nous arrivent, qui dans leurs tremies engloutissent les gerbes, en froissent les épis, en hachent la paille, en criblent le grain. Tout cela à l'américaine, tristement, hâtivement, sans allégresse ni chansons, autour d'un fourneau de houille embrasée, au milieu de la poussière, de la fumée horrible, avec l'apprehension, si l'on ne prend pas garde, de se faire broyer ou trancher quelque membre. C'est le Progrès, la herse terriblement fatale, contre laquelle il n'y a rien à faire ni à dire : fruit amer de la science, de l'arbre de la science du bien comme du mal.

Mais au temps dont je parle on avait conservé encore tous les us, tout l'apparat de la tradition antique.

Dès que les bles à demi-murs prenaient la couleur d'abricot, un messager partait de la commune d'Arles, et parcourant les montagnes, de village en village, il criait à son de trompe: "On fait savoir qu'en Arles les bles vont être murs."

Aussitôt, les Gavots, se groupant trois par trois, avec leurs femmes, avec leurs filles, leurs mulets ou leurs ânes, y descendaient en bandes pour faire les moissons. Un couple de moissonneurs, avec un jeune gars ou une jeune fille pour mettre en gerbes les javelles, composaient une solque. Les hommes se louaient par chiourmes de tant de solques, selon la contenance des champs qu'ils prenaient à forfait. En tête de la chiourme marchait le capoulie, qui faisait la trouée dans les pièces de blé; le balle organisait la marche du travail.

Comme au temps de Cincinnatus, de Caton et de Virgile, on moissonnait à la faucille *\_falce recurva\_*, les doigts de la main gauche protégés par des doigtiers en tuyaux de roseau ou canne de Provence, pour ne pas se blesser en coupant le froment. À Arles, vers la Saint-Jean, sur la place des Hommes on voyait des milliers de ces tacherons de moisson, les uns debout, avec leur faucille attachée dans un carquois qu'ils nommaient la *\_badoque\_* et pendue derrière le dos, les autres couchés à terre en attendant qu'on les louât.

Dans la montagne, un homme qui n'avait jamais fait les moissons en terre d'Arles avait, dit-on, de la peine pour trouver à se marier, et c'est sur cet usage que roule l'épopée des *\_Charbonniers\_*, de Félix Gras.

Une année portant l'autre, nous louions dans notre Mas sept ou huit solques. Le beau remue-ménage, quand ce monde arrivait! Toutes sortes d'ustensiles spéciaux à la moisson étaient tirés de leurs réduits : les barillets en bois de saule, les énormes terrines, les grands pots de brocs à vin, toute une artillerie de poterie grossière qui se fabriquait à Apt. C'était une fête incessante, une fête surtout lorsqu'ils faisaient la chanson des Gavots du Ventoux. :

L'autre mercredi à Sault

Nous fumés huit cents solques.

Les moissonneurs, au point du jour, après le capoulie qui leur ouvrait la voie dans les grandes emblavures où l'aiguail luisait sur les épis d'or, joyeux s'alignaient, degainant leurs lames, et javelles de choir! Les lieuses, dont plus d'une le plus souvent était charmante, se courbaient sur les gerbes en jasant et riant que c'était plaisir de voir. Et puis, lorsque au levant, dans le ciel couleur de rose, le soleil paraissait avec sa gerbe de rayons, de rayons resplendissants, le capoulie, levant sa faucille dans l'air, s'écriait: "Un de plus!" et tous, de la faucille ayant fait le salut à l'astre éblouissant, en avant: sous le geste harmonieux de leurs bras nus, le ble tombait à pleine poigne. De temps en temps le baile, se retournant vers la chiourme, criait: "La truie vient-elle? et la truie (c'était le nom du dernier de la bande) répondait: "La truie vient". Enfin, après quatre heures de vaillante poussée, le capoulie s'écriait: "Lave!" Tous se redressaient, s'essuyaient le front du revers de la main, allaient à quelque source laver le tranchant des faucilles et, au milieu des chaumes, s'asseyant sur les gerbes et répétant ce gai dicton :

Benedicite de Crau,

Bon bissac et bon baril,

ils prenaient leur premier repas.

C'était moi qui, avec notre mulet Babache, leur apportais les vivres, dans les cabas de sparterie. Les moissonneurs faisaient leurs cinq repas par jour: vers sept heures, le déjeuner, avec un anchois rougeâtre qu'on écrasait sur le pain, sur le pain qu'on trempait dans le vinaigre et l'huile, le tout accompagné d'oignon, violemment piquant aux lèvres; vers dix heures le grand-boire, consistant en un œuf dur et un morceau de fromage; à une heure, le diner, soupe et légumes cuits à l'eau; vers quatre heures le goûter, une grosse salade avec croûton frotté d'ail; et le soir le souper, chair de porc ou de brebis, ou bien omelette d'oignon appelée moissonienne. Au champ et tour à tour, ils buvaient au baril, que le capoulie penchait, en le tenant sur un bâton appuyé par un bout sur l'épaule du buveur. Ils avaient une tasse à trois ou un gobelet de fer-blanc, c'est-à-dire un par solque. De même, pour manger, ils n'avaient à trois qu'un plat, où chacun d'eux tirait avec sa cuiller de bois.

Cela me rappelle le vieux Maître Igoulen, un de nos moissonneurs, de Saint-Saturnin-les-Apt, qui croyait qu'une sorcière lui avait "oté

l'eau" et qui, depuis trente ans, n'avait plus goûté à l'eau ni pu manger rien de bouilli. Il ne vivait que de pain, de salade, d'oignon, de fromage et de vin pur. Lorsqu'on lui demandait la raison pour laquelle il se privait de l'ordinaire, le vieillard se taisait, mais voici le récit que faisaient ses compagnons.

Un jour, dans sa jeunesse, que sous une tonnelle Igoulen en compagnie mangeait au cabaret, passa sur la route une bohémienne, et lui, pour plaisanter, levant son verre plein de vin: "A la sante, grand'mere, lui cria-t-il, a la sante!" "Grand bien te fasse, répondit la bohémienne, et, mon petit, prie Dieu de ne jamais abhorrer l'eau".

C'était un sort que la sorcière venait de lui jeter.

Ce fut fini; à partir de là, Igoulen jamais plus ne put ingurgiter l'eau. Ce cas d'impression morale, que j'ai vu de mes yeux, peut s'ajouter, ce me semble, aux faits les plus curieux que la science aujourd'hui explique par la suggestion.

En arrière des moissonneurs venaient enfin les glaneuses, ramassant les épis laissés parmi les chaumes. À Arles on en voyait des troupes qui, un mois consécutif, parcouraient le terroir. Elles couchaient dans les champs, sous de petites tentes appelées tibaneou qui leur servaient de moustiquaires, et le tiers de leurs glanes, selon l'usage d'Arles, était pour l'hôpital.

Lecteur, voilà les gens, braves enfants de la nature, qui, je puis te le dire, ont été mes modèles et mes maîtres en poésie. C'est avec eux, c'est là, au beau milieu des grands soleils, qu'étendu sous un saule, nous apprimes, lecteurs, à jouer du chalumeau dans un poème en quatre chants, ayant pour titre Les Moissons, dont faisait partie le lai de Margai, qui est dans nos Iles d'Or. Cet essai de géorgiques, qui commençait ainsi :

Le mois de juin et les bles qui blondissent  
Et le grand-boire et la moisson joyeuse,  
Et de Saint Jean les feux qui étincellent,  
Voilà de quoi parleront mes chansons,

finissait par une allusion, dans la manière de Virgile, à la révolution de 1848.

Muse, avec toi, depuis la Madeleine,  
Si en cachette nous chantons en accord,  
Depuis le monde a fait pleine culbute:  
Et cependant que noyés dans la paix,  
Le long des ruisseaux nous mêlions nos voix  
Les rois roulaient péle-mêle du trône  
Sous les assauts des peuples trop ployés  
Et, misérables, les peuples se hachaient  
Ainsi que les épis de blé sur l'aire.

Mais ce n'était pas la encore la justesse de ton que nous cherchions. Voilà pourquoi ce poème ne s'est jamais publié. Une simple légende, que nos bons moissonneurs redisaient tous les ans et qui trouve ici sa place comme la pierre à la bague, valait mieux, à coup sûr, que ce millier de vers.

Les froments, cette année-là, contaient maître Igoulen, avaient mûri presque tous à la fois, courant le risque d'être hachés par une grêle, égrenés par le mistral ou brouillés par le brouillard, et les hommes, cette année-là, se trouvaient rares.

Et voilà qu'un fermier, un gros fermier avare, sur la porte de sa ferme était debout, inquiet, les bras croisés, et dans l'attente.

-- Non, je ne plaindrais pas, disait-il, un écu par jour, un bel écu et la nourriture, à qui se viendrait louer.

Mais à ces mots le jour se leva, et voici que trois hommes s'avancèrent vers le Mas, trois robustes moissonneurs: l'un à la barbe blonde, l'un à la barbe blanche, l'un à la barbe noire. L'aube les accompagnait en les aureolant.

-- Maître, dit le capoulié (celui de la barbe blonde), Dieu vous donne le bonjour: nous sommes trois gavots de la montagne, et nous avons appris que vous aviez du ble mur, du ble en quantité: maître, si vous voulez nous donner de l'ouvrage, à la journée ou à la tâche, nous sommes prêts à travailler.

-- Mes bles ne pressent guère, le maître répondit; mais pourtant, pour ne pas vous refuser l'ouvrage, je vous baille, si vous voulez, trente sous et la vie. C'est bien assez par le temps qui court.

Or c'était le bon Dieu, saint Pierre avec saint Jean.

À l'approche des sept heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le déjeuner et, de retour au Mas :

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

À l'approche des dix heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le grand-boire et, de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

À l'approche de midi, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le dîner, et de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maitre, que font les moissonneurs?

-- Maitre, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

A l'approche des quatre heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le goûter, et de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maitre, que font les moissonneurs?

-- Maitre, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

-- Ce sont là, dit le maitre, ce sont de ces faineants qui cherchent du travail et prient Dieu de n'en point trouver. Pourtant il faut aller voir.

Et cela dit, l'avare, pas à pas, vient à son champ, se cache dans un fossé et observe ses hommes.

Mais alors le bon Dieu fait ainsi à saint Pierre:

-- Pierre, bats du feu.

-- J'y vais, Seigneur, répond saint Pierre.

Et saint Pierre de sa veste tire la clef du paradis, applique à un caillou quelques fibres d'arbre creux et bat du feu avec la clef.

Puis le bon Dieu fait à saint Jean:

-- Souffle, Jean!

-- J'y vais, Seigneur, répond saint Jean.

Et saint Jean souffle aussitôt les étincelles dans le blé avec sa bouche; et d'une rive à l'autre un tourbillon de flamme, un gros nuage de fumée enveloppe le champ. Bientôt la flamme tombe, la fumée se dissipe, et mille gerbes tout à coup apparaissent, coupées comme il faut, comme il faut liées, et comme il faut aussi en gerbiers entassées.

Et cela fait, le groupe remet aux carquois les faucilles et au Mas lentement s'en revient pour souper, et tout en souplant:

--- Maitre, dit le chef des moissonneurs, nous avons terminé le champ... Demain pour moissonner, ou voulez-vous que nous allions?

-- \_Capoulie\_, répondit le maître avaricieux, mes blés, dont j'ai fait le tour, ne sont pas murs de reste. Voici votre paiement; je ne puis plus vous occuper.

Et alors les trois hommes, les trois beaux moissonneurs, disent au maitre: adieu! Et chargeant leurs faucilles rengainees derriere le dos, s'en vont tranquilles en leur chemin: le bon Dieu au milieu, saint Pierre a droite, saint Jean a gauche, et les derniers rayons du soleil qui se couche les accompagnent au loin, au loin.

Le lendemain le maitre de grand matin se leve et joyeusement se dit en lui-meme:

-- N'importe! hier j'ai gagne ma journee en allant epier ces trois hommes sorciers; maintenant j'en sais autant qu'eux.

Et appelant ses deux valets, dont un avait nom Jean et l'autre Pierre, il les conduit a la plus grande des emblavures de la ferme. Sitot arrives au champ, le maitre dit a Pierre :

-- Pierre, toi, bats du feu.

-- Maitre, j'y vais, repliqua Pierre.

Et Pierre de ses braies tire alors son couteau, applique a un silex quelques fibres d'arbre creux et le couteau bat du feu. Mais le maitre dit a Jean:

-- Souffle, Jean!

-- Maitre, j'y vais, repliqua Jean.

Et Jean avec sa bouche souffle au ble les etincelles... Aie! aie! aie ! la flamme en langues, une flamme affolee, enveloppe la moisson; les epis s'allument, les chaumes petillent, le grain se carbonne; et penaud, l'exploiteur, quand la fumee s'est dissipee, ne voit, au lieu de gerbes, que braise et poussier noir!

## CHAPITRE X

### A AIX--EN-PROVENCE

Mlle Louise. -- L'amour dans les cypres. -- La ville d'Aix. -- L'ecole de droit -- L'ami Mathieu vient me rejoindre. -- La blanchisseuse de la Torse. -- La baronne ideale. -- L'anthologie \_Les Provencales\_.

Cette annee-la (1848), apres les vendanges, mes parents, qui me voyaient baver a la chouette ou a la lune, si l'on veut, m'envoyèrent a Aix pour etudier le droit, car ils avaient compris, les braves gens, que mon diplome de bachelier es lettres n'était pas un brevet suffisant de sagesse ni de science non plus. Mais, avant de partir pour la cite Sextienne, une aventure m'arriva, sympathique et touchante, que je veux conter ici.

Dans un Mas rapproche du notre etait venue s'etablir une famille de la ville ou il y avait des demoiselles que nous rencontrions parfois en allant a la messe. Vers la fin de l'ete, ces jeunes filles, avec leur mere, nous firent une visite; et ma mere, avenante, leur offrit

le "caille" Car nous avions, au Mas, un beau troupeau de brebis et du lait en abondance. C'était ma mere elle-meme qui mettait la presure au lait, des qu'on venait de le traire, et elle-meme qui, quand le lait etait pris, faisait les petits fromages, ces jonchees du pays d'Arles que Belaud de la Belaudiere, le poete provençal de l'epoque des Valois, trouvait si bonnes :

\_A la ville des Baux, pour un florin vaillant,  
Vous avez un tablier plein de fromages  
Qui fondent au gosier comme sucre fin\_.

Ma mere, chaque jour, telle que les bergeres chantees par Virgile, portant sur la hanche la terrine pleine, venait dans le cellier avec son ecumoire, et la, tirant du pot a beaux flocons le caille blanc, elle en emplissait les formes percees de trous et rondes; et, apres les jonchees faites, elle les laissait proprement s'egoutter sur du jonc, que je me plaisais moi-meme a aller couper au bord des eaux.

Et voila que nous mangeames, avec ces demoiselles, une jatte de caille. Et l'une d'elles, qui paraissait de mon age, et qui, par son visage, rappelait ces medailles qu'on trouve a Saint-Remy, au ravin des Antiques, avait de grands yeux noirs, des yeux langoureux, qui toujours me regardaient. On l'appelait Louise.

Nous allames voir les paons, qui, dans l'aire, etalaient leur queue en arc-en-ciel, les abeilles et leurs ruches alignees a l'abri du vent, les agneaux qui belaient enfermes dans le bercail, le puits avec sa treille portee par des piliers de pierre; enfin tout ce qui, au Mas, pouvait les interesser. Louise, elle, semblait marcher dans l'extase.

Quand nous fumes au jardin, dans le temps que ma mere causait avec la sienne et cueillait a ses soeurs quelques poires beurrees, nous nous etions, nous deux, assis sur le parapet de notre vieux Puits a roue.

-- Il faut, soudain me fit Mlle Louise, que je vous dise ceci: ne vous souvient-il pas, monsieur, d'une petite robe, une robe de mousseline, que votre mere vous porta, quand vous etiez en pension a Saint-Michel-de-Frigolet?

-- Mais oui, pour jouer un role dans les \_Enfants d'Edouard\_.

-- Eh bien! cette robe, monsieur, c'etait ma robe.

-- Mais ne vous l'a-t-on pas rendue? repondis-je comme un sot.

-- Eh! si, dit-elle, un peu confuse... Je vous ai parle de cela, moi, comme d'autre chose.

Et sa mere l'appela.

-- Louise!



La jeune fille me tendit sa main glacée; et, comme il se faisait tard, elles partirent pour leur Mas.

Huit jours après, vers le coucher du soleil, voici encore à notre seuil Louise, cette fois accompagnée seulement d'une amie.

-- Bonsoir, fit-elle. Nous venions vous acheter quelques livres de ces poires beurrées que vous nous faites goûter, l'autre jour, à votre jardin.

-- Asseyez-vous, mesdemoiselles, ma mère leur dit.

-- Oh! non! répondit Louise, nous sommes pressées, car il va être bientôt nuit.

Et je les accompagnai, moi tout seul cette fois, pour aller cueillir les poires.

L'amie de Louise, qui était de Saint-Remy (on l'appelait Courrade), était une belle fille à chevelure brune, abondante, enroulée sous un ruban arlésien, que la pauvre demoiselle, si gentille qu'elle fut, eut l'imprudence d'amener avec elle pour compagne.

Au jardin, arrivés à l'arbre, pendant que j'abaissais une branche un peu haute, Courrade, rengorgeant son corsage bombe et levant ses bras nus, ses bras ronds, hors de ses manches, se mit à cueillir. Mais Louise, toute pâle, lui dit :

-- Courrade, cueille, toi, et choisis les plus mûres.

Et, comme si elle voulait me dire quelque chose, s'écartant avec moi, qui étais déjà troublé (sans trop savoir par laquelle), nous allâmes pas à pas dans un kiosque de cyprès, ou était un banc de pierre. Là, moi dans l'embarras, elle me regardant des yeux, nous nous assimes l'un près de l'autre.

-- Frédéric, me dit-elle, l'autre jour je vous parlais d'une robe qu'à l'âge de onze ans je vous avais prêtée pour jouer la tragédie à Saint-Michel-de-Frigolet... Vous avez lu, n'est-ce pas, l'histoire de Déjanire et d'Hercule?

-- Oui, fis-je en riant, et aussi de la tunique que la belle Déjanire donna au pauvre Hercule et qui lui brûla le sang.

-- Ah! dit la jeune fille, aujourd'hui c'est bien le rebours : car cette petite robe de mousseline blanche que vous aviez touchée, que vous aviez vue..., quand je la mis encore, je vous aimai à partir de là... Et ne m'en veuillez pas de cet aveu, qui doit vous paraître étrange, qui doit vous paraître fou! Ah! ne m'en veuillez pas, continua-t-elle en pleurant, car ce feu divin, ce feu qui me vient de la robe fatale, ce feu, ô Frédéric, qui me consume depuis lors, je l'avais jusqu'à présent, depuis sept années peut-être, tenu caché dans mon cœur!

Moi, couvrant de baisers sa petite main fiévreuse, je voulus aussitôt répondre en l'embrassant. Mais, doucement, elle me repoussa.

-- Non, dit-elle, Frédéric, nous ne pouvons savoir si le poème, dont j'ai fait le premier chant, aura jamais une suite... Je vous laisse. Pensez à ce que je vous ai dit, et, comme je suis de celles qui ne se dédisent pas, quelle que soit la réponse, vous avez en moi une âme qui s'est donnée pour toujours.

Elle se leva et, courant vers Courrade sa compagne :

-- Viens vite, lui dit-elle, allons peser et payer les poires.

Et nous rentrâmes. Elles reglèrent, s'en allerent; et moi, le cœur houleux, enchanté et troublé de cette apparition de vierges -- dont je trouvais chacune séduisante à sa façon, - longtemps sous les derniers rayons du jour failli; longtemps entre les arbres, je regardai la-bas s'envoler les tourterelles.

Mais, tout emoustillé, tout heureux que je fusse, bientôt, en me sondant, je me vis dans l'imbroglio. Le *\_Pervigilium Veneris\_* a beau dire:

*\_Qu'il aime demain, celui qui n'aima jamais:  
Et celui qui aime, qu'il aime encore demain\_,*

l'amour ne se commande pas. Cette vaillante jeune fille, armée seulement de sa grâce et de sa virginité, pouvait bien, dans sa passion, croire remporter la victoire; elle pouvait, charmante qu'elle était, et charmée elle-même par son long rêve d'amour, croire, conformément au vers de Dante,

*\_Amor ch'a null' amato amor perdona\_,*

qu'un jeune homme, isolé comme moi dans un Mas, à la fleur de l'âge, devait tressaillir d'emblée à son premier roucoulement. Mais l'amour étant le don et l'abandon de tout notre être, n'est-il pas vrai que l'âme qui se sent poursuivie pour être capturée fait comme l'oiseau qui fuit l'appelant? N'est-il pas vrai, aussi, que le nageur, au moment de plonger dans un gouffre d'eau profonde, a toujours une passe d'instinctive appréhension?

Toujours est-il que, devant la chaîne de fleurs, devant les roses embaumées qui s'épanouissaient pour moi, j'allais avec réserve; tandis que vers l'autre, vers la confidente qui, toute à son devoir d'amie dévouée, semblait éviter mon abord, mon regard, je me sentais porté involontairement. Car, à cet âge, s'il faut tout dire, je m'étais formé une idée, et de l'amante et de l'amour, toute particulière. Oui, je m'étais imaginé que, tôt ou tard, au pays d'Arles je rencontrerais, quelque part, une superbe campagnarde, portant comme une reine le costume arlésien, galopant sur sa cavale, un trident à la main, dans les *\_ferrades\_* de la Crau, et qui,

longtemps prieé par mes chansons d'amour, se serait, un beau jour, laisse conduire a notre Mas, pour y regner comme ma mere sur un peuple de patres, de \_gardians\_, de laboureurs et de \_magnanarelles\_. Il semblait que, deja, je revais de ma Mireille; et la vision de ce type de beaute plantureuse qui, deja, couvait en moi, sans qu'il me fut possible ni permis de l'avouer, portait grand prejudice a la pauvre Louise, un peu trop demoiselle au compte de ma reverie.

Et alors, entre elle et moi, s'engagea une correspondance ou, plutot, un echange d'amour et d'amitie qui dura plus de trois ans (tout le temps que je fus a Aix): moi, galamment, abondant vers son faible, pour la sevrer, peu a peu, si je pouvais; elle, de plus en plus endolorie et ferme, me jetant de lettre en lettre ses adieux desesperes... De ces lettres, voici la derniere que je recus. Je la reproduis telle quelle :

"Je n'ai aime qu'une fois, et je mourrai, je le jure, avec le nom de Frederic grave seul dans mon coeur. Que de nuits blanches j'ai passees en songeant a mon mauvais sort! Mais, hier, en lisant tes consolations vaines, je me fis tant de violence pour retenir mes pleurs que le coeur me defaillit. Le medecin dit que j'avais la fièvre, que c'était de l'agitation nerveuse, qu'il me fallait le repos.

"-- La fièvre! m'ecriai-je; ah! que ce fut la bonne!

"Et, deja, je me sentais heureuse de mourir pour aller t'attendre la-bas ou ta lettre me donne rendez-vous... Mais ecoute, Frederic, puisqu'il en est ainsi, lorsqu'on te dira, et va, ce n'est pas pour longtemps, lorsqu'on t'annoncera que j'aurai quitte la terre, donne-moi, je t'en prie, une larme et un regret. Il y a deux ans, je te fis une promesse : c'était de demander tous les jours a Dieu qu'il te rendit heureux, parfaitement heureux... Eh bien ! je n'y ai jamais manque, et j'y serai fidele, jusqu'a mon dernier soupir. Mais toi, o Frederic, je te le demande en grace: lorsqu'en te promenant tu verras des feuilles jaunes rouler sur ton passage, pense un peu a ma vie, fletrie par les larmes, sechee par la douleur; et si tu vois un ruisseau qui murmure doucement, ecoute sa plainte: il te dira comme je t'aimais; et si quelque oisillon t'effleure de son aile, prete l'oreille a son gazouillis, et il te dira, pauvrette! que je suis toujours avec toi... O Frederic! je t'en prie, n'oublie jamais Louise!"

Voila l'adieu supreme que, scelle de son sang, m'envoya la jeune vierge -- avec une medaille de la Vierge Marie, qu'elle avait couverte de ses baisers -- dans un petit porte-feuille de velours cramoisi, sur la couverture duquel elle avait brode, avec ses cheveux chatains, mes initiales au milieu d'un rameau de lierre.

\_Je me ferai la touffe de lierre,  
Je t'embrasserai\_.

Pauvre et chere Louise! A quelque temps de la, elle prit le voile de nonne et mourut peu d'annees apres. Moi, encore tout emu, au bout d'un si long temps, par la melancolie de cet amour etiole, defleuri avant l'heure, je te consacre, o Louise, ce souvenir de pitie et je l'offre a tes manes errant peut-etre autour de moi!

La ville d'Aix (\_cap de justice\_, comme on disait jadis), ou nous etions venu pour etudier le "droit ecrit" en raison de son passe de capitale de Provence et de cite parlementaire, a un renom de gravite et de tenue hautaine qui sembleraient faire contraste avec l'allure provencale. Le grand air que lui donnent les beaux ombrages de son Cours, ses fontaines monumentales et ses hotels nobiliaires, puis la quantite d'avocats, de magistrats, de professeurs, de gens de robe de tout ordre, qu'on y rencontre dans les rues, ne contribuent pas peu a l'aspect solennel, pour ne pas dire froid, qui la caracterise. Mais, de mon temps du moins, cela n'etait qu'en surface, et, dans ces Cadets d'Aix, il y avait, s'il me souvient, une humeur familiere, une gaiete de race, qui tenaient, auriez-vous dit, des traditions laisees par le bon roi Rene.

Vous aviez des conseillers, des presidents de cour, qui, pour se divertir, dans leurs salons, dans leurs bastides, touchaient le tambourin. Des hommes graves, comme le docteur d'Astros, frere du cardinal, lisaient a l'Academie des compositions de leur cru en joyeux parler de Provence : maniere comme une autre de maintenir le culte de l'ame nationale et qui, dans Aix, n'eut jamais cesse. Car le comte Portais, un des grands jurisconsultes du Code Napoleon, n'avait-il pas ecrit une comedie provencale? Et M. Diouloufet, un bibliothecaire de l'Athenes du Midi, comme Aix s'intitule parfois, n'avait-il pas, sous Louis XVIII, chante en provençal les \_magnans\_ ou vers a soie? M. Mignet, l'historien, l'academicien illustre, venait tous les ans a Aix pour jouer a la boule. Il avait meme formule la maxime suivante :

"Rien n'est plus propre a refaire un homme que de vivre au clair soleil, parler provençal, manger de la brandade et faire tous les matins une partie de boules."

M. Borely, un ancien procureur general, entrait dans la ville, a cheval, guetre comme un riche toucheur, conduisant fierement un troupeau de porcs anglais. Et de lui les gens disaient:

-- N'est pas porcher celui qui conduit ses porcs lui-meme.

Le lendemain de la Noel, nous allions a Saint-Sauveur entendre les \_Plaintes de saint Etienne\_, recitees en provençal (comme on le fait encore) par un chanoine du Chapitre et, dans cette cathedrale, on executait, le jour des Rois (comme on y execute encore), avec une admirable pompe, le Noel \_De matin ai rescountra lou trin\_.

Au Saint-Esprit, les dames se plaisaient a venir entendre les prones provencaux de l'abbe Emery, et celles du grand monde, pour ne pas laisser perdre les galantes coutumes, quand venait le carnaval et le

temps des soirees, se faisaient dodiner dans des chaises a porteurs, accompagnees de torches qu'on eteignait, en arrivant, a l'eteignoir des vestibules.

Point rare qu'il y eut, au courant de l'hiver, quelque esclandre mondain, tel que l'enlevement d'une superbe juive avec M. de Castillon, qui avait su depenser royalement une fortune, lorsqu'il fut Prince d'amour aux jeux de la Fete-Dieu.

A propos de ces jeux, nous eumes l'occasion, dans notre sejour a Aix, de les voir sortir, je crois, pour une des dernieres fois: le Roi de la Basoche, l'Abbe de la Jeunesse, les Tirassons, les Diabes, le Guet, la Reine de Saba, les Chevaux-Frus en particulier, avec leur rigaudon que Bizet a cueilli pour l'Arlesienne, de Daudet :

Madame de Limagne  
Fait danser les Chevaux-Frus;  
Elle leur donne des chataignes,  
Ils disent qu'ils n'en veulent plus;  
Et danse, o gueux! Et danse, o gueux!  
Madame de Limagne  
Fait danser les Chevaux-Frus.

Cette resurrection du passe provençal, avec ses vieilles joies naives (et surannees, hélas !), nous impressionna vivement, comme vous pourriez le voir au chant dixieme de Calendal, ou elles sont decrites, telles que nous les vimes.

Or, figurez-vous qu'a Aix, quelques mois seulement apres mon arrivee, faisant ma promenade une apres-midi sur le Cours, oh! charmante surprise, je vis se profiler, pres de la Fontaine-Chaude, le nez de mon ami Anselme Mathieu, de Chateauneuf.

-- Ca n'est pas une blague, me fit Mathieu en me voyant, avec son flegme habituel; cette eau, mon cher, est vraiment chaude, et c'est bien le cas de dire : "Celle-la fume."

-- Mais depuis quand a Aix? lui dis-je en lui serrant la main.

-- Depuis, fit-il, attends..., depuis avant-hier au soir.

-- Et quel bon vent t'amene?

-- Ma foi, repondit-il, je me suis dit : Puisque Mistral est alle faire a Aix son droit, il faut y aller aussi et tu feras le tien."

-- C'est bien pense, lui dis-je, et tu peux croire, Anselme, que j'en suis ravi, sais-tu? Mais as-tu passe bachelier?

-- Oui, dit-il en riant, j'ai passe, comme la piquette sur le marc de vendange.

-- C'est que, mon pauvre Anselme, pour être admis aux grades de la Faculté de Droit, je crois qu'il faut avoir son baccalauréat es lettres.

-- Bon enfant ! riposta le gentil ami Mathieu, supposons qu'on ne veuille pas me diplomer comme les autres, pourra-t-on m'empêcher de prendre ma licence, voyons, en droit d'amour?... Tiens, pas plus tard que tantôt, en allant me promener dans une espèce de vallon qu'on appelle la Torse, j'ai fait la connaissance d'une jeune blanchisseuse, un peu brune, c'est vrai, mais ayant bouche rouge, quenottes de petit chien qui ne demandent qu'à mordre, deux frisons folletant hors de sa coiffe blanche, la nuque nue, le nez en l'air, les bras joliment potelés...

-- Allons, grivois, il me paraît que tu ne l'as pas mal lorgnée.

-- Non, dit-il, Frédéric, il ne faudrait pas croire que moi, un rejeton des marquis de Montredon, si peu sensé que je sois, j'aie m'aimé à m'écarter d'un minois de lavoie. Mais vois-tu je ne sais pas si tu es comme moi: quand je fais la rencontre de quelque friand museau, serait-ce un museau de chatte je ne puis m'empêcher de me retourner pour voir. Bref, en causant avec la petite, nous sommes convenus qu'elle me blanchirait mon linge et qu'elle viendrait le prendre la semaine prochaine.

-- Mathieu, tu es un gueusard, un friponneau, tu sens le roussi...

-- Non, mon ami, tu n'y es pas, laisse donc que j'achève. Ayant ainsi traité avec ma blanchisseuse, comme, tout en causant, je vis, à travers l'écume qui lui giclait entre les doigts, qu'elle froissait et chiffonnait une chemise de dentelle: "Diable, quel linge fin! dis-je à la jeune fille, cette chemise-là n'est pas faite pour couvrir les fruits d'automne d'une gaupe!" "Il s'en faut!" répondit-elle. Ca, c'est la chemisette d'une des plus belles dames de la rue des Nobles: une baronne de trente ans, mariée, la pauvre, a un vieux barbon d'homme qui est juge à la cour et jaloux comme un Turc." "Mais elle doit transir d'ennui!" "Transir? ah! tant et tant qu'elle est toujours à son balcon, comme en attendant le galant, tenez, qui viendra la distraire." "Et on l'appelle?" "Mais monsieur vous en voulez trop savoir... Moi, voyez-vous je lave la lessive qu'on me donne, mais je ne me mêle pas de ce qui après tout, ne me regarde pas." Il ne m'a pas été possible d'en tirer plus pour le moment... Mais ajouta Mathieu, lorsqu'elle viendra chercher mon blanchissage dans ma chambre, vois-tu, disse-je bien lui faire deux et trois caresses, il faut qu'elle soit fine si elle n'ouvre pas la bouche.

-- Et après, quand tu sauras le nom de la baronne?

-- Eh ! mon cher, j'ai du pain sur la planche pour trois ans! Cependant que vous autres, les pauvres étudiants en droit vous allez vous morfondre à éplucher le Code, moi, tel que les troubadours de l'antique Provence, je vais, sous le balcon de ma belle baronne, étudier à loisir les douces Lois d'Amour.

Et, comme je vous le livre, telles furent, les trois ans que nous restames a Aix, et la tache et l'etude du chevalier Mathieu.

Oh! les belles excursions, la-bas, au pont de l'Arc, sur la grand'route de Marseille, dans la poussiere jusqu'a mi-jambe et les parties au Tholonet, -- ou nous allions humer le vin cuit de Langesse; et les duels entre etudiants, dans le vallon des Infernets, avec les pistolets charges de crottes de chevre; et ce joli voyage qu'avec la diligence nous fimes a Toulon, en passant par le bois de Cuge et a travers les gorges d'Ollioules!

Un peu plus, un peu moins, nous faisons ce qu'avaient fait, mon Dieu! les etudiants du temps des papes d'Avignon et du temps de la reine Jeanne. Ecoutez ce qu'en ecrivait, du temps de Francois 1er, le poete macaronique Antonius de Arena :

\_Genti gallantes sunt omnes Instudiantes  
Et bellas garsas semper amare soient;  
Et semper, semper sunt de bragantibus ipsi;  
Inter mignonos gloria prima manet:  
Banquetant, bragant, faciunt miracula plura,  
Et de bonitate sunt sine fine boni\_.

(De gentillessiis Instudiantium.)

Tandis qu'au Gai-Savoir, dans la noble cite des comtes de Provence, nous nous initions ainsi, Roumanille, plus sage, publiait en Avignon, dans un journal de guerre appele la \_Commun, ces dialogues pleins de sens, de saveur, de vaillance, tels que le \_Thym, Un Rouge et un Blanc\_, les \_Pretres\_, qui mettaient en valeur et popularisaient la prose provencale.

Puis, avec la decision, avec l'autorite que lui donnait deja le succes de ses \_Paquerettes\_ et de ses hardis pamphlets, au rez-de-chaussee de son journal, il convoquait, tant vieux que jeunes, les trouveres de ce temps; et de ce ralliement sortait une anthologie, les \_Provencales\_, qu'un professeur eminent, M. Saint-Rene Taillandier, alors a Montpellier, presentait au public dans une introduction chaleureuse et savante (Avignon, librairie Seguin, 1852).

Ce precoce recueil contenait des poesies du vieux docteur d'Astros et de Gaut, d'Aix; des Marseillais Aubert, Bellot, Bedit, Bourrelly et de Barthelemy (celui de la \_Nemesis\_); des Avignonnais Boudin, Cassan, Giera; du Beaucairois Bonnet; du Tarasconais Gautier; de Reybaud, de Dupuy, qui etaient de Carpentras; de Castil-Blaze, de Cavaillon; de Crousillat, de Salon; de Garcin, "fils ardent du marechal d'Alleins" (mentionne dans \_Mireille\_); de Mathieu, de Chateaneuf; de Chalvet, de Nyons; et d'autres; puis un groupe du Languedoc: Moquin-Tondon, Peyrottes, Lafare-Alais; et une piece de Jasmin.

Mais les morceaux les plus nombreux etaient de Roumanille, alors en

pleine production et duquel Sainte-Beuve avait salué les Creches comme "dignes de Klopstock". Theodore Aubanel, dans ses vingt-deux ans, donnait la, lui aussi, ses premiers coups de maître: \_le 9 Thermidor, les Faucheurs, A la Toussaint\_. Moi, enfin, enflammé de la plus belle ardeur, j'y allais de mes dix pièces (\_Amertume, le Mistral, Une Course de Taureaux\_) et d'un \_Bonjour a Tous\_ qui disait, pour noter notre point de départ :

\_Nous trouvâmes dans les berges  
Revue d'un méchant haillon,  
La langue provençale:  
En allant paître les brebis,  
La chaleur avait bruni sa peau,  
La pauvre n'avait que ses longs cheveux  
Pour couvrir ses épaules.  
Et voilà que des jeunes hommes,  
En vaguant par là  
Et la voyant si belle,  
Se sentirent émus.  
Qu'ils soient donc les bienvenus,  
Car ils l'ont revue dument  
Comme une demoiselle\_.

Mais revenons aux amours de Mathieu avec la baronne d'Aix, dont je n'ai pas terminé l'histoire.

Chaque fois que je rencontrais mon étudiant "en lois d'amour", je l'interpellais ainsi:

-- Eh bien!, Mathieu, où en sommes-nous?

-- Nous en sommes, me répondit-il un jour, que Lelette (c'était le nom de la blanchisseuse) a fini par m'indiquer l'hôtel de la baronne; que j'ai passé et repassé, mon ami, tant de fois sous les cariatides de son balcon, que, rendons grâce à Dieu, j'ai été remarqué... et la dame, une beauté comme tu n'en vois oncques, la dame enjôlée, charmée de son cavalier servant, a daigné, l'autre soir, me laisser tomber du ciel, tiens, une fleur d'oeillet.

Et, disant cela, Mathieu m'exhibait une fleur fanée et, faisant les yeux tendres, lançait à la volée un baiser dans l'azur. Un mois, deux mois passèrent, je ne rencontrais plus Mathieu. Je dis:

-- Allons le voir.

Je monte donc à sa chambrette -- et qu'est-ce que je trouve? Mon Anselme, qui, le pied sur une chaise, me fait:

-- Arrive vite, que je te conte mon accident... Figure-t-on, mon bon, que j'avais trouvé le joint, une nuit sur les onze heures, pour entrer dans le jardin de ma divine baronne. Tout était arrange. Lelette, ma brave blanchisseuse, nous prêtait la main... et je pensais grimper, par un de ces rosiers qui, tu sais? fleurissent en



treillage, jusqu'a une fenetre ou devait ma souveraine tendre le bras a mes baisers. J'escaladais deja. Le coeur, tu peux m'en croire, me battait fortement... O ciel! tout a coup la fenetre s'entr'ouvre doucement; les lites de la jalousie se haussent: une main, Frederic, une main... (ah! je le connus vite, ce n'etait pas celle de la baronne) me secoue sur le nez la cendre d'une pipe! Comme tu peux imaginer, je n'attendis pas mon reste... Je glisse a terre, je m'enfuis, je franchis le mur du jardin, et, patatras! morbleu, je me foule le pied!

Vous pouvez penser si nous rimes a nous demonter la machoire!

-- Mais, au moins, tu as fait venir un medecin?

-- Oh! ca ne vaut pas la peine, dit-il... La mere de Lelette se trouve une conjuratrice (tu les connais peut-etre elles tiennent un bouchon vers la porte d'Italie). Elles m'ont fait tremper le pied dans un baquet de saumure. La vieille, en marmottant quelques execrations, m'y a fait trois signes de croix avec son gros orteil, puis on me l'a serre de bandes...

Et, maintenant, j'attends, en lisant les Paquerettes de l'ami Roumanille, que Dieu y mette sa sainte main... Mais le temps ne me dure pas: car Lelette m'apporte, deux fois par jour, mon ordinaire; et, a defaut de grives, comme dit le proverbe, on mange des merlettes.

Or ca, l'ami Mathieu, futur (et bien nomme) Felibre des Baisers, qui fut toute sa vie le plus beau songe-fetes que j'aie jamais connu, avait-il revasse l'histoire que je viens de dire? Je n'ai jamais pu l'eclaircir, et j'ai raconte la chose telle qu'il me la narra.

## CHAPITRE XI

### LA RENTREE AU MAS

L'eclosion de Mireille. -- L'origine de ce nom. -- Le cousin Tourette. -- Le moulin a l'huile. -- Le bucheron Siboul. -- L'herborisateur Xavier. -- Le coup d'Etat (1851). -- L'excursion dans les astres, -- Le Congres des Trouveres: Jean Reboul. -- Le Romevage d'Aix : Brizeux, Zola.

Une fois "licencie", ma foi, comme tant d'autres (et, vous avez pu le voir, je ne me surmenai pas trop), fier comme un jeune coq qui a trouve un ver de terre, j'arrivai au Mas a l'heure ou on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour.

-- Bonsoir toute la compagnie!

-- Dieu te le donne, Frederic!

-- Pere, mere tout va bien... A ce coup, c'est bien fini!

-- Et belle delivrance! ajouta Madeleine, la jeune Piemontaise qui etait servante au Mas.

Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma derniere suee, mon venerable pere, sans autre observation, me dit seulement ceci:

-- Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris... C'est a toi de choisir la voie qui te convient: je te laisse libre.

-- Grand merci! repondis-je.

Et la meme, -- a cette heure, j'avais mes vingt et un ans, -- le pied sur le seuil du Mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-meme, je pris la resolution: premierement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'education fausse et antinaturelle de toutes les ecoles; secondement, de provoquer cette resurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, a laquelle les ecoles font toutes une guerre a mort; troisiemement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poesie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon ame; mais je le sentais comme je vous dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement de seve provençale, qui me gonflait le coeur, libre d'inclination envers toute maitrise ou influence litteraire, fort de l'indépendance qui me donnait des ailes, assure que plus rien ne viendrait me deranger, un soir, par les semailles, a la vue des laboureurs qui suivaient la charrue dans la raie, j'entamai, gloire a Dieu! le premier chant de \_Mireille\_.

Ce poeme, enfant d'amour, fit son eclosion paisible, peu a peu, a loisir, au souffle du vent large, a la chaleur du soleil ou aux rafales du mistral, en meme temps que je prenais la surveillance de la ferme, sous la direction de mon pere qui, a quatre-vingts ans, etait devenu aveugle.

Me plaire a moi, d'abord, puis a quelques amis de ma premiere jeunesse, -- comme je l'ai rappele dans un des chants de \_Mireille\_:

\_O doux amis de ma jeunesse,  
Aerez mon chemin de votre sainte haleine\_,

c'était tout ce que je voulais. Nous ne pensions pas a Paris, dans ces temps d'innocence. Pourvu qu'Arles -- que j'avais a mon horizon, comme Virgile avait Mantoue -- reconnu, un jour, sa poesie dans la mienne, c'était mon ambition lointaine. Voila pourquoi, songeant aux campagnards de Crau et de Camargue, je pouvais dire:

\_Nous ne chantons que pour vous, patres et gens des Mas\_.

De plan, en verite, je n'en avais qu'un a grands traits, et seulement

dans ma tete. Voici:

Je m'étais propose de faire naitre une passion entre deux beaux enfants de la nature provencale, de conditions differentes, puis de laisser a terre courir le peloton, comme dans l'imprevu de la vie reelle, au gre des vents!

Mireille, ce nom fortune qui porte en lui sa poesie, devait fatalement etre celui de mon heroine: car je l'avais, depuis le berceau, entendu dans la maison, mais rien que dans notre maison. Quand la pauvre Nanon, mon aieule maternelle, voulait gracieuser quelqu'une de ses filles:

-- C'est Mireille, disait-elle, c'est la belle Mireille, c'est Mireille, mes amours.

Et ma mere, en plaisantant, disait parfois de quelque fillette:

-- Tenez! la voyez-vous, Mireille mes amours!

Mais, quand je questionnais sur Mireille, personne n'en savait davantage: une histoire perdue, dont il ne subsistait que le nom de l'heroine et un rayon de beaute dans une brume d'amour. C'était assez pour porter bonheur a un qui, peut-etre, -- sait-on? -- fut, par cette intuition lui appartient aux poetes, la reconstitution d'un roman veritable.

Le Mas du Juge, a cette epoque, etait un vrai foyer de poesie limpide, biblique et idyllique. N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poeme de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpille? L'on n'avait qu'a sortir pour s'en trouver tout ebloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes reves de jeune homme, mais encore en personne, tantot dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers a soie, cueillir la feuille des muriers, tantot dans l'allegresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses, qui allaient et venaient, leur poitrine entrouvertes, leur coiffe cravatee de blanc, dans les bles, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes patres, ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crepuscule, devant mon jeune enthousiasme? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'etre le prototype de mon maitre Ramon, que le vieux Francois Mistral, celui que tout le monde et ma mere elle-meme n'appelaient que le "maitre"? Pauvre pere! Quelquefois, quand le travail etait pressant, il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour deriver l'eau de notre puits a roue, il criait dehors:

-- Ou est Frederic?

Bien qu'a ce moment-la je fusse allonge sous un saule, pareissant a la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mere repondait:

-- Il écrit.

Et aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant:

-- Ne le dérange pas.

Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et Don Quichotte en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux, Et il montre bien ce respect pour le mystère de la plume, le début d'un récitatif, usité jadis chez nous, et dont nous reparlerons au sujet du mot Felibre:

Monseigneur saint Anselme lisait et écrivait.  
Un jour, de sa sainte écriture,  
Il est monté au haut du ciel.

Un autre personnage qui eut, sans le savoir, le don d'intéresser ma Muse épique, c'était le cousin Tourrette, du village de Mouries: une espèce de colosse, membru et eclope, avec de grosses guêtres de cuir sur les souliers et connu à la ronde, dans les plaines de Crau, sous le nom du Major, ayant, en 1815, été tambour-major des gardes nationaux qui, sous le commandement du duc d'Angoulême, voulaient arrêter Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. Il avait, dans sa jeunesse, dissipé son bien au jeu; et dans ses vieux jours, réduit aux abois, il venait, tous les hivers, passer une quinzaine avec nous autres, au Mas. Lorsqu'il repartait, mon père lui donnait, dans un sac, quelques boisseaux de blé. L'été, il parcourait la Crau et la Camargue, allant aider aux bergers, lorsqu'on tondait les troupeaux, aux fermiers pour le dépiquage, aux faucheurs de marais pour engerber les roseaux ou, enfin, aux sauniers pour mettre le sel en meules. Aussi connaissait-il la terre d'Arles et ses travaux, assurément, comme personne. Il savait le nom des Mas, des pâturages, des chefs de bergers, des haras de chevaux et de taureaux sauvages, ainsi que de leurs gardiens. Et il parlait de tout avec une façon, une pittoresque, une noblesse d'expressions provençales, qu'il y avait plaisir d'entendre. Pour dire, par exemple, que le comte de Mailly était riche, fort riche en propriétés bâties:

-- Il possède, disait-il, sept arpents de toitures.

Les filles qui s'engagent pour la cueillette des olives -- à Mouries, elles sont nombreuses -- le louaient pour leur dire des contes à la veillée. Elles lui donnaient, je crois, un sou chacune par veillée. Il les faisait tordre de rire, car il savait tous les contes, plus ou moins croustilleux, qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: Jean de la Vache, Jean de la Mule, Jean de l'Ours, le Doreur, etc.

Une fois que la neige commençait à tomber :

-- Allons, disions-nous, le cousin apparaîtra bientôt.

Et il ne manquait jamais.

-- Bonjour, cousin!

-- Cousin, bonjour!

Et voila. La main touchee et son baton depose, humblement, derriere la porte, et s'attablait, mangeait une belle tartine de fromage petri et entamait, ensuite, le sujet de l'olivaison, Et il contait que les meules, en son bourg de Mouries, ne pouvaient tenir pied a la recolte des olives. Et il disait:

-- Comme on est bien, l'hiver, lorsqu'il fait froid, dans ces moulins a huile! Ecarquille sur le marc tout chaud, on regarde, a la clarte des caleils a quatre meches, les presseurs d'huile moitie nus qui, lestes comme chats, poussent tous a la barre, au commandement du chef:

-- Allons, ce coup! Encore un coup! Encore un bon coup! Houp! que tout claque! La!

Etant, le cousin Tourrette, comme tous les songeurs, tant soit peu faineant, il avait, toute sa vie, reve de trouver une place ou il y eut peu de travail.

-- Je voudrais, nous disait-il, la place de compteur de mornes, a Marseille par exemple, dans un de ces grands magasins ou, lorsqu'on les débarque, un homme, etant assis, peut, en comptant les douzaines, gagner (me suis-je laisse dire) ses douze cents francs par an.

Mon pauvre vieux Major! Il mourut comme tant d'autres, sans avoir vu realiser sa reverie sur les mornes.

Je n'oublierai pas non plus, parmi mes collaborateurs, ou, tant vaut dire, mes fauteurs de la poesie de Mireille, le bucheron Siboul : un brave homme de Montfrin, habille de velours, qui venait tous les ans, a la fin de l'automne, avec sa grande serpe, tailler joliment nos bourrees de saule. Pendant qu'il decoupait et appareillait ses rondins, que d'observations justes il me faisait sur le Rhone, sur ses courants, ses tourbillons, sur ses lagunes, sur ses baies, sur ses graviers et sur ses iles, puis sur les animaux qui frequentent ses digues, les loutres qui gitent dans les arbres creux, les bievres qui coupent des troncs comme la cuisse, et sur les pendulines qui, dans les Segonnaux, suspendent leurs nids aux peupliers blancs, et sur les coupeurs d'osier et les vanniers de Valiabregue!

Enfin, le voisin Xavier, un paysan herboriste, qui me disait les noms en langue provencale et les vertus des simples et de toutes les herbes de Saint-Jean et de Saint-Roch. Si bien que mon bagage de botanique litteraire, c'est ainsi que je le formai... Heureusement! car m'est avis, sans vouloir les mepriser, que nos professeurs des ecoles, tant les hautes que les basses, auraient ete, bien sur,

entrepris pour me montrer ce qu'était un chardon ou un laiteron.

Comme une bombe, dans l'entrefaite de ce prodrome de Mireille, eclata la nouvelle du coup d'Etat du 2 decembre 1851.

Quoique je ne fusse pas de ces fanatiques chez qui la Republique tient lieu de religion, de justice et de patrie, quoique les Jacobins, par leur intolerance, par leur manie du niveau, par la secheresse, la brutalite de leur materialisme, m'eussent decourage et blesse plus d'une fois, le crime d'un gouvernant qui dechirait la loi juree par lui m'indigna. Il m'indigna, car il fauchait toutes mes illusions sur les federations futures dont la Republique en France pouvait etre le couvain.

Quelques-uns des collegues de l'Ecole de Droit allerent se mettre a la tete des bandes d'insurges qui se soulevaient dans le Var au nom de la Constitution; mais le grand nombre, en Provence comme ailleurs, les uns par degout de la turbulence des partis, les autres eberlues par le reflet du premier Empire, applaudirent, il est vrai, au changement de regime. Qui pouvait deviner que l'Empire nouveau dut s'effondrer dans une effroyable guerre et l'ecroulement national ?

Pour conclure, je vais citer ce qui me fut dit un jour, apres 1870 par Taxile Delord, republicain pourtant et depute de Vaucluse, un jour qu'en Avignon, sur la place de l'Horloge, nous nous promenions ensemble:

-- La gaffe, disait-il, la plus prodigieuse qui se soit jamais faite dans le parti avance, fut la Revolution de 1848. Nous avions au gouvernement une belle famille, francaise, nationale, liberale entre toutes et compromise meme avec la Revolution, sous les auspices de laquelle on pouvait obtenir, sans trouble, toutes les libertes que le progres comporte... Et nous l'avons bannie. Pourquoi? Pour faire place a ce bas empire qui a mis la France en debacle!

Quoi qu'il en soit, en consequence, je laissai de cote -- et pour toujours -- la politique inflammatoire, comme ces embarras qu'on abandonne en route pour marcher plus leger, et a toi, ma Provence, et a toi, poesie, qui ne m'avez jamais donne que pure joie, je me livrai tout entier.

Et voici que, rentre dans la contemplation, un soir, me promenant en quete de mes rimes, car mes vers, tant que j'en ai fait, je les ai trouves tous par voies et par chemins, je rencontra un vieux qui gardait les brebis. Il avait nom "le galant jean". Le ciel etait etoile, la chouette miaulait, et le dialogue suivant (que vous avez lu peut-etre, traduit par l'ami Daudet) eut lieu dans cette rencontre.

LE BERGER

Vous voila bien ecarte, monsieur Frederic?

MOI

Je vais prendre un peu l'air, maitre Jean.

LE BERGER

Vous allez faire un tour dans les astres?

MOI

Maitre Jean, vous l'avez dit. Je suis tellement soul, desabuse et ecoeure des choses de la terre que je voudrais, cette nuit, m'enlever et me perdre dans le royaume des etoiles.

LE BERGER

Tel que vous me voyez, j'y fais, moi, une excursion presque toutes les nuits, et je vous certifie que le voyage est des plus beaux.

MOI

Mais comment faire pour y aller, dans cet abime de lumiere?

LE BERGER

Si vous voulez me suivre, pendant que les brebis mangent, tout doucement, monsieur, je vous y conduirai et vous ferai tout voir.

MOI

Galant Jean, je vous prends au mot.

LE BERGER

Tenez, montons par cette voie qui blanchit du nord au sud: c'est le chemin de Saint Jacques. Il va de France droit sur l'Espagne. Quand l'empereur Charlemagne faisait la guerre aux Sarrasins, le grand saint Jacques de Galice le marqua devant lui pour lui indiquer la route.

MOI

C'est ce que les paiens designaient par Voie Lactee.

LE BERGER

C'est possible; moi je vous dis ce que j'ai toujours oui dire... Voyez-vous ce beau chariot, avec ces quatre roues qui eblouissent tout le nord? C'est le Chariot des Ames. Les trois etoiles qui precedent sont les trois betes de l'attelage; et la toute petite qui va pres de la troisieme, nous l'appelons le Charretier.

MOI

C'est ce que dans les livres on nomme la Grande Ourse.

LE BERGER

Comme il vous plaira... Voyez, voyez tout à l'entour les étoiles qui tombent: ce sont de pauvres âmes qui viennent d'entrer au Paradis. Signons-nous, monsieur Frédéric.

MOI

Beaux anges (comme on dit), que Dieu vous accompagne!

LE BERGER

Mais tenez, un bel astre est celui qui resplendit pas loin du Chariot, là-haut: c'est le Bouvier du ciel.

MOI

Que dans l'astronomie on nomme Arcturus.

LE BERGER

Peu importe. Maintenant regardez là sur le nord, l'étoile qui scintille à peine: c'est l'étoile Marine, autrement dit la Tramontane. Elle est toujours visible et sert de signal aux marins-- lesquels se voient perdus, lorsqu'ils perdent la Tramontane.

MOI

L'étoile Polaire, comme on l'appelle aussi, se trouve donc dans la Petite Ourse; et comme la bise vient de là, les marins de Provence, comme ceux d'Italie, disent qu'ils vont à l'Ourse, lorsqu'ils vont contre le vent.

LE BERGER

Tournons la tête, nous verrons clignoter la Poussinière ou le Pouillier, si vous préférez.

MOI

Que les savants nomment Pleiades et les Gascons Charrette des Chiens.

LE BERGER

C'est cela. Un peu plus bas resplendissent les Enseignes, -- qui, spécialement, marquent les heures aux bergers. D'autres les nomment les Trois Rois, d'autres les Trois Bourdons ou le Rateau ou le Faux Manche.

MOI



Precisement, c'est Orion et la ceinture d'Orion.

LE BERGER

Tres bien. Encore plus bas, toujours vers le midi, brille Jean de Milan.

MOI

Sirius, si je ne me trompe.

LE BERGER

Jean de Milan est le flambeau des astres. Jean de Milan, un jour, avec les Enseignes et la Poussiniere, avait ete, dit-on, convie a une noce. (La noce de la belle Maguelone, dont nous parlerons tantot.) La Poussiniere, matinale, partit, parait-il, la premiere et prit le chemin haut. Les Enseignes, trois filles semillantes, ayant coupe plus bas, finirent par l'atteindre. Jean de Milan, reste endormi, prit, lorsqu'il se leva, le raccourci et, pour les arreter, leur lanca son baton a la volee... Ce qui fait que le Faux Manche est appele depuis le Baton de Jean de Milan.

MOI

Et celle qui, au loin, vient de montrer le nez et qui rase la montagne?

LE BERGER

C'est le Boiteux. Lui aussi etait de la noce. Mais comme il boite, pauvre diable, il n'avance que lentement. Il se leve tard du reste et se couche de bonne heure.

MOI

Et celle qui descend, la-bas, sur le ponant, etincelante comme une epousee?

LE BERGER

Eh bien ! c'est elle! l'etoile du Berger, l'Etoile du Matin, qui nous eclaire a l'aube, quand nous lachons le troupeau, et le soir, quand nous le rentrons: c'est elle, l'etoile reine, la belle etoile, Maguelone, la belle Maguelone, sans cesse poursuivie par Pierre de Provence, avec lequel a lieu, tous les sept ans son mariage.

MOI

La conjonction, je crois, de Venus et de Jupiter ou de Saturne quelquefois.

## LE BERGER

A votre gout... mais tiens, Labrit! Pendant que nous causions, les brebis se sont dispersees, tai! tai! ramene-les! Oh! le mauvais coquin de chien, une vraie rosse... Il faut que j'y aille moi-meme. Allons, monsieur Frederic, vous, prenez garde de ne pas vous egarer!

MOI

Bonsoir! Galant Jean.

Retournons aussi, comme le patre, a nos moutons. A partir des \_Provencales\_, recueil poetique ou avaient collabore les trouveres vieux et jeunes de cette epoque-la, quelques-uns, dont j'etais, engagerent entre eux une correspondance au sujet de la langue et de nos productions. De ces rapports, de plus en plus ardents, naquit l'idee d'un congres de poetes provencaux. Et, sur la convocation de Roumanille et de Gaut qui avaient ecrit ensemble dans le journal \_Lou Boui-Abaisse\_, la reunion eut lieu le 29 aout 1852, a Arles, dans une salle de l'ancien archeveche, sous la presidence de l'aimable docteur d'Astros, doyen d'age des trouveres. Ce fut la qu'entre tous nous fimes connaissance, Aubanel, Aubert, Bourrelly, Cassan, Crousillat, Desanat, Garcin, Gaut, Gelu, Giera, Mathieu, Roumanille, moi et d'autres. Grace au bon Carpentressien, Bonaventure Laurent, nos portraits eurent les honneurs de l'\_Illustration\_ (18 septembre 1852).

Roumanille, en invitant M. Moquin-Tandon, professeur a la faculte des sciences de Toulouse et spirituel poete en son parler montpellierain, l'avait charge d'amener Jasmin a Arles. Mais, quand Moquin-Tandon ecrivit a l'auteur de \_Marthe la folle\_, savez-vous ce que repondit l'illustre poete gascon: "Puisque vous allez a Arles, dites-leur qu'ils auront beau se reunir quarante et cent, jamais ils ne feront le bruit que j'ai fait tout seul."

-- Voila Jasmin de pied en cap, me disait Roumanille.

Cette reponse le reproduit beaucoup plus fidelement que le bronze eleve a Agen, en son honneur. Il etait ce que l'on appelle, Jasmin, un fier bougre.

D'ailleurs, le perruquier d'Agen, en depit de son genie, fut toujours aussi maussade pour ceux qui, comme lui, voulaient chanter dans notre langue. Roumanille, puisque nous y sommes, quelques annees auparavant, lui avait envoye ses \_Paquerettes\_, avec la dedicace de Madeleine, une des poesies les meilleures du recueil. Jasmin ne daigna pas remercier le Provençal. Mais ayant, le Gascon, vers 1848, passe par Avignon, ou il donna un concert avec Mlle Roaldes, qui jouait de la harpe, Roumanille, apres la seance, vint avec quelques autres saluer le poete qui avait fait couler les larmes en declamant ses \_Souvenirs\_ :

\_-- Ou vas-tu grand-pere? -- Mon fils a l'hopital...

C'est la que meurent les Jasmins\_.

-- Qui etes-vous donc? fit l'Agenais au poete de Saint-Remy.

-- Un de vos admirateurs, Joseph Roumanille.

-- Roumanille? Je me souviens de ce nom... Mais je croyais qu'il fut celui d'un auteur mort.

-- Monsieur, vous le voyez, repondit l'auteur des \_Paquerettes\_, qui ne laissa jamais personne lui marcher sur le pied, je suis assez jeune encore pour pouvoir, s'il plait a Dieu, faire un jour votre epitaphe.

Qui fut bien plus gracieux pour la reunion d'Arles, ce fut ce bon Reboul, qui nous ecrivit ceci: "Que Dieu benisse votre table... Que vos luttes soient des fetes, que les rivaux soient des amis! Celui qui fit les cieux a fait celui de notre pays si grand et si bleu qu'il y a de l'espace pour toutes les etoiles."

Et cet autre Nimois, Jules Canonge, qui disait: "Mes amis, si vous aviez un jour a defendre notre cause, n'oubliez pas qu'en Arles se fit votre assemblee premiere et que vous futes etoiles dans la cite noble et fiere qui a pour armes et pour devise: \_l'epee et l'ire du lion\_."

Je ne me souviens pas de ce que je dis ou chantai la, mais je sais seulement qu'en voyant le jour renaître, j'étais dans le ravissement; et, Roumanille l'a dit dans son discours de Montmajour, en 1889. Il parait que, songeur, plonge dans ma pensee, dans mes yeux de jeune homme "resplendissaient deja les sept rayons de l'Etoile".

Le Congres d'Arles avait trop bien reussi pour ne pas se renouveler. L'annee suivante, 21 aout 1853, sous l'impulsion de Gaut, le jovial poete d'Aix, a Aix se tint une assemblee (le Festival des Trouveres) deux fois nombreuse comme l'assemblee d'Arles. C'est la que Brizeux, le grand barde breton, nous adressa le salut et les souhaits ou il disait:

\_Le rameau d'olivier couronnera vos tetes,  
Moi je n'ai que la lande en fleurs:  
L'un symbole riant de la paix et des fetes  
L'autre symbole des douleurs.

Unissons-les, amis; les fils qui vont nous suivre  
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts:  
Aucun ne redira le son qui nous enivre,  
Quand nous, fideles, nous mourrons...

Mais peut-elle mourir la brise fraiche et douce?  
L'aquilon l'emporte en son vol,  
Et puis elle revient legere sur la mousse  
Meurt-il le chant du rossignol?

Non, tu ranimeras l'idiome sonore,  
Belle Provence, a son declin;  
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore  
La voix errante de Merlin\_.

Outre ceux que j'ai cites comme figurant au Congres d'Arles, voici les noms nouveaux qui emergerent au Congres d'Aix : Leon Alegre, l'abbe Aubert, Autheman, Bellot, Brunet, Chalvet, l'abbe Emery, Laidet, Mathieu Lacroix, l'abbe Lambert, Lejourdan, Peyrottes, Ricard-Berard, Tavan, Vidal etc., avec trois trouveresses, Mlles Reine Garde, Leonide Constans et Hortense Rolland.

Une seance litteraire, devant tout le beau monde d'Aix, se tint, apres midi, dans la grande salle de la mairie, courtoisement ornee des couleurs de Provence et des blasons de toutes les cites provencales. Et sur une banniere en velours cramoisi etaient inscrits les noms des principaux poetes provencaux des derniers siecles. Le maire d'Aix, maire et depute, etait alors M. Rigaud, le meme qui plus tard donna une traduction de *\_Mireio\_* en vers francais.

Apres l'ouverture faite par un chœur de chanteurs,

*\_Trouveres de Provence,*  
Pour nous tous quel beau jour!  
Voici la Renaissance  
Du parler du Midi\_.

dont Jean-Baptiste Gaut avait fait les paroles, le president d'Astros discourut gentiment en langue provencale; puis, tour a tour, chacun y alla de son morceau. Roumanille, tres applaudi, recita un de ses contes et chanta la *\_Jeune Aveugle\_*; Aubanel devida sa piece des *\_Jumeaux\_*, et moi *\_la Fin du Moissonneur\_*. Mais le plus grand succes fut pour la chansonnette du paysan Tavan, *\_les Frisons de Mariette\_*, et pour le macon Lacroix, qui fit tous frissonner avec sa *\_Pauvre Martine\_*.

Emile Zola, alors ecolier au college d'Aix, assistait a cette seance et, quarante ans apres, voici ce qu'il disait dans le discours qu'il prononca a la felibree de Sceaux (1892) :

"J'avais quinze ou seize ans, et je me revois, ecolier echappe du college, assistant a Aix, dans la grande salle de l'Hotel de Ville, a une fete poetique un peu semblable a celle que j'ai l'honneur de presider aujourd'hui. Il y avait la Mistral declamant la *\_Mort du Moissonneur\_*, Roumanille et Aubanel sans doute, d'autres encore, tous ceux qui, quelques annees plus tard, allaient etre les felibres et qui n'etaient alors que les troubadours."

Enfin, au banquet du soir, ou l'on en dit, conta et chanta de toutes sortes, nous eumes le plaisir d'elever nos verres a la sante du vieux Bellot, qui s'etait, dans Marseille et toute la Provence, fait une renommee, meritee assurement, de poete drolatique, et qui, ebahi de

voir ce débordement de seve, nous repondait tristement :

\_Je ne suis qu'un gacheur;  
J'ai dans ma pauvre vie, noirci bien du papier:  
Gaut, Mistral, Crousillat, qui, eux, n'ont pas la flemme,  
De notre provençal débrouilleront l'écheveau\_.

## CHAPITRE XII

### FONT-SEGUGNE

Le groupe avignonnais. -- La fête de sainte Agathe. -- Le père de Roumanille. -- Crousiflat de Salon, -- Le chanoine Aubanel. -- La famille Giera. -- Les amours d'Aubanel et de Zani. -- Le banquet de Font-Segugne. -- L'institution du Felibrige. -- L'oraison de saint Anselme. -- Le premier chant des felibres.

Nous étions, dans la contrée, un groupe de jeunes, étroitement unis, et qui nous accordions on ne peut mieux pour cette œuvre de renaissance provençale. Nous y allions de tout cœur.

Presque tous les dimanches, tantôt dans Avignon, tantôt aux plaines de Maillane ou aux Jardins de Saint-Remy, tantôt sur les hauteurs de Chateauneuf-de-Gadagne ou de Chateauneuf-du-Pape, nous nous réunissions pour nos parties intimes, regals de jeunesse, banquets de Provence, exquis en poésie bien plus qu'en mets, ivres d'enthousiasme et de ferveur, plus que de vin. C'est là que Roumanille nous chantait ses Noëls, la qu'il nous lisait les Songeuses, toutes fraîches, et la Part du Bon Dieu encore flambant neuve; c'est là que, croyant, mais sans cesse rongé par le frein de ses croyances, Aubanel recitait le Massacre des Innocents; c'était là que Mireille venait, de loin en loin, devider ses strophes nouvellement surgies.

A Maillane, lors de la Sainte-Agathe, qui est la fête de l'endroit, les "poètes" (comme on nous appelait déjà) arrivaient tous les ans pour y passer trois jours, comme les bohémiens. La vierge Agathe était Sicilienne : on la martyrisa en lui tranchant les seins. On dit même qu'à Arles, dans le trésor de Saint-Trophime, est conservé un plat d'agate qui, selon la tradition, aurait contenu les seins de la jeune bienheureuse. Mais d'où pouvait venir aux Arlésiens et aux Maillanais cette dévotion pour une sainte de Catane? Je me l'expliquerais de la façon suivante:

Un seigneur de Maillane, originaire d'Arles, Guillaume des Porcellets, fut, d'après l'histoire, le seul Français épargné aux Vêpres Siciliennes, en considération de sa droiture et de sa vertu. Ne nous aurait-il pas, lui ou ses descendants, apporté le culte de la vierge catanaise? Toujours est-il qu'en Sicile, sainte Agathe est invoquée contre les feux de l'Etna et à Maillane contre la foudre et l'incendie. Un honneur recherché par nos jeunes Maillanaises, c'est, avant leur mariage, d'être trois ans prieuses (comme on dirait pretresses) de l'autel de sainte Agathe, et voici qui est bien joli: la veille de la fête, les couples, la jeunesse, avant d'ouvrir les

danses, viennent, avec leurs musiciens, donner une serenade devant l'église, a sainte Agathe.

Avec les galants du pays, nous venions, nous aussi, derriere les menetriers, a la clarte des falots errants et au bruit des petards, serpenteaux et fusees, offrir a la patronne de Maillane nos hommages... Et, a propos de ces saints honores sur l'autel, dans les villes et les villages, de-ci de-la, au Nord comme au Midi, depuis des siecles et des siecles, je me suis demande, parfois: Qu'est-ce, a cote de cela, notre gloire mondaine de poetes, d'artistes, de savants, de guerriers, a peine connus de quelques admirateurs? Victor Hugo lui-meme n'aura jamais le culte du moindre saint du calendrier, ne serait-ce que saint Gent qui, depuis sept cents ans, voit, toutes les annees, des milliers de fideles venir le supplier dans sa vallee perdue! Et aussi, un jour qu'a sa table (les flatteurs avaient pose cette question:

-- Y a-t-il, en ce monde, gloire superieure a celle du poete?

-- Celle du saint, repondit l'auteur des Contemplations.

Lors de la Sainte-Agathe, nous allions donc au bal voir danser l'ami Mathieu avec Gango, Villette et Lali, mes belles cousines. Nous allions, dans le pre du moulin, voir les luttes s'ouvrir, au battement du tambour:

Qui voudra lutter, qu'il se presente...

Qui voudra lutter...

Qu'il vienne au pre!...

les luttes d'hommes et d'ephebes ou l'ancien lutteur Jesette, qui etait surveillant du jeu, tournait et retournait autour des lutteurs, butes l'un contre l'autre, nus, les jarrets tendus, et d'une voix severe leur rappelait parfois le precepte: defense de dechirer les chairs...\_

-- O Jesette... vous souvient-il de quand vous fites mordre la poussiere a Quequine?

-- Et de quand je terrassai Bel-Arbre d'Aramon, nous repondait le vieil athlete, enchante de redire ses victoires d'antan. On m'appelait, savez-vous comme? Le Petit Maillanais ou, autrement, le Flexible. Nul jamais ne put dire qu'il m'avait renverse et, pourtant, j'eus a lutter avec le fameux Meissonnier, l'hercule avignonnais qui tombait tout le monde; avec Rabasson, avec Creste d'Apt... Mais nous ne pumes rien nous faire.

A Saint-Remy, nous descendions chez les parents de Roumanille, Jean-Denis et Pierrette, de vaillants maraichers qui exploitaient un jardin vers le Portail-du-Trou. Nous y dinions en plein air, a l'ombre claire d'une treille, dans les assiettes peintes qui sortaient en notre honneur, avec les cuillers d'etain et les fourchettes de fer; et Zine et Antoinette, les soeurs de notre ami,

deux brunettes dans la vingtaine, nous servaient, souriantes, la blanquette d'agneau qu'elles venaient d'appreter.

Un rude homme, tout de meme, ce vieux Jean-Denis, le pere de Roumanille. Il avait, etant soldat de Bonaparte (ainsi qu'assez dedaigneux il denomrait l'empereur), vu la bataille de Waterloo et racontait volontiers qu'il y avait gagne la croix.

-- Mais, avec la defaite, disait-il, on n'y pensa plus.

Aussi, lorsque son fils, au temps de Mac-Mahon, recut la decoration, Jean-Denis, fierement, se contenta de dire:

-- Le pere l'avait gannee, c'est le garcon qui l'a.

Et voici l'epitaphe que Roumanille ecrivit sur la tombe de ses parents, au cimetiere de Saint-Remy :

A JEAN-DENIS ROUMANILLE  
JARDINIER, HOMME DE BIEN ET DE VALEUR (1791-1875)  
A PIERRETTE PIQUET, SON EPOUSE,  
BONNE, PIEUSE ET FORTE (1793-1895.  
ILS VECURENT CHRETIENNEMENT ET MOURURENT  
TRANQUILLES, DEVANT DIEU SOIENT-ILS!

Crousillat, de Salon, un devot de la langue et des Muses de Crau, etait assez souvent de ces reunions d'amis et c'est au lendemain d'une lecture poetique qu'il me gratifia du sonnet que je transcris:

\_J'entendis un echo de ta pure harmonie,  
Le jour que nous pumes, chez Roumanille,  
Cinq trouveres joyeux, francs de ceremonie,  
Manger, choquer le verre, chanter, rire en famille.

Mais quand finiras-tu de tresser ton panier,  
Quand de nous attifer ta belle jeune fille?  
Que je m'ecrie content et jamais faconnier  
Ta Mireille, o Mistral, est une merveille!...

Si donc, comme le vent dont le nom te convient,  
Fort est le souffle saint qui t'inspire, jeune homme,  
Allons, au monde avide epanche les accents:

A tes flambants accords les monts vont s'emouvoir  
Les arbres tressaillir, les torrents s'arreter,  
Comme aux sons modules sur les lyres antiques\_.

On allait, en Avignon, a la maison d'Aubanel, dans la rue Saint-Marc (qui, aujourd'hui, porte le nom du glorieux felibre): un hotel a tourelles, ancien palais cardinalice, qu'on a demoli depuis pour percer une rue neuve. En entrant dans le vestibule, on voyait, avec sa vis, une presse de bois semblable a un pressoir qui, depuis deux cents ans, servait pour imprimer les livres paroissiaux et scolaires

du Comtat. La, nous nous installions, un peu intimidés par le parfum d'église qui était dans les murs, mais surtout par Jeanneton, la vieille cuisinière, qui avait toujours l'air de grommeler:

-- Les voilà encore!

Cependant, la bonhomie du père d'Aubanel, imprimeur officiel de notre Saint-Père le Pape, et la jovialité de son oncle le chanoine nous avaient bientôt mis à l'aise. Et venu le moment où l'on choqua le verre, le bon vieux prêtre racontait.

-- Une nuit, disait-il, quelqu'un vint m'appeler pour porter l'extrême-onction à une malheureuse de ces mauvaises maisons du préau de la Madeleine. Quand j'eus administré la pauvre agonisante, et que nous redescendions avec le sacristain, les dames, alignées le long de l'escalier, décolletées et accouturées d'oripeaux de carnaval, me saluèrent au passage, la tête penchée, d'un air si contrit qu'on leur aurait donné, selon l'expression populaire, l'absolution sans les confesser. Et la mère catin, tout en m'accompagnant, m'alléguait des prétextes pour excuser sa vie... Moi, sans répondre, je dévalais les degrés; mais dès qu'elle m'eut ouvert la porte du logis, je me retournai et je lui fais:

-- Vieille brehaigne! s'il n'y avait point de matrones, il n'y aurait pas tant de gueuses!

Chez Brunet, chez Mathieu (dont nous parlerons plus tard) nous faisons aussi nos frairies. Mais l'endroit bienheureux, l'endroit prédestiné, c'était, ensuite, Font-Ségugne, bastide de plaisance près du village de Gadagne, où nous conviait la famille Giera: il y avait la mère, aimable et digne dame; l'aîné qu'on appelait Paul, notaire à Avignon, passionné pour la Gaie-Science; le cadet Jules, qui revait la rénovation du monde par l'œuvre des Pénitents Blancs; enfin, deux demoiselles charmantes et accortes: Clarisse et Josephine, douceur et joie de ce nid.

Font-Ségugne, au penchant du plateau de Camp-Cabel; regarde le Ventoux, au loin, et la gorge de Vaucluse qui se voit à quelques lieues. Le domaine prend son nom d'une petite source qui y coule au pied du castel. Un délicieux bouquet de chênes, d'acacias et de platanes le tient abrité du vent et de l'ardeur du soleil.

"Font-Ségugne, dit Tavan (le félibre de Gadagne), est encore l'endroit où viennent, le dimanche, les amoureux du village. Là, ils ont l'ombre, le silence, la fraîcheur, les cachettes; il y a des viviers avec leurs bancs de pierre que le lierre enveloppe; il y a des sentiers qui montent, qui descendent, tortueux, dans le bosquet; il y a belle vue; il y a chants d'oiseaux, murmure de feuillage, gazouillis de fontaine. Partout, sur le gazon, vous pouvez vous asseoir, rêver d'amour, si l'on est seul et, si l'on est deux, aimer."

Voi là où nous venions nous recreer comme perdreaux, Roumanille Giera,



Mathieu, Brunet, Tavan, Crousillat, moi et autres, Aubanel plus que tous, retenu sous le charme par les yeux de Zani (Jenny Manivet de son vrai nom), Zani l'Avignonnaise, une amie et compagne des demoiselles du castel.

"Avec sa taille mince et sa robe de laine,-- couleur de la grenade, -- avec son front si lisse et ses grands yeux si beaux, -- avec ses longs cheveux noirs et son brun visage, -- je la verrai tantot, la jeune vierge, -- qui me dira: "Bonsoir." O Zani, venez vite!"

C'est le portrait qu'Aubanel, dans son *\_Livre de l'Amour\_*, en fit lui-meme... Mais, a present, ecoutons-le, lorsque, apres que Zani eut pris le voile, il se rappelle

Font-Segugne :

"Voici l'ete, les nuits sont claires. -- A Chateauneuf, le soir est beau. -- Dans les bosquets la lune encore-- monte la nuit sur Camp-Cabel. -- T'en souvient-il? Parmi les pierres, -- avec ta face d'Espagnole, -- quand tu courais comme une folle, -- quand nous courions comme des fous -- au plus sombre et qu'on avait peur?

"Et par ta taille deliee -- je te prenais: que c'etait doux! -- Au chant des betes du bocage, -- nous dansions alors tous les deux. -- Grillons, rossignols et rainettes -- disaient, chacun, leurs chansonnettes; -- tu y ajoutais ta voix claire... -- Belle amie, ou sont, maintenant, -- tant de branles et de chansons?

"Mais, a la fin? las de courir, -- las de rire, las de danser, -- nous nous asseyions sous les chenes -- un moment pour nous reposer; -- tes longs cheveux qui s'epandaient. -- mon amoureuse main aimait -- a les reprendre; et toi, bonne, tu me laissais faire, tout doux, -- comme une mere son enfant."

Et les vers ecrits par lui, au chatelet de Font-Segugne, sur les murs de la chambre ou sa Zani couchait.

"O chambrette, chambrette, -- bien sur que tu es petite, mais que de souvenirs! -- Quand je passe ton seuil, je me dis: "Elles viennent!" -- Il me semble vous voir, o belles jouvencelles, -- toi, pauvre Julia, toi, ma chere Zani! -- Et pourtant, c'en est fait! -- Ah! vous ne viendrez plus dormir dans la chambrette! -- Julia, tu es morte! Zani, tu es nonnain!"

Vouliez-vous, pour berceau d'un reve glorieux, pour l'epanouissement d'une fleur d'ideal, un lieu plus favorable que cette cour d'amour discrete, au belvedere d'un coteau, au milieu des lointains azures et sereins, avec une volée de jeunes qui adoraient le Beau sous les trois especes: Poesie, Amour, Provence, identiques pour eux, et quelques demoiselles gracieuses, rieuses, pour leur faire compagnie!

Il fut ecrit au ciel qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleine primevere de la vie et de l'an, sept poetes devaient se rencontrer au

castel de Font-Segugne: Paul Giera, un esprit railleur qui signait Glaup (par anagramme de Paul G.); Roumanille, un propagandiste qui, sans en avoir l'air, attisait incessamment le feu sacré autour de lui; Aubanel, que Roumanille avait conquis à notre langue et qui, au soleil d'amour, ouvrait en ce moment le frais corail de sa \_grenade\_; Mathieu, ennuagé dans les visions de la Provence redevenue, comme jadis, chevaleresque et amoureuse; Brunet, avec sa face de Christ de Galilée, revant son utopie de Paradis terrestre; le paysan Tavan qui, ploie sur la houe, chantonnait au soleil comme le grillon sur la glebe; et Frédéric, tout prêt à jeter au mistral, comme les pères des montagnes, le cri de race pour heler, et tout prêt à planter le gonfalon sur le Ventoux...

A table, on parla, comme c'était l'habitude, de ce qu'il faudrait pour tirer notre idiome de l'abandon où il gisait depuis que, trahissant l'honneur de la Provence, les classes dirigeantes l'avaient réduit, hélas! à la domesticité. Et alors, considérant que, des deux derniers Congrès, celui d'Arles et celui d'Aix, il n'était rien sorti qui fit prévoir un accord pour la réhabilitation de la langue provençale; qu'au contraire, les réformes, proposées par les jeunes de l'École avignonnaise, s'étaient vues, chez beaucoup, mal accueillies et mal voulues, les Sept de Font-Segugne délibérèrent, unanimes, de faire bande à part et, prenant le but en main, de le jeter où ils voulaient.

-- Seulement, observa Glaup, puisque nous faisons corps neuf, il nous faut un nom nouveau. Car, entre rimeurs, vous le voyez, bien qu'ils ne trouvent rien du tout, ils se disent tous \_trouveres\_. D'autre part, il y a aussi le mot de \_troubadour\_. Mais, usité pour désigner les poètes d'une époque, ce nom est décati par l'abus qu'on en a fait. Et à renouveau enseigne nouvelle!

Je pris alors la parole.

-- Mes amis, dis-je, à Maillane, il existe dans le peuple, un vieux recitatif qui s'est transmis de bouche en bouche et qui contient, je crois, le mot prédestiné.

Et je commençai :

"Monseigneur saint Anselme lisait et écrivait. -- Un jour de sa sainte écriture, -- il est monté au haut du ciel. -- Pres de l'Enfant Jésus, son fils très précieux, -- il a trouvé la Vierge assise -- et aussitôt l'a saluée. -- Soyez le bienvenu, neveu! a dit la Vierge. -- Belle compagne, a dit son enfant, qu'avez-vous? -- J'ai souffert sept douleurs amères -- que je désire vous conter.

"La première douleur que je souffris pour vous, o mon fils précieux, -- c'est lorsque, allant ouïr messe de relevailles, au temple je me présentai, -- qu'entre les mains de saint Simeon je vous mis. -- Ce fut un couteau de douleur -- qui me trancha le cœur, qui me traversa l'âme, - ainsi qu'à vous, -- o mon fils précieux!

"La seconde douleur que je souffris pour vous, etc. -- La troisieme douleur que je souffris pour vous, etc. -- La quatrieme douleur que je souffris pour vous, -- o mon fils precieux! -- c'est quand je vous perdis, -- que de trois jours, trois nuits, je ne vous trouvai plus, -- car vous etiez dans le temple, -- ou vous vous disputiez, avec les scribes de la loi, -- avec les sept \_felibres\_ de la Loi (1)."

-- Les sept felibres de la Loi, mais c'est nous autres, ecria la tablee. Va pour \_felibre\_.

Et Glaup ayant verse dans les verres tailles une bouteille de chateaneuf qui avait sept ans de cave, dit solennellement:

-- A la sante des felibres! Et, puisque nous voici en train de baptiser, adaptons au vocable de notre Renaissance tous les derives qui doivent en naitre. Je vous propose donc d'appeler \_felibrierie\_ toute ecole de felibres qui comptera au moins sept membres, en memoire, messieurs, de la pleiade d'Avignon.

-- Et moi, dit Roumanille, je vous propose, s'il vous plait, le joli mot \_felibriser\_ pour dire "se reunir, comme nous faisons, entre felibres".

(1) Ce poeme populaire se dit aussi en Catalogne. Voici la traduction du Catalan correspondant au provençal que nous venons de citer: Le troisieme (couteau) fut quand vous eutes, -- pres de trois jours, perdu votre Fils; -- vous le trouvates dans le temple, -- disputant avec des savants, -- prechant sous les voutes -- la celeste doctrine.

-- Moi, dit Mathieu, j'ajoute le terme \_felibree\_ pour dire "une frairie de poetes provencaux".

-- Moi, dit Tavan, je crois que le mot \_felibreen\_ n'exprimerait pas mal ce qui concerne les felibres.

-- Moi je dedie, fit Aubanel, le nom de \_felibresse\_ aux dames qui chanteront en langue de Provence.

-- Moi, je trouve, dit Brunet, que le mot \_felibrillon\_ sierait aux enfants des felibres.

-- Moi, dit Mistral, je clos par ce mot national: \_felibrige\_, felibrige\_! qui designera l'oeuvre et l'association.

Et, alors, Glaup reprit:

-- Ce n'est pas tout, collegues! nous sommes les felibres de la loi... Mais, la Loi, qui la fait?

-- Moi, dis-je, et je vous jure que, devrais-je y mettre vingt ans de ma vie, je veux, pour faire voir que notre langue est une langue, rediger les articles de loi qui la regissent.

Drole de chose! elle a l'air d'un conte et, pourtant, c'est de la, de cet engagement pris un jour de fete, un jour de poesie et d'ivresse ideale, que sortit cette enorme et absorbante tache du \_Tresor du Felibrige\_ ou dictionnaire de la langue provencale, ou se sont fondus vingt ans d'une carriere de poete.

Et qui en douterait n'aura qu'a lire le prologue de Glaup (P. Giera) dans \_l'Almanach Provençal\_ de 1885, ou cela est clairement consigne comme suit:

"Quand nous aurons toute prete la Loi qu'un felibre prepare et qui dit, beaucoup mieux que vous ne sauriez le croire, pourquoi ceci, pourquoi cela, les opposants devront se taire."

C'est dans cette seance, memorable a juste titre et passee, aujourd'hui, a l'etat de legende, qu'on decida la publication, sous forme d'almanach, d'un petit recueil annuel qui serait le fanion de notre poesie, l'etendard de notre idee, le trait d'union entre felibres, la communication du Felibrige avec le peuple.

Puis, tout cela regle, l'on s'apercut, ma foi, que le 21 de mai, date de notre reunion, etait le jour de sainte Estelle; et, tels que les rois Mages, reconnaissant par la l'influx mysterieux de quelque haute conjoncture, nous saluames l'Etoile qui presidait au berceau de notre redemption.

L'\_Almanach Provençal pour le Bel An de Dieu 1855\_ parut la meme annee avec ses cent douze pages. A la premiere, en belle place, tel qu'un trophée de victoire, notre \_Chant des Felibres\_ exposait le programme de ce reveil de seve et de joie populaire:

--Nous sommes des amis, des freres,  
Etant les chanteurs du pays!  
Tout jeune enfant aime sa mere,  
Tout oisillon aime son nid:  
Notre ciel bleu, notre terroir  
Sont, pour nous autres, un paradis.

Tous des amis, joyeux et libres,  
De la Provence tous epris,  
C'est nous qui sommes les felibres,  
Les gais felibres provencaux!

En provençal ce que l'on pense  
Vient sur les levres aisement.  
O douce langue de Provence,  
Voila pourquoi nous t'aimerons!  
Sur les galets de la Durance  
Nous le jurons tous aujourd'hui!

Tous des amis, etc...

Les fauvettes n'oublient jamais  
Ce que leur gazouilla leur pere,  
Le rossignol ne l'oublie guere,  
Ce que son pere lui chanta;  
Et le langage de nos meres,  
Pourrions-nous l'oublier, nous autres?

Tous des amis, etc...

Cependant que les jouvencelles  
Dansent au bruit du tambourin,  
Le dimanche, a l'ombre legere,  
A l'ombre d'un figuier, d'un pin,  
Nous aimons a gouter ensemble,  
A humer le vin d'un flacon.

Tous des amis, etc...

Alors, quand le mout de la Nerthe  
Dans le verre sautille et rit,  
De la chanson qu'il a trouvee  
Des qu'un felibre lance un mot,  
Toutes les bouches sont ouvertes  
Et nous chantons tous a la loi.

Tous des amis, etc...

Des jeunes filles semillantes  
Nous aimons le rire enfantin;  
Et, si quelqu'une nous agree,  
Dans nos vers de galanterie  
Elle est chantee et rechantee  
Avec des mots plus que jolis.

Tous des amis, etc.

Quand les moissons seront venues,  
Si la poele frit quelquefois,  
Quand vous foulerez vos vendanges,  
Si le suc du raisin foisonne  
Et que vous ayez besoin d'aide,  
Pour aider, nous y courrons tous.

Tous des amis, etc...

Nous conduisons les farandoles;  
A la Saint-Eloi, nous trinquons;  
S'il faut lutter, a bas la veste;  
De saint Jean nous sautons le feu;  
A la Noel, la grande fete,  
Ensemble nous posons la Buche.

Tous des amis, etc...

Dans le moulin lorsqu'on detrite  
Les sacs d'olives, s'il vous faut  
Des lurons pour pousser la barre,  
Venez, nous sommes toujours prêts  
Vous aurez la des gouailleurs comme  
Il n'en est pas dix nulle part.

Tous des amis, etc...

Vienne la rotie des châtaignes  
Aux veillées de la Saint-Martin,

Si vous aimez les contes bleus,  
Appelez-nous, voisins, voisines:  
Nous vous en dirons des brochees  
Dont vous rirez jusqu'au matin.

Tous des amis, etc...

A votre fête patronale  
Faut-il des prieres, nous voici...  
Et vous, pimpantes mariees,  
Voulez-vous un joyeux couplet?  
Conviez-nous: pour vous, mignonnes,  
Nous en avons des cents au choix!

Tous des amis, etc...

Quand vous egorgerez la truie,  
Ne manquez pas de faire signe!  
Serait-ce par un jour de pluie,  
Pour la saigner on lie la queue:  
Un bon morceau de la fressure,  
Rien de pareil pour bien diner.

Tous des amis, etc...

Dans le travail le peuple ahane:  
Ce fut, hélas! toujours ainsi...  
Eh! s'il fallait toujours se taire,  
Il y aurait de quoi crever!  
Il en faut pour le faire rire,  
Et il en faut pour lui chanter!

Tous des amis, joyeux et libres,  
De la Provence tous epris,  
C'est nous qui sommes les felibres,  
Les gais felibres provencaux!\_

Le Felibrige, vous le voyez, était loin d'engendrer mélancolie et pessimisme. Tout s'y faisait de gaieté de cœur, sans arrière-pensée

de profit ni de gloire. Les collaborateurs des premiers almanachs avaient tous pris des pseudonymes: le Felibre des Jardins (Roumanille), le Felibre de la Grenade (Aubanel), le Felibre des Baisers (Mathieu), le Felibre Enjoue (Glaup, Paul Giera), le Felibre du Mas on bien de Belle-Viste (Mistral), le Felibre de l'Armee (Tavan, pris par la conscription), le Felibre de l'Arc-en-Ciel (G. Brunet, quietait peintre); tous ceux, ensuite, qui vinrent peu a peu grossir le bataillon : le Felibre de Verre (D. Cassan), le Felibre des Glands (T. Poussel), le Felibre de la Sainte-Braise (E. Garcin), le Felibre de Lusene (Crousillat, de Salon), le Felibre de l'Ail (J.-B. Martin, surnomme le Grec), le Felibre des Melons (V. Martin, de Cavaillon), la Felibresse du Caulon (fille du precedent), le Felibre Sentimental (B. Laurens), le Felibre des Chartes (Achard, archiviste de Vaucluse), le Felibre du Pontias (B. Chalvet, de Nyons), le Felibre de Maguelone (Moquin-Tandon), le Felibre de la Tour-Magne (Roumieux, de Nimes), le Felibre de la Mer (M. Bourrelly), le Felibre des Crayons (l'abbe Cotton) et le Felibre Myope (premier nom du \_Cascarelet\_, qui a signe, plus tard, les faceties et contes naifs de Roumanille et de Mistral).

## CHAPITRE XIII

### L'ALMANACH PROVENCAL

Le bon pelerin. -- Jarjaye au paradis. -- La Grenouille de Narbonne.  
-- La Montelaise -- L'homme populaire.

L' \_Almanach Provençal\_, bien venu des paysans, goute par les patriotes, estime par les lettres, recherche par les artistes, gagna rapidement la faveur du public; et son tirage, qui fut, la premiere annee, de cinq cents exemplaires, monta vite a douze cents, a trois mille, a cinq mille, a sept mille, a dix mille, qui est le chiffre moyen depuis quinze ou vingt ans.

Comme il s'agit d'une oeuvre de famille et de veilee, ce chiffre represente, je ne crois guere me tromper, cinquante mille lecteurs. Impossible de dire le soin, le zele, l'amour- propre que Roumanille et moi avons mis sans relache a ce cher petit livre, pendant les quarante premieres annees. Et sans parler ici des innombrables poesies qui s'y sont publiees, sans parler de ses \_Chroniques\_, ou est contenue, peut-on dire, l'histoire du Felibrige, la quantite de contes, de legendes, de sornettes, de faceties et de gaudrioles, tous recueillis dans le terroir, qui s'y sont ramasses, font de cette entreprise une collection unique. Toute la tradition, toute la raillerie, tout l'esprit de notre race se trouvent serres la dedans; et si le peuple provençal, un jour, pouvait disparaitre, sa facon d'etre et de penser se retrouverait telle quelle dans l'almanach des felibres.

Roumanille a publie, dans un volume a part (\_Li Conte Prouvençau et li Cascareto\_), la fleur des contes et gais devis qu'il egrena a profusion dans notre almanach populaire. Nous aurions pu en faire autant; mais nous nous contenterons de donner, en specimen de notre

prose d'almanach, quelques-uns des morceaux qui eurent le plus de succes et qui ont ete, du reste, traduits et repandus par Alphonse Daudet, Paul Arene, E. Blavet, et autres bons amis.

## LE BON PELERIN

Legende provencale.

I

Maitre Archimbaud avait pres de cent ans. Il avait ete jadis un rude homme de guerre; mais a present, tout eclope et perclus par la vieillesse, il tenait le lit toujours et ne pouvait plus bouger.

Le vieux maitre Archimbaud avait trois fils. Un matin, il appela l'aine et lui dit :

-- Viens ici, Archimbalet! En me retournant dans mon lit et revassant, car, va, au fond d'un lit, on a le temps de reflechir je me suis rememore que, dans une bataille, me rencontrant un jour en danger de perir je promis a Dieu de faire le voyage de Rome... Aie! je suis Vieux comme terre et ne puis plus aller en guerre! Je voudrais bien, mon fils, que tu fisses a ma place ce pelerinage-la, car il me peine de mourir sans avoir accompli mon voeu.

L'aine repondit:

-- Que diable allez-vous donc vous mettre en tete, un pelerinage a Rome et je ne sais ou encore! Pere, mangez, buvez, et puis dans votre lit, autant qu'il vous plaira, dites des patenotres! Nous avons, nous, autre chose a faire.

Maitre Archimbaud, le lendemain matin, appelle son fils cadet;

-- Cadet, ecoute, lui fait-il: en revassant et en calculant, car, vois-tu, au fond d'un lit on a le loisir de rever, je me suis souvenu que, dans une tuerie, me trouvant un jour en danger mortel, je me vouai a Dieu pour le grand voyage de Rome... Aie! je suis vieux comme terre! je ne puis plus aller en guerre! et je voudrais qu'a ma place tu ailles faire, toi, le pelerinage promis.

Le cadet repondit:

-- Pere, dans quinze jours va venir le beau temps! Il faudra labourer les chaumes, il faut cultiver les vignes, il faut faucher les foins... Notre aine doit conduire le troupeau dans la montagne; le jeune est un enfant... Qui commandera, si je m'en vais a Rome faineanter par les chemins? Pere, mangez, dormez, et laissez-nous tranquilles.

Le bon maitre Archimbaud, le lendemain matin appelle le plus jeune:

-- Esperit, mon enfant, approche, lui fait-il. J'ai promis au bon



Dieu de faire un pelerinage a Rome... Mais je suis vieux comme terre!  
Je ne puis plus aller en guerre... Je t'y enverrais bien a ma place,  
pauvre! Mais tu es un peu jeune, tu ne sais pas la route; Rome est  
tres loin, mon Dieu! et s'il t'arrivait malheur...

-- Mon pere, j'irai, repondit le jeune. Mais la mere cria: Je ne veux  
pas que tu y ailles! Ce vieux radoteur avec sa guerre, avec sa Rome,  
finit par donner sur les nerfs: non content de grogner, de se  
plaindre, de geindre, toute l'annee durant, il enverrait maintenant  
ce bel enfant se perdre!

-- Mere, dit le jeune, la volonte d'un pere est un ordre de Dieu!  
Quand Dieu commande, il faut partir.

Et Esperit, sans dire plus, alla tirer du vin dans une petite gourde,  
mit un pain dans sa besace avec quelques oignons, chaussa ses  
souliers neufs, chercha dans le bucher un bon baton de chene, jeta  
son manteau sur l'epaule, embrassa son vieux pere, qui lui donna  
force conseils, fit ses adieux a toute sa parente et partit.

II

Mais avant de se mettre en voie, il alla devotement ouir la sainte  
messe; et n'est-ce pas merveille qu'en sortant de l'eglise, il trouva  
sur le seuil un beau jeune homme qui lui adressa ces mots:

-- Ami, n'allez-vous pas a Rome?

-- Mais oui, dit Esperit.

-- Et moi aussi, camarade; si cela vous plaisait, nous pourrions  
faire route ensemble.

-- Volontiers, mon bel ami.

Or cet aimable jouvenceau etait un ange envoye par Dieu.

Esperit avec l'ange prirent donc la voie romaine; et ainsi tout  
gaiement, tantot au soleil, tantot a l'aiguail, en mendiant leur pain  
et chantant des cantiques, la petite gourde au bout du baton, enfin  
ils arriverent a la cite de Rome.

Une fois reposes, ils firent leurs devotions a la grande eglise de  
Saint-Pierre, visiterent tour a tour les basiliques, les chapelles,  
les oratoires, les sanctuaires, et tous les piliers sacres, baiserent  
les reliques des apotres Pierre et Paul, des vierges, des martyrs et  
de la vraie Croix; bref avant de repartir, ils furent voir le pape,  
qui leur donna sa benediction.

Et alors Esperit avec son compagnon allerent se coucher sous le  
porche de Saint-Pierre et Esperit s'endormit.

Or, voici qu'en dormant le pelerin vit en songe ses freres et sa mere

qui brulaient en enfer, et il se vit lui-meme avec son pere dans la gloire eternelle des paradis de Dieu.

-- Helas! pour lors, s'ecria-t-il, je voudrais bien, mon Dieu, retirer du feu ma mere, ma pauvre mere et mes freres!

Et Dieu lui repondit:

-- Tes freres, c'est impossible, car ils ont desobei mon commandement; mais ta mere, peut-etre, si tu peux, avant sa mort, lui faire faire trois charites.

Et Esperit se reveilla. L'ange avait disparu. Il eut beau l'attendre, le chercher, le demander, il ne le retrouva plus et il dut tout seul s'en retourner a Rome.

Il se dirigea donc vers le rivage de la mer, ramassa des coquillages, en garnit son habit ainsi que son chapeau, et de la, lentement, par voies et par chemins, par vallees et par montagnes, il regagna le pays en mendiant et en priant.

III

C'est ainsi qu'il arriva dans son endroit et a sa maison.

Il en manquait depuis deux ans. Amaigri et chetif, hale, poudreux, en haillons, les pieds nus, avec sa petite gourde au bout de son bourdon, son chapelet et ses coquilles, il etait meconnaissable. Personne ne le reconnut, et il s'en vint tout droit au logis paternel et dit doucement a la porte:

-- Au pauvre pelerin, au nom de Dieu, faites l'aumone!

-- Ho! sa mere cria, vous etes ennuyeux! Tous les jours il en passe, de ces garnements, de ces vagabonds, de ces truandailles.

-- Helas! epouse, fit au fond de son lit le bon vieil Archimbaud, donne-lui quelque chose: qui sait si notre fils n'est pas a cette meme heure dans le meme besoin!

Et, ma foi, en grommelant, la femme coupa un crouton et l'alla porter au pauvre. Le lendemain, le pelerin retourne encore a la porte de la maison paternelle en disant:

-- Au nom de Dieu, maitresse, faites un peu d'aumone au pauvre pelerin.

-- Vous etes encore la! cria la vieille, vous savez bien qu'hier on vous donna; ces gloutons mangeraient tout le bien du Chapitre!

-- Helas! epouse, dit Archimbaud le bon vieillard, hier as-tu pas mange? et aujourd'hui toi-meme ne manges-tu pas encore? Qui sait si notre fils ne se trouve pas aussi dans la meme misere!

Et voila que l'epouse, attendrie de nouveau, va couper un autre crouton et le porte encore au pauvre.

Le lendemain enfin, Esperit revient a la porte de ses gens et dit:

-- Au nom de Dieu, ne pourriez-vous pas, maitresse, donner l'hospitalite au pauvre pelerin?

-- Nenni, cria la dure vieille, allez-vous-en coucher ou l'on loge les gueux!

-- Helas! epouse, dit le bon vieil Archimbaud, donne-lui l'hospitalite: qui sait si notre enfant, notre pauvre Esperit, n'est pas errant, a cette heure, a la rigueur du mauvais temps!

-- Oui, tu as raison, dit la mere, et elle alla aussitot ouvrir la porte de l'etable et le pauvre Esperit, sur la paille, derriere les betes, alla se giter dans un coin.

Au petit jour, le lendemain, la mere d'Esperit, les freres d'Esperit viennent pour ouvrir l'etable... L'etable, mes amis, etait tout illuminee: le pelerin etait mort, etait roidi et blanc, entre quatre grands cierges qui brulaient autour de lui; la paille ou il gisait etait etincelante; les toiles d'araignees, luisantes de rayons, pendaient la-haut des poutres, telles que les courtines d'une chapelle ardente; les betes de l'etable, les mulets et les boeufs, chauvissaient effares avec de grands yeux pleins de larmes; un parfum de, violette embaumait l'ecurie; et le pauvre pelerin, la face glorieuse, tenait dans ses mains jointes un papier ou etait ecrit: "Je suis votre fils."

Alors eclaterent les pleurs et tous en se signant tomberent a genoux: Esperit etait un saint.

( \_Almanach Provençal de 1879\_.)

## JARJAYE AU PARADIS

Jarjaye, un portefaix de Tarascon, vient a mourir et, les yeux fermes, tombe dans l'autre monde. Et de rouler et de rouler! L'eternite est vaste, noire comme la poix, demesuree, lugubre a donner le frisson. Jarjaye ne sait ou gagner, il est dans l'incertitude, il claque des dents et bat l'espace. Mais a force d'errer il apercoit au loin une petite lumiere, la-bas au loin, bien loin... Il s'y dirige ; c'etait la porte du bon Dieu.

Jarjaye frappe: pan! pan! a la porte.

-- Qui est la? crie saint Pierre.

--C'est moi.

-- Qui, toi?

-- Jarjaye.

-- Jarjaye de Tarascon?

-- C'est ca, lui-meme.

-- Mais, garnement, lui fait saint Pierre, comment as-tu le front de vouloir entrer au saint paradis, toi qui jamais depuis vingt ans n'as recite tes prieres; toi qui, lorsqu'on te disait: "Jarjaye, viens a la messe" repondais: "Je ne vais qu'a celle de l'apres-midi"; toi qui, par moquerie, appelais le tonnerre "le tambour des escargot"; toi qui mangeais gras, le vendredi quand tu pouvais, le samedi quand tu en avais, en disant: "Qu'il en vienne! c'est la chair qui fait la chair; ce qui entre dans le corps ne peut faire mal a l'ame"; toi qui, quand sonnait l'angelus, au lieu de te signer comme doit faire un bon chretien: "Allons, disais-tu, un porc est pendu a la cloche!"; toi qui, aux avis de ton pere: "Jarjaye, Dieu te punira"! ripostais de coutume: "Le Bon Dieu qui l'a vu? Une fois mort on est bien mort!"; toi enfin qui blasphemais et reniais chreme et bapteme, se peut-il que tu oses te presenter ici, abandonne de Dieu?

Le pauvre Jarjaye repliqua:

-- Je ne dis pas le contraire, je suis un pecheur. Mais qui savait qu'apres la mort il y eut tant de mysteres! Enfin, oui, j'ai failli, et la piquette est tiree; s'il faut la boire, on la boira. Mais au moins, grand saint Pierre, laissez-moi voir un peu mon oncle, pour lui conter ce qui se passe a Tarascon.

-- Quel oncle?

-- Mon oncle Matery, qui etait penitent blanc.

-- Ton oncle Matery? Il a pour cent ans de purgatoire.

-- Malediction! pour cent ans! et qu'avait-il fait?

-- Tu te rappelles qu'il portait la croix aux processions. Un jour, des mauvais plaisants se donnerent le mot, et l'un d'eux se met a dire: "Voyez Matery qui porte la croix!" Un peu plus loin un autre repete: "Voyez Matery qui porte la croix! " Un autre finalement lui fait comme ceci: "Voyez, voyez Matery, qu'est-ce qu'il porte?" Matery impatiente repliqua, parait-il: "Un viedaze comme toi". Et il eut un coup de sang et mourut sur sa colere.

-- Alors, faites-moi voir ma tante Dorothee, qui etait tant, tant devote.

-- Fi! elle doit etre au diable, je ne la connais pas...

-- Que celle-la soit au diable, cela ne m'etonne guere, car pour la

devotion si elle fut outree, pour la mechancete c'etait une vraie vipere... Figurez-vous que...

-- Jarjaye, je n'ai pas loisir; il me faut aller ouvrir a un pauvre balayeur que son ane vient d'envoyer au paradis d'un coup de pied.

-- O grand saint Pierre, puisque vous avez tant fait et que la vue ne coute rien, laissez-moi voir un peu le paradis, qu'on dit si beau!

-- Oui, parbleu! tout de suite, vilain huguenot que tu es!

-- Allons, saint Pierre, souvenez-vous que par la-bas mon pere, qui est pecheur, porte votre banniere aux processions, et les pieds nus...

-- Soit, dit le saint, pour ton pere, je te l'accorde; mais vois, canaille, c'est entendu, tu n'y mettras que le bout du nez.

-- Ca suffit.

Donc le celeste portier entrebaille sans bruit la porte et dit a Jarjaye: "Tiens, regarde."

Mais celui-ci, tournant soudainement le dos, entre a reculons dans le paradis.

-- Que fais-tu? lui demande saint Pierre.

-- La grande clarte m'offusque, repond le Tarasconnais; il me faut entrer par le dos; mais selon votre parole, lorsque ne j'y aurai mis le nez, soyez tranquille, je n'irai pas plus loin "Allons, pensa le bienheureux, j'ai mis le pied dans la musette." Et le Tarasconnais est dans le paradis.

-- Oh! dit-il, comme on est bien! comme c'est beau! quelle musique.

Au bout d'un certain moment, le porte-clefs lui fait:

-- Quand tu auras assez baye, voyons, tu sortiras, parce que je n'ai pas le temps de te donner la replique...

-- Ne vous genez pas, dit Jarjaye, si vous avez quelque chose a faire, allez a vos occupations... Moi je sortirai quand je sortirai... Je ne suis pas presse du tout.

-- Mais tels ne sont pas nos accords.

-- Mon Dieu, saint homme, vous voila bien emu! Ce serait different s'il n'y avait point de large; mais, grace a Dieu, la place ne manque pas.

-- Et moi je te prie de sortir, car si le bon Dieu passait....

-- Ho! puis, arrangez-vous comme vous voudrez. J'ai toujours oui dire: qui se trouve bien, qu'il ne bouge. Je suis ici, j'y reste.

Saint Pierre hochait la tete, frappait du pied. Il va trouver Saint Yves.

-- Yves, lui fait-il, toi qui es avocat, tu vas me donner un conseil.

-- Deux, s'il t'en faut, repond saint Yves.

-- Sais-tu que je suis bien campe? Je me trouve dans tel cas, comme ceci, comme cela... Maintenant que dois-je faire?

-- Il te faut, lui dit saint Yves, prendre un bon avoue et citer par huissier le dit Jarjaye pardevant Dieu.

Ils cherchent un bon avoue; mais d'avoue en paradis, jamais personne n'en avait vu. Ils demandent un huissier. Encore moins! Saint Pierre ne savait plus de quel bois faire fleche.

Vient a passer saint Luc:

-- Pierre, tu es bien sourcilleux! Notre-Seigneur t'aurait-il fait quelque nouvelle semonce?

-- Oh ! mon cher, ne m'en parle pas! Il m'arrive un embarras, vois-tu, de tous les diables. Un certain nomme Jarjaye est entre par une ruse dans le paradis et je ne sais plus comment le mettre dehors.

-- Et d'ou est-il, ce Jarjaye?

-- De Tarascon.

-- Un Tarasconnais? dit saint Luc. Oh! mon Dieu, que tu es bon? Pour le faire sortir, rien, rien de plus facile... Moi, etant, comme tu sais, l'ami des boeufs, le patron des toucheurs, je frequente la Camargue, Arles, Beaucaire, Nimes, Tarascon, et je connais ce peuple: je sais ou il lui demange et comment il faut le prendre... Tiens, tu vas voir.

A ce moment voletait par la une volee d'anges bouffis.

-- Petits! leur fait saint Luc, psitt, psitt!

Les angelots descendent.

-- Allez en cachette hors du paradis; et quand vous serez devant la porte, vous passerez en courant et en criant: "Les boeufs, les boeufs!"

Sitot les angelots sortent du paradis et comme ils sont devant la porte, ils s'elancent en criant: "Les boeufs, les boeufs! Oh tiens! oh tiens! la pique!"

Jarjaye, bon Dieu de Dieu! se retourne ahuri.

-- Tron de l'air! quoi! ici on fait courir les boeufs! En avant!  
s'ecrie-t-il.

Et il s'elance vers la porte comme un tourbillon et, pauvre imbecile,  
sort du paradis.

Saint Pierre vivement pousse la porte et ferme a clef, puis mettant  
la tete au guichet:

-- Eh bien! Jarjaye, lui dit-il goguenard, comment te trouves-tu a  
cette heure?

-- Oh! n'importe, riposte Jarjaye. Si c'avait ete les boeufs, je ne  
regretterais pas ma part de paradis.

Cela disant, il plonge, la tete la premiere, dans l'abime.

(\_Almanach provençal de 1864.\_)

## LA GRENOUILLE DE NARBONNE

I

Le camarade Pignolet compagnon menuisier, -- surnomme la "Fleur de  
Grasse", -- par une apres-midi du mois de juin, revenait tout joyeux  
de faire son Tour de France. La chaleur etait assommante et, sa canne  
garnie de rubans a la main, avec son affutage (ciseaux, rabots,  
maillet), plie derriere le dos dans son tablier de toile, Pignolet  
gravissait le grand chemin de Grasse, d'ou il etait parti depuis  
quelque trois ou quatre ans.

Il venait, selon l'usage des Compagnons du Devoir, de monter a la  
Sainte-Baume pour voir et saluer le tombeau de maitre Jacques, pere  
des Compagnons. Ensuite, apres avoir inscrit sur une roche son surnom  
compagnonique, il etait descendu jusqu'a Saint-Maximin, pour prendre  
ses couleurs chez maitre Fabre, le marechal qui sacre les Enfants du  
Devoir. Et, fier comme un Cesar, le mouchoir sur la nuque, le chapeau  
egaye d'un flot de faveurs multicolores et, pendus a ses oreilles,  
deux petits compas d'argent, il tendait vaillamment la guetre dans un  
tourbillon de poussiere. Il en etait tout blanc.

Quelle chaleur! De temps en temps, il regardait aux figuiers s'il n'y  
avait pas de figues; mais elles n'etaient pas mures, et les lézards  
bayaient dans les herbes havies; et les cigales folles, sur les  
oliviers poudreux, sur les buissons et les yeuses, au soleil qui  
dardait, chantaient rageusement.

-- Nom de nom, quelle chaleur! disait sans cesse Pignolet.

Ayant, depuis des heures, vide sa gourde d'eau-de-vie, il pantelait  
de soif et sa chemise etait trempee.

-- Mais en avant! disait-il. Bientot, nous serons a Grasse.

Oh ! sacre nom de sort! Quel bonheur, quelle joie d'embrasser pere et mere et de boire a la cruche l'eau des fontaines de Grasse, et de conter mon Tour de France, et d'embrasser Mion sur ses joues fraiches, et de nous marier, vienne la Madeleine, et ne plus quitter la maison! En marche, Pignolet! Plus qu'une petite traite!

Enfin, le voila au portail de Grasse et, dans quatre enjambees, a l'atelier de son pere.

II

-- Mon gars, o mon beau gars, cria le vieux Pignol en quittant son etabli, sois le bien arrive! Marguerite, le petit!  
Cours, va tirer du vin; mets la poele, la nappe... Oh! la benediction! Comment te portes-tu?

-- Pas trop mal, grace a Dieu! Et vous autres, par ici, pere, etes-vous tous gaillards?

-- Eh! comme de pauvres vieux... Mais s'est-il donc fait grand!

Et tout le monde l'embrasse, pere, mere, voisins, et les amis, et les fillettes. On lui decharge son paquet, et les enfants manient les beaux rubans de son chapeau et de sa longue canne. La vieille Marguerite, les yeux larmoyants, allume vivement le feu avec une poignee de copeaux; et, pendant qu'elle enfarine quelques morceaux de merluche pour regaler le garcon, maitre Pignol, le pere, s'assied a table avec Pignolet, et de trinquer: "A la sante!" Et l'on commence a mouiller l'anche.

-- Par exemple, faisait le vieux maitre Pignol en frappant avec son verre, toi, dans moins de quatre ans, tu as acheve ton Tour de France et te voila deja, a ce que tu m'assures, passe et recu Compagnon du Devoir! Comme tout change, cependant! De mon temps, il fallait sept ans, oui, sept belles annees, pour gagner les \_couleurs\_... Il est vrai, mon enfant, que la, dans la boutique, je t'avais assez degauchi et que, pour un apprenti, tu ne poussais pas deja, tu ne poussais pas trop mal le rabot et la varlope... Mais, enfin, l'essentiel est que tu saches ton metier et que, je le crois du moins, tu aies vu et appris tout ce que doit connaitre un luron qui est fils de maitre.

-- Oh! pere! pour cela, repondit le jeune homme, voyez, sans me vanter, je ne crois pas que personne, dans la menuiserie, me passe la plume par le bec.

-- Eh bien! dit le vieux, voyons, raconte-moi un peu, tandis que la morue chante et cuit dans la poele, ce que tu remarquas de beau, tout en courant le pays.

III



-- D'abord, pere, vous savez qu'en partant d'ici, de Grasse, je filai sur Toulon, ou j'entrai a l'arsenal. Pas besoin de relever tout ce qui est la-dedans: vous l'avez vu comme moi.

-- Passe, oui, c'est connu.

-- En partant de Toulon, j'allai m'embaucher a Marseille, fort belle et grande ville, avantageuse pour l'ouvrier, ou les \_coteries\_ ou camarades me firent observer, pere, un \_cheval marin\_ qui sert d'enseigne a une auberge.

-- C'est bien.

-- De la, ma foi, je remontai sur Aix, ou j'admira les sculptures du portail de Saint-Sauveur.

-- Nous avons vu tout cela.

-- Puis, de la, nous gagnames Arles, et nous vimes la voute de la commune d'Arles.

-- Si bien appareillee qu'on ne peut pas comprendre comment ca tient en l'air.

-- D'Arles, pere, nous tirames sur le bourg de Saint-Gille, et la, nous vimes la fameuse \_Vis\_...

-- Oui, oui, une merveille pour le \_trait\_ et pour la \_taille\_.

Ce qui fait voir, mon fils, qu'autrefois, tout de meme, aussi bien qu'aujourd'hui, il y eut de bons ouvriers.

-- Puis, nous nous dirigeames de Saint-Gille a Montpellier, et la, on nous montra la celebre \_Coquille\_...

-- Oui, qui est dans le Vignoble, et que le livre appelle la "trompe de Montpellier".

-- C'est cela... Et, apres, nous marchames sur Narbonne.

-- C'est la que je t'attendais.

-- Quoi donc, pere? A Narbonne, j'ai vu les Trois-Nourrices, et puis l'archeveche, ainsi que les boiseries de l'eglise Saint-Paul.

-- Et puis?

-- Mon pere, la chanson n'en dit pas davantage: "Carcassonne et Narbonne -- sont deux villes fort bonnes -- pour aller a Beziers; -- Pezenas est gentille, -- mais les plus jolies filles -- n'en sont a Montpellier."

-- Alors, bousilleur, tu n'as pas vu la Grenouille?

-- Mais quelle grenouille?

-- La Grenouille qui est au fond du benitier de l'église Saint-Paul.

Ah! je ne m'étonne plus que tu aies sitôt fait, bambin, ton Tour de France! La Grenouille de Narbonne! le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre, que l'on vient voir de tous les diables. Et ce saute-ruisseau! criait le vieux Pignol en s'animant de plus en plus, ce méchant gate-bois qui se donne pour compagnon n'a pas vu seulement la Grenouille de Narbonne! Oh! mais, qu'un fils de maître ait fait baisser la tête, dans la maison, à son père, mignon, ça ne sera pas dit! Mange, bois, va dormir, et, des demain matin, si tu veux qu'on soit coterie, tu regagneras Narbonne pour voir la Grenouille.

IV

Le pauvre Pignolet, qui savait que son père ne demordait pas aisément et qu'il ne plaisantait pas, mangea, but, alla au lit, et le lendemain, à l'aube, sans repliquer davantage, après avoir muni de vivres son bissac, il repartit pour Narbonne.

Avec ses pieds meurtris et enflés par la marche, avec la chaleur, la soif, par voies et par chemins, va donc mon Pignolet!

Aussitôt arrive, au bout de sept ou huit jours, dans la ville de Narbonne, -- d'où selon le proverbe, "ne vient ni bon vent ni bonne personne", -- Pignolet qui, cette fois, ne chantait pas, je vous l'assure, sans prendre le temps même de manger un morceau ou boire un coup au cabaret, s'achemine de suite vers l'église Saint-Paul et, droit au benitier, s'en vient voir la Grenouille.

Dans la vasque de marbre, en effet, sous l'eau claire, une grenouille rayée de roux, tellement bien sculptée qu'on l'aurait dite vivante, regardait accroupie, avec ses deux yeux d'or et son museau narquois, le pauvre Pignolet, venu de Grasse pour la voir.

-- Ah! petite vilaine, s'écria tout à coup, farouche, le menuisier.  
Ah! c'est toi qui m'as fait faire, par ce soleil ardent, deux cents lieues de chemin! Va, tu te souviendras de Pignolet de Grasse!

Et voilà le sacrifiant qui, de son baluchon, tire son maillet, son ciseau, et pan! d'un coup, à la grenouille il fait sauter une patte. On dit que l'eau benite, comme teinte de sang, devint rouge soudain, et la vasque du benitier, depuis lors, est restée rougeâtre.

(Almanach Provençal de 1890.)

LA MONTELAISE

I

Une fois, à Montoux, qui est l'endroit du grand saint Gent et de

Nicolas Saboly, il y avait une fillette blonde comme l'or. On lui disait Rose. C'était la fille d'un cafetier. Et, comme elle était sage et qu'elle chantait comme un ange, le cure de Monteux l'avait mise à la tête des choristes de son église.

Voici que, pour la Saint-Gent, fête patronale de Monteux, le père de Rose avait loué un chanteur.

Le chanteur, qui était jeune, tomba amoureux de la blondine; la blondine, ma foi, devint amoureuse aussi. Puis, un beau jour, les deux enfants, sans tant aller chercher, se marièrent; la petite Rose fut Mme Bordas.

Adieu, Monteux! Ils partirent ensemble. Ah! que c'était charmant, libres comme l'air et jeunes comme l'eau, de n'avoir aucun souci, que de vivre en plein amour et chanter pour gagner sa vie!

La belle première fête où Rose chanta, ce fut pour sainte Agathe, la \_vote\_ des Maillanais.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

C'était au café de la Place (aujourd'hui \_Café du Soleil\_): la salle était pleine comme un œuf. Rose, pas plus effrayée qu'un passereau de saule, était droite, là-bas au fond, sur une estrade, avec ses cheveux blondins, avec ses jolis bras nus, et son mari à ses pieds l'accompagnant sur la guitare.

Il y avait une fumée! C'était rempli de paysans, de Graveson, de Saint-Rémy, d'Eyrague et de Maillane. Mais on n'entendait pas une mauvaise parole. Ils ne faisaient que dire:

-- Comme elle est jolie ! le galant biais! Elle chante comme un orgue, et elle n'est pas de loin, elle n'est que de Monteux!

Il est vrai que Rose ne chantait que de belles chansons. Elle parlait de patrie, de drapeau, de bataille, de liberté, de gloire, et cela avec une passion, une flamme, un \_tron\_ de l'air\_, qui faisaient tressaillir toutes ces poitrines d'hommes. Puis, quand elle avait fini, elle criait:

174

-- Vive saint Gent!

Des applaudissements à démolir la salle. La petite descendait, faisait, toute joyeuse, la queue autour des tables; les pièces de deux sous pleuvaient dans la sebille et, riante et contente comme si elle avait cent mille francs, elle versait l'argent dans la guitare de son homme, en lui disant:

-- Tiens! vois; si cela dure, nous serons bientôt riches...

## II

Quand Mme Bordas eut fait toutes les fetes de notre voisinage, l'envie lui vint de s'essayer dans les villes.

La, comme au village, la Montelaise fit flores. Elle chantait la Pologne avec son drapeau a la main; elle y mettait tant d'ame, tant de frisson, qu'elle faisait fremir.

En Avignon, a Cette, a Toulouse, a Bordeaux, elle etait adoree du peuple. Tellement qu'elle se dit:

-- Maintenant, il n'y a plus que Paris!

Elle monta donc a Paris. Paris est l'entonnoir qui aspire tout. La comme ailleurs, et plus encore, elle fut l'idole de la foule.

Nous etions aux derniers jours de l'Empire; la chataigne commencait a fumer, et Mme Bordas chanta la Marseillaise. Jamais cantatrice n'avait dit cet hymne avec un tel enthousiasme, une telle frenesie; les ouvriers des barricades crurent voir, devant eux, la liberte resplendissante, et Tony Reveillon, un poete de Paris, disait, dans la journal :

Elle nous vient de la Provence,  
Ou soufflent les vents de la mer,  
Ou l'on respire l'eloquence,  
Tout enfant, en respirant l'air.  
Tous les bras sont tendus vers elle...  
Nous te saluons, o Beaute:  
Pour suivre tes pas, immortelle,  
Nous quitterons notre Cite.  
Tu nous meneras aux frontieres,  
A ton moindre geste soumis,  
Car tous les peuples sont nos freres,  
Et les tyrans nos ennemis\_.

## III

Helas! a la frontiere, trop vite il fallut aller. La guerre, la defaite, la revolution, le siege s'amoncelèrent coup sur coup. Puis vint la Commune et son train du diable.

La folle Montelaise, eperdue la-dedans comme un oiseau dans la tempete, ivre d'ailleurs de fume, de tourbillonnement, de popularite, leur chanta Marianne comme un petit demon. Elle aurait chante dans l'eau; encore mieux dans le feu!

Un jour, l'emeute l'enveloppa dans la rue et l'emporta comme une paille dans le palais des Tuileries.

La populace reine se donnait une fete dans les salons imperiaux. Des bras noirs de poudre saisirent Marianne -- car Mme Bordas etait pour

eux Marianne -- et la camperent sur le trone, au milieu des drapeaux rouges.

-- Chante-nous, lui crierent-ils, la derniere chanson que vont entendre les voutes de ce palais maudit!

Et la petite de Monteux, avec le bonnet rouge coiffant ses cheveux blonds, leur chanta... \_la Canaille\_.

Un formidable cri: "Vive la Republique!" suivit le dernier refrain. Seulement, une voix perdue dans la foule repondit:

-- \_Vivo sant Gent!\_

La Montelaise n'y vit plus, deux larmes brillerent dans ses yeux bleus, et elle devint pale comme une morte.

-- Ouvrez, donnez-lui de l'air! cria-t-on en voyant que le coeur lui manquait...

Ah! non, pauvre Rose! ce n'etait pas l'air qui lui manquait: c'etait Monteux, c'etait saint Gent dans la montagne, et l'innocente joie des fetes de Provence.

La foule, cependant, avec ses drapeaux rouges, s'ecoulait en hurlant par les portails ouverts.

Sur Paris, de plus en plus, tonnait la canonnade: des bruits sombres, sinistres couraient dans les rues, de longues fusillades s'entendaient au lointain, l'odeur du petrole vous coupait l'haleine, et quelques heures apres, le feu des Tuileries montait jusqu'aux nues.

Pauvre petite Montelaise: nul n'en a plus oui parler.

(\_Almanach Provençal de 1873\_)

## L'HOMME POPULAIRE

Le maire de Gigognan m'avait invite, l'autre annee, a la fete de son village. Nous avions ete sept ans camarades d'ecriture aux ecoles d'Avignon, mais depuis lors, nous ne nous etions plus vus.

-- Benediction de Dieu, s'ecria-t-il en m'apercevant, tu es toujours le meme: frais comme un barbeau, joli comme un sou, droit comme une quille... Je t'aurais reconnu sur mille.

-- Oui, je suis toujours le meme, lui repondis-je, seulement la vue baisse un peu, les tempes rient, les cheveux blanchissent et, quand les cimes sont blanches, les vallons ne sont guere chauds.

-- Bah! me fit-il, bon garcon, vieux taureau fait sillon droit et ne devient pas vieux qui veut... Allons, allons diner.

Vous savez comme on mange aux fetes de village, et chez l'ami Lassagne, je vous reponds qu'il ne fait pas froid; il y eut un diner qui se faisait dire "vous": des coquilles d'ecrevisses, des truites de la Sorgue, rien que des viandes fines et du vin cachee, le petit verre du milieu, des liqueurs de toute sorte et, pour nous servir a table, un tendron de vingt ans qui... Je n'en dis pas plus.

Arrives au dessert, nous entendons dans la rue un bourdonnement: \_vounvoun; vounvoun\_; c'etait le tambourin. La jeunesse du lieu venait, selon l'usage, toucher l'aubade au consul.

-- Ouvre la porte; Franconnette, cria mon ami Lassagne, va querir les fouaces et, allons, rince les verres.

Cependant les menetriers battaient leur tambourinade. Quand ils eurent fini, les abbes de la jeunesse, le bouquet a la veste, entrerent dans la salle avec les tambourins, avec le valet de ville qui portait fierement les prix des jeux au haut d'une perche, avec les farandoleurs et la foule des filles.

Les verres se remplirent de bon vin d'Alicante. Tous les cavaliers, chacun a son tour, couperent une corne de galette, on trinqua pele-mele a la sante de M. le maire, et puis,

M. le maire, lorsque tout le monde eut bu et plaisante un moment, leur adressa ces paroles :

-- Mes enfants, dansez tant que vous voudrez, amusez-vous tant que vous pourrez, soyez toujours polis avec les etrangers; sauf de vous battre et de lancer des projectiles, vous avez toute permission.

-- Vive monsieur Lassagne! s'ecria la jeunesse.

On sortit et la farandole se mit en train. Lorsque tous furent dehors, je demandai a Lassagne:

-- Combien y a-t-il de temps que tu es maire de Gigognan?

-- Il y a cinquante ans, mon cher.

-- Serieusement? il y a cinquante ans?

-- Oui, oui, il y a cinquante ans. J'ai vu passer, mon beau, onze gouvernements, et je ne crois pas mourir, si le bon Dieu m'aide, sans en enterrer encore une demi-douzaine.

-- Mais comment as-tu fait pour sauver ton echarpe entre tant de gachis et de revolutions?

-- Eh! mon ami de Dieu, c'est la le pont aux anes. Le peuple, le brave peuple, ne demande qu'a etre mene. Seulement, pour le mener, tous n'ont pas le bon biais. Il en est qui te disent: il le faut

mener raide. D'autres te disent: il le faut mener doux; et moi, sais-tu ce que je dis? il le faut mener gaiement.

"Regarde les bergers: les bons bergers ne sont pas ceux qui ont toujours le baton leve; ce n'est pas non plus ceux qui se couchent sous un saule et dorment au talus des champs. Les bons bergers sont ceux qui, devant leur troupeau, tranquillement cheminent en jouant du chalumeau. Le betail qui se sent libre, et qui l'est effectivement, broute avec appetit le paturin et le laiteron. Puis lorsqu'il a le ventre plein et que vient l'heure de rentrer, le berger sur son fifre joue l'air de la retraite et le troupeau content reprend la route du bercail.

"Mon ami, je fais de meme, je joue du chalumeau, mon troupeau suit.

-- Tu joues du chalumeau: c'est bon a dire... Mais enfin, dans ta commune, tu as des blancs, tu as des rouges, tu as des tetus et tu as des droles, comme partout! allons, et quand viennent les elections pour un depute, par exemple, comment fais-tu?

-- Comment je fais? Eh! mon bon, je laisse faire... Car, de dire aux blancs: "Votez pour la republique" serait perdre sa peine et son latin, comme de dire aux rouges: "Votez pour Henri V." autant cracher contre ce mur.

-- Mais les indecis, ceux qui n'ont pas d'opinion, les pauvres innocents, toutes les bonnes gens qui louvoient ou le vent les pousse?

-- Ah! ceux-la, quand parfois, dans la boutique du barbier, ils me demandent mon avis:

-- Tenez, leur dis-je, Bassaquin ne vaut pas mieux que Bassacan. Si vous votez pour Bassaquin, cet ete vous aurez des puces; et si vous votez pour Bassacan, vous aurez des puces cet ete. Pour Gigognan, voyez-vous, mieux vaut une bonne pluie que toutes les promesses que font les candidats... Ah! ce serait different, si vous nommiez des paysans: tant que, pour deputes, vous ne nommerez pas des paysans, comme cela se fait en Suede et en Danemark, vous ne serez pas representes. Les avocats, les medecins, les journalistes, les petits bourgeois de toute espece que vous envoyez la-haut ne demandent qu'une chose: rester a Paris autant que possible pour traire la vache et tirer au ratelier. Ils se fichent pas mal de notre Gigognan! Mais si, comme je le dis, vous, vous deleguez des paysans, ils penseraient a l'epargne, ils diminueraient les gros traitements, ils ne feraient jamais la guerre, ils creuseraient des canaux, ils aboliraient les Droits-Reunis, et se hateraient de regler les affaires pour s'en revenir avant la moisson... Dire pourtant qu'il y a en France plus de vingt millions de \_pieds-terreux\_ et qu'ils n'ont pas l'adresse d'envoyer trois cents d'entre eux pour représenter la \_terre!\_ Que risqueraient-ils d'essayer? Ce serait bien difficile qu'ils fissent plus mal que les autres!

"Et chacun de me répondre: "Ah! ce M. Lassagne: tout en badinant, il a raison peut-être."

-- Mais revenons, lui dis-je; toi personnellement, toi Lassagne, comment as-tu fait pour conserver dans Gigognan ta popularité et ton autorité pendant cinquante ans de suite?

-- Ho! c'est la moindre des choses. Tiens, levons-nous de table, nous irons prendre l'air et quand tu auras fait avec moi, une ou deux fois, le tour de Gigognan, tu en sauras autant que moi.

Et nous nous levâmes de table, nous allumâmes un cigare et nous allâmes voir les \_joies\_.

Devant nous, en sortant, une partie de boules était engagée sur la route. Le tireur enleva le but et le remplaça par sa boule. Du coup, sans le vouloir, il donna deux points aux autres.

-- Sacre coquin de sort! cria M. Lassagne, voilà qui s'appelle tirer! Mes compliments, Jean-Claude, j'ai vu bien des parties, mais je t'assure que jamais je ne vis enlever comme cela un cochonnet! Tu es un fameux tireur!

Et nous filâmes. Peu après, nous rencontrâmes deux jeunes filles qui allaient se promener.

-- Regarde-moi donc ça, dit Lassagne à haute voix, si on ne croirait pas deux reines! La jolie tournure! Quels fins minois! Et ces pendants d'oreilles à la dernière mode! C'est la fleur de Gigognan.

Les deux fillettes tournèrent la tête et souriantes nous saluèrent.

En traversant la place, nous passâmes près d'un vieillard qui était assis devant sa porte.

-- Eh bien! maître Guinrand, lui dit M. Lassagne, cette année-ci luttons-nous pour homme ou demi-homme?

-- Ah! mon pauvre monsieur, nous ne luttons pour rien du tout, répondit maître Guinrand.

-- Vous rappelez-vous, maître Guinrand, cette année ou, sur le pré, se présentèrent Meissonnier, Quequine, Rabasson, les trois plus fiers lutteurs de la Provence, et que vous les renversâtes sur les épaules tous les trois?

-- Vous ne voulez pas que je me rappelle? fit le vieux lutteur en s'allumant: c'est l'année où l'on prit la citadelle d'Anvers. La \_joie\_ était de cent écus, avec un mouton pour les demi-hommes. Le préfet d'Avignon qui me toucha la main! Les gens de Bedarride qui pensèrent se battre avec ceux de Courtezon, car qui était pour moi, qui était contre... Ah! quel temps! à côté d'aujourd'hui ou leurs luttes... Mieux vaut n'en point parler, car on ne voit plus d'hommes,



plus d'hommes, cher monsieur... D'ailleurs ils s'entendent entre eux.

Nous serrames la main au vieux et continuames la promenade.  
Justement, le cure sortait de son presbytere.

-- Bonjour, messieurs.

-- Bonjour; ah! tenez, dit Lassagne, monsieur le Cure, puisque je vous vois, je vais vous parler de ceci: ce matin, a la messe, je m'avisais que notre eglise se fait par trop étroite, surtout les jours de fete... Croyez-vous que nous ferions mal de penser a l'agrandir?

-- Sur ce point, monsieur le Maire, je suis en plein de votre avis: vrai, les jours de ceremonie, on ne peut plus s'y retourner.

-- Monsieur le Cure, je vais m'en occuper; a la premiere reunion du conseil municipal je poserai la question, nous la mettrons a l'etude, et si a la prefecture on veut nous venir en aide...

-- Monsieur le Maire, je suis ravi et je ne peux que vous remercier.

Un moment apres, nous nous heurtames a un gros gars qui, la veste sur l'epaule, allait entrer au cafe.

-- C'est egal, lui dit Lassagne, il parait, mon garçon, que tu n'es pas moisi: on dit que tu l'as secoue, le marjolet qui en contait a Madelon pour prendre ta place.

-- N'ai-je pas bien fait, monsieur le Maire?

-- Bravo, mon Joselet: ne te laisse pas manger ta soupe... Seulement, une autre fois, vois-tu? ne tape pas si fort.

-- Allons, dis-je a Lassagne, je commence a comprendre: tu emploies la savonnette.

-- Attends encore, me repondit-il.

Comme nous sortions des remparts, nous voyons venir un troupeau qui tenait tout le chemin, et Lassagne cria au patre:

-- Rien qu'au bruit de tes sonnailles, j'ai dit: ce doit etre Georges! Et je ne me suis pas trompe: le joli groupement d'ouailles! les gaillardes brebis! Mais que leur fais-tu manger? J'en suis sur: l'une portant l'autre, tu ne les donnerais pas pour dix ecus au moins...

-- Ah! certes non, repliqua Georges... Je les achetai a la Foire Froide, cet hiver: presque toutes m'ont fait l'agneau, et elles m'en feront un second, m'est avis.

-- Non seulement un second, mais des betes pareilles pourront te

donner des jumeaux.

-- Dieu vous entende, monsieur Lassagne!

Nous finissions a peine de causer avec le patre que nous vimes venir, cahin-caha un charretier, qui avait nom Sabaton.

-- Dis, Sabaton? l'interpella ainsi Lassagne, tu vas m'en croire ou non: niais avec ta charrette tu etais encore, j'estime, a une demi-lieue d'ici que j'ai devine ton coup de fouet.

-- Vraiment? monsieur Lassagne.

-- Mon ami, il n'y a que toi pour faire ainsi claquer la meche.

Et Sabaton, pour prouver que Lassagne disait vrai, decocha un coup de fouet qui nous fendit les oreilles.

Bref, en nous avançant, nous atteignimes une vieille qui, le long des fosses, ramassait de la chicoree.

-- Tiens, c'est toi, Berengere? lui dit Lassagne en l'accostant; eh bien! par derriere, avec ton fichu rouge, je te prenais pour Tereson, la belle-fille du Cacha: tu lui ressembles tout a fait!

-- Moi? oh! monsieur Lassagne, mais songez que j'ai septante ans!

-- Oh! va, va, par derriere, si tu pouvais te voir, tu ne montres pas misere et l'on vendangerait avec de plus vilains paniers.

-- Ce monsieur Lassagne! il faut toujours qu'il plaisante, disait la vieille en pouffant de rire. Puis se tournant vers moi, la commere me fit:

-- Voyez, monsieur, ce n'est pas facon de parler, mais ce M. Lassagne est une creme d'homme. Il est familier avec tous. Il parlerait, voyez-vous, au dernier du pays, a un enfant d'un an! Aussi il y a cinquante ans qu'il est maire de Gigognan et il le sera toute sa vie.

-- Eh bien! collegue, me fit Lassagne, ce n'est pas moi, n'est-ce pas? qui le lui ai fait dire. Tous, nous aimons les bons morceaux; tous nous aimons les compliments; et nous nous complaisons tous aux bonnes manieres. Que ce soit avec les femmes, que ce soit avec les rois, que ce soit avec le peuple, qui veut regner doit plaire. Et voila le secret du maire de Gigognan.

(\_Almanach provencal de 1883\_.)

CHAPITRE XIV

LE VOYAGE AUX SAINTES-MARIES

La caravane de Beaucaire. -- Le charretier Lamouroux. -- Les rouliers de Provence. -- Alarde la folle. -- La Camargue en pataugeant. -- Les filles sur le dos. -- La Mecque du golfe. -- La descente des chasses, -- Le retour par Aigues-Mortes.

J'avais toute ma vie oui parler de la Camargue et des Saintes-Maries et de leur pelerinage, mais je n'y etais jamais alle. Au printemps de cette annee-la (1855), j'ecrivis a l'ami Mathieu, toujours pret pour les excursions: "Veux- tu venir avec moi aux Saintes?"

"Oui," me repondit-il. L'on se donna rendez-vous a Beaucaire, au quartier de la Condamine, d'ou tous les ans, le 24 mai, partait une caravane pour les Saintes-Maries de la Mer; et avec une multitude de femmes, de jeunes filles, d'enfants, d'hommes du peuple, tasses sur des charrettes, un peu apres minuit nous nous mimes en route. Je vous laisse a penser si les carrioles avaient leur charge: nous etions sur la notre quatorze pelerins.

Le brave charretier, un nomme Lamouroux, de ces Provencaux diserts qui ne sont entrepris sur rien, nous fit placer devant, assis sur le brancard et les jambes pendantes. Lui, la moitie du temps, a la gauche de sa bete, tout en battant du feu pour allumer sa pipe, nous marchait cote a cote et le fouet sur la nuque. Lorsqu'il etait fatigue, il se nichait dans un siege suspendu devant la roue et que les charretiers nomment \_porte-faineant\_.

Derriere moi, embeguinee dans sa mante de laine, il y avait une jeunesse qu'on appelait Alarde et qui, sur un matelas blottie avec sa mere, me tenait ses pieds dans le dos. Mais n'ayant pas fait encore connaissance avec nos voisines, qui entre elles babillaient, nous causions, Mathieu et moi, avec le charretier.

-- Ainsi, vous autres, d'ou etes-vous, s'il n'y a pas d'indiscretion? commença maitre Lamouroux.

Nous repondimes:

-- De Maillane.

-- Ho! vous n'etes donc pas de loin... Je l'avais bien vu a votre parler. \_Charretier de Maillane verse en pays de plaine\_.

-- Mais pas tous, mon bonhomme.

-- Allons, fit Lamouroux, c'est un dicton pour plaisanter... Et tenez, j'ai connu, quand j'allais sur la route, un roulier de Maillane qui etait equipe, vraiment, comme saint Georges: on l'appelait l'Ortolan.

-- Vous parlez de quelques annees!

-- Ah! messieurs, je vous parle de l'epoque du roulage, avant, que les mangeurs, avec leurs chemins de fer, nous eussent tous ruines. Je

vous parle, moi, de quand la foire de Beaucaire etait dans sa splendeur, de quand la premiere tartane qui arrivait a la foire gagnait la prime du mouton dont la peau etait pendue par les mariniers vainqueurs au bout du grand mat du navire; je vous parle, moi, de quand les chevaux de halage etaient insuffisants pour remonter sur le Rhone les monceaux de marchandises qui a Beaucaire se vendaient, et du temps ou les charretiers, -- vous ne vous en souvenez pas, vous qui etes jeunes, -- les rouliers, les voituriers, qui biffaient les grandes routes et s'en croyaient les maitres, faisaient claquer leur fouet de Marseille a Paris et de Paris a Lille en Flandre!

Et Lamouroux, une fois lance sur le chapitre du roulage, pendant qu'au clair de lune sa bete cheminait tout doux, nous en tint de taille jusqu'au lever du soleil.

-- Ah! disait-il, il fallait voir, vers le Pont de Bon-Pas ou a la Viste de Marseille, sur ce grand chemin de vingt-quatre pas de large, il fallait voir ces files de charrettes chargees, de carrioles bachees, de haquets bien garrottes, lesquels se touchaient tous, ces rangees d'attelages superbes, equipages de trois, de quatre, de six betes, qui descendaient sur Marseille ou qui montaient sur Paris, charriant le ble, le vin, les poches d'avoine, les ballots de morues, les barils d'anchois ou les pains de savon, cahin-caha, bredi-breda, et a la garde de Dieu, comme disaient alors les lettres de voiture!

Et quand nous traversions un village, messieurs, des tas de polissons se pendaient au barreau de la queue de la charrette et s'y faisaient trainasser, pendant que criaient les autres:

"Derriere, derriere, charretier!"

De loin en loin, le long de la route, il y avait pour le diner, pour le souper ou le coucher une auberge celebre avec sa belle hotesse au visage riant, avec sa grande cuisine et sa grande cheminee ou la broche tournait des porcs entiers sut les landiers, avec sa porte large ouverte, avec ses ecuries vastes comme des eglises, ou deux rangees de creches allaient se prolongeant et ou sur la muraille etait collee l'image coloriee de saint Eloi. Ces cabarets s'appelaient: la Graille (en francais la \_Corneille\_), Saint-Martin, le Lion- d'Or, le Cheval-Blanc, la Mule-Noire, le Chapeau-Rouge, la Belle-Hotesse, le Grand-Logis, que sais-je, moi? et il se parlait d'eux a cent lieues a l'entour.

De loin en loin, le long de la route, il y avait des bourreliers qui mettaient en montre un collier neuf, des charrons qui au besoin pouvaient reparer les roues, des forgerons machures qui pour enseigne avaient un fer a cheval, de petits boutiquiers qui, derriere leurs vitres, exposaient des paquets de cordelette a fouet ainsi que des chapeaux de pipe; et de petites buvettes qui avaient devant leur porte un treillage blanchi par la poussiere du chemin -- ou venaient les charretiers siroter pour un sou leur goutte d'eau-de-vie.

Tanguant du dos, réglant leur pas sur le cahot des attelages, et saluant du fouet tout ce monde connu, les fameux charretiers marchaient arrogamment, une main a la rene et de l'autre le fouet, avec la blouse bleue, la culotte de velours, le bonnet multicolore, la limousine au vent, aux jambes les houseaux, tantot criant: "Hue!" tantot criant: "Dia!" tantot criant: "Hurhau!" Et quand la route etait luisante et que le voyage allait bien et que les roues claquaient aux boites des moyeux, ils chantaient, au pas des betes et au tintement des grelots, la chanson des rouliers :

\_Un roulier qui est bien monte  
Doit avoir des roues  
De six pouces, a la Marlborough:  
Ca, c'est a la mode!  
Un essieu de dix emfans  
Et un petit bidet blanc  
Pour le gouvernage  
De son equipage\_.

Comment ne pas chanter? La voiture se payait bien: d'Arles a Lyon, sept livres par quintal... Franc d'accident, un charretier avec sa couple pouvait gagner sans peine son louis d'or par jour.

Aussi on portait beau sur les routes de France! Nos rouliers etaient glorieux. Oh! les chevaux superbes! Quels mulets! Les gaillardes betes! Les limoniers, les brancardiers, les cordiers, les chefs de file, tout cela etait garni, harnache a faire plaisir. Les muselieres avaient des franges, les licous avaient des clochettes, les bridons avaient des houppes de toutes les couleurs. Les colliers redressaient leurs chaperons cornus; les attelles des colliers, comme de grandes pennes, tenaient en l'air la longe dans des anneaux de verre bleu; la laine des housses moutonnait sur le dos de leurs betes; les couvertures brodees avaient des emouchettes; les surdos, les ventrieres, les croupieres, les harnais, tout etait contrepointe, ajuste de main de maitre...

Comment n'auraient-ils pas chante?

\_En arrivant a Lyon,  
Ils nous cherchent noise  
Et nous font passer dessus  
Le pont a bascule:  
Tout cela, ce sont des gens  
Qui ne demandent qu'argent  
Pour faire des dentelles  
A leur demoiselles\_.

De Marseille a Lyon, les charretiers marchaient a la gauche de leurs betes, ou, pour parler comme eux, \_a dia et de la main\_, parce qu'en ce temps-la la longe de la rene se tenait du cote gauche. Ils nommaient \_hors la main\_ l'autre cote de l'attelage.

Mais l'usage de Provence ne dépassait pas Lyon. A Lyon le climat, le parler, tout changeait. Il fallait donc changer de main et tenir la rene a la droite. Ensuite la pluie venait, la laide pluie continuelle, avec sa fange et ses ornieres, ou il fallait cartayer, si vous ne vouliez pas vous perdre. Puis les employes des bascules qui vous cherchaient querelle en parlant \_franchimand\_... Alors en vouliez-vous des mauvaises paroles, des "tonnerres" des "Sacre Dieu"! Ils juraient, reniaient commue des charretiers: "Hue, Mouret! hue, Robin! hue, charogne! haie donc, vieille rosse! ah monstre de brigand, la charrette est embourbee."

Mais les renforts venaient, avec leurs conducteurs: on doublait l'attelage, on doublait, on triplait, et l'épaule a la roue, on depetrait la charrette... Nous voici a l'auberge. Au bruit des coups de fouet, l'hotesse, la chambriere, et le valet d'écurie la lanterne a la main sortaient a la rencontre des charretiers crottes. On rentrait l'équipage; les betes detelees, les mangeoires garnies, on s'en venait souper.

Benediction de Dieu! avec trente sous par tete, on faisait, sur les routes, des crevailles! Les charretiers mangeaient les coudes sur la table. Sur la table bedonnait une bouteille de neuf pintes; et quand ils avaient bu, ils jetaient derriere eux la derniere goutte du verre. Au milieu du repas, ils se levaient, c etait l'usage, pour abreuver leurs betes et leur donner l'avoine; puis ils s'attablaient de nouveau pour le roti. Nous y voila! Et vous ne vouliez pas qu'ils chantent:

\_Le matin a son lever  
La soupe au fromage:  
C'est la .un friand manger,  
Qui aime le laitage.  
Puis, ca nous reveillera,  
Un verre de ratafia,  
Et le long de la route  
La petite goutte!\_

Ils appelaient cela "tuer le ver". Ayant battu la pierre a feu, ils allumaient alors la pipe, passaient leur rude main sous le joli menton de la gaie chambriere -- qui attendait sur la porte, donnaient un tour de garrot a la liure du chargement, et derechef, en route!

Maintenant, s'il faut tout dire, la journee sur la route n'etait pas toujours commode. Sans compter les fondrieres avec la boue jusqu'aux moyeux, les montees a toute force, les descentes a enrayures, sans compter le bris des rais, les essieux qui rompaient, les gendarmes a moustaches qui epiaient la plaque des charretiers endormis et dressaient, leurs verbaux, des fois, pour epargner ou gagner du chemin, il fallait bruler l'etape, c'est-a-dire passer devant l'auberge sans manger.

D'autres fois, deux charretiers, tetus comme leurs mulets, se rencontraient sur la voie: "Coupe, toi! Coupe, moi! Tu ne veux pas

couper, capon?" Vlan! sur le mufle du limonier un coup de fouet qui l'aveuglait et ruait la charrette contre un tas de cailloux! Alors de courir aux pieux, aux billots en bois d'yeuse; et il y avait sur la route des bagarres effroyables ou, d'un coup de roulon, on vous decervelait un homme.

Pour la regle du train regnait pourtant un vieil usage qui etait respecte de tous: le charretier dont le devant, la bete de devant, avait les quatre pieds blancs, a la montee comme a la descente, avait le droit, messieurs, de ne pas quitter la voie: "\_Qui a les quatre pieds blancs\_, comme on dit, \_peut passer partout\_."

Enfin les charretiers arrivaient a Paris et allaient remiser a la Grand'Pinte, quartier si populaire, disait mon pere-grand, qu'avec un coup de sifflet le gouvernement, quand il veut, peut y lever cent mille hommes!

\_En arrivant a Paris,  
Usances nouvelles:  
Des tailloles, n'y en a plus,  
Culottes a bretelles.  
Ce ne sont que franchimands  
Qui attellent a l'envers  
Et font tout au beurre...  
Sur eux le tonnerre!\_

Mais en entrant au Grand Village, vive Dieu! c'est la qu'ils s'appliquaient a faire claquer le fouet: c'etait un eclat repete, un vacarme, un cliquetis qui ressemblait a la foudre.

-- Allons, disaient les Parisiens, en bouchant des deux mains leurs oreilles qui cornaient, les Provencaux arrivent! et marche, \_tron de l'air!\_ crains-tu que la terre te manque?

Il faut dire qu'en ce temps, pour faire peter le fouet, les rouliers de Provence etaient les sans-pareils. Mangechair de Tarascon, dans l'affaire d'une lieue, en faisant les coups quadruples, avait consomme quatre livres de meche. Maitre Imbert de Beaucaire, rien que d'un coup de fouet, mouchait une chandelle sans l'eteindre! Le Puceron de Chateau-Renard debouchait une bouteille sans la jeter a terre; enfin le gros Charlon de la Pierre-Plantade, d'un coup de meche de son fouet, vous deferrait, dit-on, un mulet des quatre pieds.

Bref, lorsque les rouliers avaient decharge leurs voitures, serre le paiement dans le ceinturon de cuir, recharge pour Marseille et fait une tournee dans le Palais-Royal, ils entonnaient joyeux ce dernier couplet:

\_Tiens, garcon, voila pour toi,  
Va mettre en cheville...  
Mais l'hotesse a repondu:  
Moi qui suis jolie,

Moi qui te fais tant de bien,  
Tu ne me donnes donc rien?  
Par une caresse  
Calme ma tendresse\_.

Ayant mis les colliers, ils attelaient alors, et dans vingt jours, vingt-deux, vingt-quatre, au bruit regulier des grelots, ils retournaient dans la Provence, pour venir triompher, le jour de la Saint-Eloi, a la \_Charrette de Verduze\_: ... Et alors au cabaret, en vouliez-vous des recits, avec des hableries et des mensonges gros comme le mont Ventoux! L'un, en voyageant de nuit, avait vu le falot du feu Saint-Elme, et le follet fantastique s'etait assis sur sa charrette, peut-etre deux heures de chemin. Un autre, sur la route, avait trouve une valise, qui pesait! Il devait y avoir dedans, pour le moins, cent mille francs... Mais un cavalier masque etait venu a bride abattue et l'avait reclamee au moment ou notre homme la ramassait pour l'emporter. Un autre avait ete arrete a main armee; heureusement pour lui qu'il avait lie ses louis dans le boudin de son catogan, qui etait de mode a cette epoque, -- et les voleurs a grandes barbes, avec stylets et pistolets doubles, eurent beau visiter et fouiller le caisson, ils n'y trouverent que le \_fiasque\_ (bouteille clissee).

Un autre avait couche au pays des Polacres, qui en naissant ne sont pas chretiens. Un autre avait passe au pays des Pelles de Bois. Il y en a qui croient, racontait-il, que les pelles de bois se font comme les sabots ou comme les cuillers, en taillant un morceau de bois. Mais c'est la une erreur. Les pelles de bois, qui servent pour remuer le ble, viennent sur des arbres toutes faites, comme ici les amandes et les caroubes. Quand nous y passames, messieurs, la recolte etait rentree et nous ne pumes pas les voir. Mais nous nous laissames dire par des gens du pays que, lorsqu'elles sont sur les arbres, qu'elles vont etre mures et que le mistral souffle, elles font un tintamarre tel que celui des crecelles a l'office des Tenebres.

Un autre affirmait avoir vu, a Paris, une princesse, une belle princesse qui avait un groin de porc; ses parents la promenaient d'une grande ville a l'autre et la faisaient voir, la pauvre, dans la lanterne magique et offraient des millions a celui qui l'epouserait.

-- Sacre coquin de Goi! disait le vieux Brayasse, tout cela est beaucoup et tout cela n'est rien. Ce qui m'a le plus surpris, le plus epate a Paris, je m'en vais vous le dire. Ici dans nos endroits, si quelqu'un parle francais, c'est gens qui ont etudie, des bourgeois, des avocats, des commissaires de police, qui ont passe peut-etre dix ans et plus dans les ecoles... Mais la-haut, saprelotte! tous savent le francais. Vous voyez des moutards qui n'ont pas encore sept ans, des mioches pas plus haut que ca, avec la meche au nez, et qui parlent francais comme de grandes personnes. Je ne sais comment diable ils font.

Le brave Lamouroux, au trantran des charrettes, nous en aurait conte encore. Seulement nous venions d'arriver au pont de Fourques, et au



soleil levant s'épandaient devant nous, dans le delta des deux Rhones, les immenses plaines basses de la lisiere de Camargue.

Mais ce qui nous charma plus encore que le soleil (nous avons vingt-cinq ans), ce fut la jeune fille qui, comme je l'ai dit, etait derriere nous accroupie avec sa mere et qui, toute riante et se debarrassant du capuce de sa mante, apparut au grand jour comme une reine de Jouvence. Un ruban zinzolin entourait gentiment sa chevelure cendree qui regorgeait de la coiffe: un regard de sibylle quelque peu egare, le teint delicat et clair, la bouche arquee, ouverte au rire, elle semblait une tulipe qui, le matin, sort de l'aiguail. Nous la saluames, ravis. Mais elle, Alarde, sans faire attention a nous:

-- Mere, dit-elle, sommes-nous loin encore des Grandes Saintes?

-- Ma fille, nous en sommes, peut-etre bien, a neuf ou dix lieues.

-- Y sera-t-il mon cadet? y sera t-il?

-- Chut ! mignonne.

Et avec un baillement qui montra toutes ses dents, ses blanches dents de lait, la jouvencelle dit:

-- Le temps me dure! j'ai une faim a n'y plus tenir... Dis, si nous dejeunions?

Et elle deploya aussitot sur ses genoux un essuie-main de toile ecrue; sa mere, d'un cabas sortit du pain, des figues, une orange, des dattes, un peu de cervelas et sans ceremonie se mirent a manger.

-- Bon appetit leur dimes-nous.

-- Messieurs, a votre service, nous fit la gentille Alarde en plantant ses quenottes dans un grignon de pain.

-- A condition, mademoiselle, que nous melerons nos vivres.

-- Volontiers.

Mathieu, dans sa gibeciere, avait apporte deux bouteilles de bon vin de la Nerthe. Il en deboucha une, et, apres avoir pris chacun une bouchee, a tour de role, tous, Alarde, sa mere, moi, Mathien et le charretier, nous bumés, l'un apres l'autre, dans le meme coco, et nous voila en famille.

Puis pour nous deroidir, etant descendus un moment:

-- Quelle est donc cette fille qui a si bonne facon? demandames-nous a Lamouroux.

-- En la voyant, nous fit a demi-voix le charretier, vous ne diriez pas, n'est-ce pas, qu'elle a une felure? Et, pourtant, depuis trois

mois que son "Cadet" l'a delaissee, il parait qu'elle n'a plus, messieurs, la tete a elle.

-- Quoi ! cette jolie fille, abandonnee par son galant?

-- Le gredin l'avait enlevee; ensuite il l'a plantee la, pour en aller voir une autre, laide comme peche, mais qui a beaucoup d'argent. Et Alarde, la fleur de notre Condamine, -- vous la voyez avec sa mere, - qui la conduit aux Saintes, la distraire de son reve ou la guerir, si c'est possible.

-- Pauvre petite!

Nous arrivions aux Jasses d'Albaron, ou l'on fit une halte pour faire manger les betes dans le drap au fourrage, devant la roue de la charrette. Les filles de Beaucaire qui etaient avec nous, leurs tetes enrubannees de toutes les couleurs vinrent pendant ce temps faire une ronde autour d'Alarde :

\_Au branle de ma tante

Le rossignol y chante:

Oh! Que de roses! Oh! que de fleurs!

Belle, belle Alarde, tournez-vous.

La belle s'est tournee,

Son beau l'a regardee:

Oh! Que de roses! Oh! que de fleurs!

Belle, belle Alarde, embrassez-vous\_.

Et devant elle, la pauvrette partit, les bras leves, riant comme une folle et criant: Mon cadet! mon cadet! mon cadet!

Mais le ciel qui, depuis l'aube, etait tachete de nuees, se couvrait de plus en plus. Le vent de mer soufflait, faisant monter vers Arles de grands nuages lourds qui obscurcissaient peu a peu toute l'etendue celeste. Les grenouilles, les crapauds coassaient dans les marais, et la longue trainee de notre caravane s'espacait, se perdait dans les terrains a salicornes, dans les landes salees a plaques blanchissantes, sur un chemin mouvant, borde de tamaris a floraison rosee. La terre sentait le relent. Des volees de halbrans, des volees de sarcelles et de canards sauvages criaient en passant sur nos tetes.

-- Lamouroux, demandaient les femmes, serons-nous la pluie?

-- Ha! l'homme repondait, les yeux en l'air et soucieux, une fois les nuages, dit-on, firent pleuvoir.

-- Eh bien! nous serons jolies, si l'averse nous prend au milieu de la Camargue!

-- Vous mettrez, mes pauvres filles, les jupons sur les tetes.

Un gardien a cheval qui, le trident en main, ramenait ses taureaux

noirs disperses dans les friches, nous cria: "Vous serez mouilles!"

Les bruines commençaient; puis peu a peu la pluie s'y mit pour tout de bon, et l'eau de tomber. En rien de temps ces plaines basses furent transformees en mares. Et nous autres, assis sous la tente des charrettes, nous voyions au lointain les troupes de chevaux camargues, secouant leurs crinieres et leurs longues queues flasques, gagner les levees de terre et les dunes sablonneuses. Et l'eau de tomber! La route, noyee par le deluge, devenait impraticable. Les roues s'embourbaient. Les betes s'arretaient. A la fin, a perte de vue, ce ne fut qu'un etang immense, et les charretiers dirent:

-- Allons, il faut descendre! femmes, filles, a terre toutes, si vous ne voulez coucher au milieu des tamaris!

-- Mais il faut donc marcher dans l'eau?

-- Marchant nu-pieds, les belles, vous gagnerez le Grand Pardon: car vous en avez besoin, et vos peches diablement pesent!

Jeunes et vieux, filles et femmes, tout le monde descendit. Avec des rires, des cris aigus, chacun pour patauger se dechaussa et se troussa. Les charretiers prirent les enfants sur les epaules a califourchon, et Mathieu, tendant le dos a la mere du tendron de notre charrete!

-- Tenez, mettez-vous la brave femme, lui fit-il, je vous porterai a la chevre-morte.

Celle-ci, une dondon qui avait peine a cheminer, ne dit non.

-- Et toi, ajouta-t-il en me guignant de l'oeil, charge-toi d'Alarde, hein? Puis, pour nous soulager, nous changerons de temps en temps.

Et du coup, sur le dos, sans plus de formalite nous primes chacun la notre, et tous les gars du pelerinage ayant comme nous autres endosse chacun la sienne, figurez-vous la bonne farce!

Mathieu et sa gagui riaient comme des fous. Moi, autour de mon cou, sentant ces bras frais et ronds, ces bras d'Alarde qui sur nos tetes tenait ouvert le parapluie, quand j'eus sur les deux hanches, les mollets de la petite qui, pauvrete, par pudeur n'osait pas les serrer, je n'aurais pas donne (je l'avoue aujourd'hui encore), pas donne pour beaucoup notre voyage de Camargue avec la pluie et le gachis.

-- Mon Dieu! repetait Alarde, si mon cadet me voyait ainsi! mon cadet qui ne me veut plus, mon beau cadet! mon beau cadet!

J'avais beau, moi, lui parler, lui faire en tapinois mes, petits compliments, elle n'entendait pas et ne me voyait pas... Mais sa bouche haletait sur mon cou, sur mon epaule et je n'aurais eu vraiment qu'a tourner un peu la tete pour lui faire un baiser; sa

chevelure effleurait la mienne; l'odeur tiède de sa chair, de sa chair jeune, m'embaumait; tremblante, sa poitrine était agitée sur moi; et, m'illusionnant comme elle qui était toute à son cadet, moi je croyais, comme Paul, porter aussi ma Virginie.

Au meilleur de mon rêve, Mathieu qui s'éreintait sous sa grosse maman, me dit: "Changeons un peu! je n'en puis plus, mon cher!" Et, au pied d'une \_agachole\_ (c'est le nom qu'en Camargue on donne aux tamaris laissés en baliveaux) ayant fait pose tous les deux, Mathieu reprit la fille et moi hélas! la mère. Et c'est ainsi qu'on pataugea avec de l'eau jusqu'à mi-jambes, durant plus d'une lieue, sans éprouver trop de fatigue, et tour à tour nous délassant de la façon que je vous dis, avec la rêverie d'une intrigue idéale.

À la longue pourtant, nous parvîmes en vue du château d'Avignon: la grosse pluie cessa, le temps se mit au clair, le chemin se ressuya; on remonta sur les charrettes et, par là, vers les quatre heures, nous vîmes tout à coup s'élever, dans l'azur de la mer et du ciel, avec les trois baies de son clocher roman, ses merlons roux, ses contreforts, l'église des Saintes-Maries.

Il n'y eut qu'un cri: "O grandes Saintes!" car ce sanctuaire perdu, là-bas au fond du Vacaïres, dans les sables du littoral, est, comme on dirait, la Mecque de tout le golfe du Lion. Et ce qui frappe là, par sa grandeur harmonieuse, par sa voûte incommensurable, c'est cette ample surface de terre et de mer où l'œil, mieux que partout ailleurs, peut embrasser le cercle de l'horizon terrestre, l'\_orbis terrarum\_ des anciens.

Et Lamouroux nous dit:

-- Nous arriverons à temps pour descendre les chasses, car, messieurs, vous le savez, c'est nous, les Beaucairois, qui avons, avant tous, le droit de tourner le treuil pour la descente des Saintes.

Ce propos se rapporte à l'usage que voici:

Les reliques vénérées de Marie Jacobe, de Marie Salome, et de Sara leur servante sont renfermées, sous la voûte du chœur et de l'abside, dans une chapelle haute, d'où, par un orifice qui donne dans l'église, la veille de la fête et au moyen d'un câble, on les descend lentement sur la foule enthousiaste.

Des qu'on eut défilé, au milieu des dunes couvertes d'arroches et de tamaris, qui entourent le bourg, nous courûmes à l'église.

"Éclaire-les, ces Saintes chéries!" criaient des Montpellieraines qui vendaient, devant la porte, des cierges, des bougies, des images et des médailles.

L'église était bondée de gens du Languedoc, de femmes du pays d'Arles, d'infirmes, de bohémiennes, tous les uns sur les autres. Ce

sont d'ailleurs les bohemiens qui font brûler les plus gros cierges, mais exclusivement à l'autel de Sara, qui, d'après leur croyance, était de leur nation. C'est même aux Saintes-Maries que ces nomades tiennent leurs assemblées annuelles, y faisant de loin en loin l'élection de leur reine.

Pour entrer ce fut difficile. Des commères de Nîmes embeguinees de noir, qui traînaient avec elles leurs coussins (le coutil pour coucher dans l'église, se disputaient les chaises :

"Je l'avais avant vous! -- Moi je l'avais louée!" Un prêtre faisait baiser de bouche en bouche \_le Saint Bras\_; aux malades on donnait des verres d'eau saumâtre, de l'eau du puits des Saintes qui est au milieu de la nef et qui, à ce qu'on dit, ce jour-là devient douce. Certains, pour s'en servir en guise de remède, raclaient avec leurs ongles la poussière d'un marbre antique, sculpture encastree dans le mur, qui fut "l'oreiller des Saintes". Une odeur, une touffeur de cierges brûlants, d'encens, d'échauffe, de faguenas, vous suffoquait. Et chaque groupe, à pleine voix et peule-meule, y chantait son cantique.

Mais en l'air, quand apparurent les deux chasses en forme d'arches, aïe! quels cris "Grandes Saintes Maries!" Et à mesure que la corde se déroulait dans l'espace, les cris aigus, les spasmes s'exasperaient de plus belle. Les fronts, les bras levés, la foule pantelante attendait un miracle... Oh! du fond de l'église, soudain s'est élancée, comme si elle avait des ailes, une superbe jeune fille, blonde, déchevelée; et frolant de ses pieds les têtes de la foule, elle vole, comme un spectre, au travers de la nef, vers les chasses flottantes et crie: "O Grandes Saintes! Rendez-moi, par pitié, l'amour de mon cadet! "

Tous se leverent. "C'est Alarde " criaient les Beaucairois. "C'est sainte Madeleine qui vient visiter ses soeurs!" disaient d'autres effares... Et en somme nous pleurions tous.

Pour finir, le lendemain, il y eut la procession sur le sable de la plage, au mugissement, au souffle des ondes blanchissantes qui s'y éclaboussaient. Au loin, sur la haute mer louvoyaient deux ou trois navires qui avaient l'air en panne et les gens se montraient une traînée resplendissante que le remous des vagues prolongeait sur la mer: "C'est ce chemin, disait-on, que les Saintes Maries, dans leur nacelle, tinrent pour aborder en Provence après la mort de Notre-Seigneur". Sur le rivage vaste, au milieu de ces visions qu'illuminait un soleil clair, il nous semblait vraiment que nous étions en paradis.

Alarde, la belle fille, un peu palie depuis la veille, portait sur les épaules, avec d'autres Beaucairoises, la "Nacelle des Saintes" et tous disaient: "Helas ! c'est une pauvre folle que son cadet a délaissée."

Mais comme nous voulions aller voir Aigues-Mortes et qu'était de

partance un omnibus qui y passait, aussitot que les Saintes eurent (vers les quatre heures) remonte dans leur chapelle, nous nous embarquames de suite avec un troupeau de commeres de Montpellier ou de Lunel, revendeuses et tripieres a coiffes bouillonnees, qui, des qu'ou fut en route, se mirent a chanter derechef a plein gosier:

\_Courons aux Saintes Maries  
Pour leur donner notre foi;  
Que nos coeurs se multiplient  
Pour Jesus et pour sa croix!\_

et cet autre cantique si repete pendant la fete:

\_Desarmez le Christ, desarmez le Christ  
Par vos prieres  
Desarmez le Christ, desarmez le Christ  
Et soyez au ciel nos bonnes meres!\_

-- C'est pourtant dame Roque, rien qu'elle et son mari, qui le firent, ce joli chant, disait une poissarde en achevant ses victuailles, et toute cette nuit on ne chante plus que ca.

Les femmes de Provence ne savaient rien chanter que les anciens cantiques de leur \_Ame devote\_ (1):

\_J'ai vu sous de sombres voiles  
Onze etoiles,  
La lune avec le soleil\_.

-- Ah ! combien sont plus beaux nos chants de Montpellier!

-- Et les langues d'aller. Nous passames sur un banc le petit Rhone, a Sylve-Real. Il y avait la un fort, un joli petit fort, dore par le soleil et bati par Vauban, que le Genie tres sottement a fait detruire depuis lors.

Nous traversames le desert et la \_pinede\_ du Sauvage, et sur le soir enfin, du milieu des marais, nous vimes emerger, noirs et farouches dans la pourpre du couchant, les gigantesques tours, les creneaux, les remparts de la ville d'Aigues-Mortes.

-- N'importe! fit alors une des bonnes femmes, si, pendant le voyage de l'omnibus aux Saintes il y avait a Montpellier plus d'enterrements qu'il ne faut, les croque-morts, peut-etre, seraient embarrases.

-- Eh bien! on porterait a bras.

-- Oh! je crois qu'ils en ont deux, de voitures pour les morts...

A ces mots, nous apercevant que l'horrible guimbarde, aie! etait peinte en noir:

-- Mais par hasard, demandames-nous, cet omnibus serait...

-- Le carrosse, messieurs, des pompes funebres de Montpellier.

-- Sacre coquin de sort!

Affoles, d'un coup de pied nous ouvrimes la portiere, nous sautames sur la route, nous payames le conducteur et, ayant secoue nos hardes au grand air, a pied et a notre aise nous gagnames Aigues-Mortes.

Une vraie ville forte de Syrie ou d'Egypte, cette silencieuse cite des Ventres-Bleus (comme les gens d'Aigues--Mortes sont denommes quelquefois, par allusion aux fievres endemiques du pays), avec son quadrilatere de remparts formidables calcines au soleil, qu'on dirait de tantot abandonne par saint Louis, avec sa tour de Constance, ou, sous Louis XIV, apres les dragonnades, furent emprisonnees quarante protestantes qui y resterent oubliees dans une horrible detention, jusqu'a la fin du regne, durant peut-etre quarante ans.

(1) Titre d'un recueil de cantiques fort populaires autrefois, oeuvre d'un pretre de Provence.

Un jour, longtemps apres, avec deux belles dames du monde protestant de Nimes, nous retournions visiter la grosse tour d'Aigues-Mortes, et en lisant les noms des malheureuses prisonnieres, graves par elles-memes dans les pierres du donjon: "Poete, nous dirent-elles, suffocantes d'emotion, ne vous etonnez pas de nous voir pleurer ainsi: pour nous autres huguenotes, ces pauvres femmes, martyres de leur foi, sont nos Saintes Maries! "

## CHAPITRE XV

### JEAN ROUSSIERE

L'adroit laboureur. -- Le char de verdure. -- La legende de saint Eloi -- L'air de \_Magali\_. -- La mort de mon pere. -- Les funerailles, -- Le deuil. -- Le partage.

-- Bonjour, monsieur Frederic.

-- Ha! bonjour.

-- Que m'a-t-on dit? que vous avez besoin d'un homme a gages!

-- Oui... D'ou es-tu?

-- De Villeneuve, le pays des "lezards", pres d'Avignon.

-- Et que sais-tu faire?

-- Un peu tout. J'ai ete valet aux moulins a huile, muletier, carrier, garcon de labour, meunier, tondeur, faucheur lorsqu'il le faut, lutteur a l'occasion, emondeur de peupliers, un metier eleve! et meme cureur de puits, qui est le plus bas de tous.

-- Et l'on t'appelle?

-- Jean Roussiere, et Rousseyron (et Seyron pour abreger ).

-- Combien veux-tu gagner? C'est pour mener les betes.

-- Dans les quinze louis.

-- Je te donne cent ecus.

-- Va donc pour cent ecus!

Voila comment je louai le laboureur Jean Roussiere, celui-la qui m'apprit l'air populaire de \_Magali\_: un luron jovial et taille en hercule, qui, la derniere annee que je passai au Mas, avec mon pere aveugle, dans les longues veillees de notre solitude savait me garder d'ennui, en bon vivant qu'il etait.

Fin laboureur, il avait toujours aux levres quelque chanson joyeuse:

\_"L'araire est compose -- de trente et une pieces; -- celui qui l'inventa -- devait en savoir long! -- Pour sur, c'est quelque monsieur." \_

Et naturellement adroit ou artiste, si l'on veut, quoi qu'il fit, soit le comble d'une meule de paille ou une pile de fumier, ou l'arrimage d'un chargement, il savait donner la ligne harmonieuse ou, comme on dit, le galbe. Seulement, il avait le defaut de son maitre: il aimait quelque peu a dormir et a faire la meridienne.

Charmant causeur, du reste. Et il fallait l'entendre lorsqu'il parlait du temps ou, sur le chemin de halage, il conduisait les grands chevaux qui remorquaient, attachees l'une a l'autre, les gabares du Rhone, a Valence, a Lyon.

-- Croyez-vous, disait-il, qu'a l'age de vingt ans, j'ai mene bravement le plus bel equipage des rivages du Rhone? Un equipage de quatre-vingts etalons, couples quatre par quatre, qui trainaient six bateaux! Que c'etait beau, pourtant, le matin, quand nous partions, sur les digues du grand fleuve, et que, silencieuse, cette flotte, lentement, remontait le cours de l'eau!

Et Jean Roussiere enumerait tous les endroits des deux rives: les auberges, les hotesses, les rivieres, les palees, les paves et les gues, d'Arles au Revestidou, de la Coucourde a l'Ermitage.

Mais son bonheur, mais son triomphe, a notre brave Rousseyron, c'etait lors de la Saint-Eloi.

-- A vos Maillanais, disait-il, s'ils ne l'ont pas vu encore, nous montrerons comment on monte une petite mule.



Saint-Eloi est, en Provence, la fete des agriculteurs. Par toute la Provence, les cures, comme vous savez, ce jour-la, benissent les betes, anes, mulets et chevaux, et les gens aux bestiaux font gouter le pain benit, cet excellent pain benit, parfume avec l'anis et dore avec des oeufs, qu'on appelle \_tortillades\_. Mais chez nous, ce jour-la, on fait courir la charrette, un chariot de verdure attelé de quarante ou cinquante betes, caparaconnees comme au temps des tournois, harnachees de sous-barbes, de housses brodees, de plumets, de miroirs et de lunes de laiton, et on met le fouet a l'encan, c'est-a-dire qu'a l'enchere on met publiquement la charge de Prieur:

-- A trente francs le fouet! a cent francs! a deux cents francs! Une fois, deux fois, trois fois!

Au plus offrant echoit la royauté de la fete. La \_Charrette Ramee\_ va a la procession, avec la cavalcade de laboureurs allegres qui marchent fierement, chacun pres de sa bete, en faisant claquer son fouet. Sur la charrette, accompagnes d'un tambour et d'un fifre, les Prieurs sont assis. Sur les mulets, les peres enfourchent leurs petits qui s'accrochent heureux aux attelles des colliers. Les colliers, a leur chaperon, ont tous une \_tortillade\_ (gateau en forme de couronne) et un fanion en papier avec l'image de saint Eloi. Et, porte sur les epaules des Prieurs de l'an passe, le saint, en pleine gloire, tel qu'un eveque d'or, s'avance la crosse a la main.

Puis, la procession faite, la Charrette emportee par les cinquante mulets ou mules, roule autour du village, dans un tourbillon, avec les garcons de labour courant eperdument a cote de leurs betes, tous en corps de chemise, le bonnet sur l'oreille, aux pieds les souliers minces et la ceinture aux flancs.

C'est la que Jean Roussiere, montant, cette annee-la, notre mule "Falette" a la croupe d'amande, epata les spectateurs. Preste comme un chat, il sautait sur la bete, descendait, remontait, tantot assis d'un seul cote, tantot se tenant debout sur la croupe de la mule et tantot sur son dos faisant le pied de grue, l'arbre fourchu ou la grenouille, en un mot la fantasia, comme les cavaliers arabes.

Le plus joli, c'est la que je voulais en venir, fut au repas de Saint-Eloi (car, apres la charrette, les Prieurs paient le festin). Lorsqu'on eut mange et bu et que le ventre plein, chaque convive dit la sienne, Roussiere se leva et fit a la tablee:

-- Camarades! vous voila tout un peuple de \_pieds-poudreux\_ et de belitres, qui faites la Saint-Eloi depuis mille ans peut-etre et vous ne connaissez pas, j'en suis a peu pres sur, l'histoire de votre grand patron.

-- Non, dirent les convives... N'etait-il pas marechal?

-- Si, mais je vais vous conter comment il se convertit.

Et tout en trempant dans son verre, plein de vin de Tavel, la  
\_tortillade\_ fine qu'il croquait a mesure, mon laboureur commença:

"Notre Seigneur Dieu le pere, un jour, en paradis, etait tout  
soucieux. L'enfant Jesus lui dit:

-- Qu'avez-vous? pere.

-- J'ai, repondit Dieu, un souci qui me tarabuste... Tiens, regarde  
la-bas.

-- Ou? dit Jesus.

-- Par la-bas, dans le Limousin, droit de mon doigt: tu vois bien,  
dans ce village, vers le faubourg, une boutique de marechal ferrant,  
une belle grande boutique?

-- Je vois, je vois.

-- Eh bien! mon fils, la est un homme que j'aurais voulu sauver: on  
l'appelle maitre Eloi. C'est un gaillard solide, observateur fidele  
de mes commandements, charitable au pauvre monde, serviable a  
n'importe qui, d'un bon compte avec la pratique, et martelant du  
matin au soir sans mal parler ni blasphemer... Oui, il me semble  
digne de devenir un rand saint.

-- Et qui empeche? dit Jesus.

-- Son orgueil, mon enfant. Parce qu'il est bon ouvrier, ouvrier de  
premier ordre, Eloi croit que sur terre nul n'est au-dessus de lui,  
et presumption est perdition.

-- Seigneur Pere, fit Jesus, si vous me vouliez permettre de  
descendre sur la terre, j'essaierais de le convertir.

-- Va, mon cher fils.

Et le bon Jesus descendit. Vetu en apprenti, son baluchon derriere le  
dos, le divin ouvrier arrive droit dans la rue ou demeurait Eloi. Sur  
la porte d'Eloi, selon l'usage etait l'enseigne, et l'enseigne  
portait: \_Eloi le marechal, maitre sur tous les maitres, en deux  
chaudes forge un fer\_.

Le petit apprenti met donc le pied sur le seuil et, otant son  
chapeau:

-- Dieu vous donne le bonjour, maitre, et a la compagnie: si vous  
aviez besoin d'un peu d'aide?

-- Pas pour le moment, repond Eloi.

-- Adieu donc, maitre: ce sera pour une autre fois.

Et Jesus, le bon Jesus, continue son chemin. Il y avait, dans la rue, un groupe d'hommes qui causaient et Jesus dit en passant:

-- Je n'aurais pas cru que dans une boutique telle, ou il doit y avoir, ce semble, tant d'ouvrage, on me refusat le travail.

-- Attends un peu, mignon, lui fait un des voisins. Comment as-tu salue en entrant chez maitre Eloi?

-- J'ai dit comme l'on dit: "Dieu vous donne le bonjour, maitre, et a la compagnie!"

-- Ha! ce n'est pas ainsi qu'il fallait dire... Il fallait l'appeler \_maitre sur tous les maitres\_... Tiens, regarde l'ecriteau.

-- C'est vrai, dit Jesus, je vais essayer de nouveau.

Et de ce pas il retourne a la boutique.

-- Dieu vous le donne bon, maitre sur tous les maitres! N'auriez-vous pas besoin d'ouvrier?

-- Entre, entre, repond Eloi, j'ai pense depuis tantot que nous t'occuperions aussi... Mais ecoute ceci pour une bonne fois: quand tu me salueras, tu dois m'appeler \_maitre\_, vois-tu? \_sur tous les maitres\_, car ce n'est pas pour me vanter, mais d'hommes comme moi, qui forgent un fer en deux chaudes, le Limousin n'en a pas deux!

-- Oh! repliqua l'apprenti, dans notre pays, a nous, nous forgeons ca en une chaude!

-- Rien que dans une chaude? Tais-toi donc, va, gamin, car cela n'est pas possible...

-- Eh bien! vous allez voir, maitre sur tous les maitres!

Jesus prend un morceau de fer, le jette dans la forge, souffle, attise le feu; et quand le fer est rouge, rouge et incandescent, il va le prendre avec la main.

-- Aie! mon pauvre nigaud! le premier compagnon lui crie, tu vas te roussir les doigts!

-- N'ayez pas peur, repond Jesus, grace a Dieu, dans notre pays, nous n'avons pas besoin de tenailles. Et le petit ouvrier saisit avec la main le fer rougi a blanc, le porte sur l'enclume et avec son martelet, pif! paf! patati! patata! en un clin d'oeil l'etire, l'aplatit, l'arrondit et l'etampe si bien qu'on le dirait moule.

-- Oh! moi aussi, fit maitre Eloi, si je voulais bien.

Il prend donc un morceau de fer, le jette dans la forge, souffle, attise le feu; et quand le fer est rouge, il vient pour le saisir

comme son apprenti et l'apporter a l'enclume... Mais il se brule les doigts: il a beau se hater, beau faire son dur a cuire, il lui faut lacher prise pour courir aux tenailles. Le fer de cheval cependant froidit... Et allons, pif! et paf! quelques etincelles jaillissent... Ah! pauvre maitre Eloi! il eut beau frapper, se mettre tout en nage, il ne put parvenir a l'achever dans une chaude.

-- Mais chut! fit l'apprenti, il m'a semble ouir le galop d'un cheval...

Maitre Eloi aussitot se carre sur la porte et voit un cavalier, un superbe cavalier qui s'arrete devant la boutique. Or c'etait saint Martin.

-- Je viens de loin, dit celui-ci, mon cheval a perdu une couple de fers et il me tardait fort de trouver un marechal.

Maitre Eloi se rengorge, et lui parle en ces termes:

-- Seigneur, en verite, vous ne pouviez mieux rencontrer. Vous etes chez le premier forgeron de Limousin, de Limousin et de France, qui peut se dire maitre au-dessus de tous les maitres et qui forge un fer en deux chaudes... Petit, va tenir le pied.

-- Tenir le pied! repartit Jesus. Nous trouvons, dans notre pays, que ce n'est pas necessaire.

-- Par exemple! s'ecria le maitre marechal, celle-la est par trop drole: et comment peut-on ferrer, chez toi, sans tenir le pied?

-- Mais rien de si facile, mon Dieu! vous allez le voir.

Et voila le petit qui saisit le bouter, s'approche du cheval et, crac! lui coupe le pied. Il apporte le pied dans la boutique, le serre dans l'etau, lui cure bien la corne, y applique le fer neuf qu'il venait d'etamper, avec le brochoir y plante les clous; puis, desserrant l'etau, retourne le pied au cheval, y crache dessus, l'adapte; et n'ayant fait que dire avec un signe de croix: "Mon Dieu! que le sang se caille", le pied se trouve arrange, et ferre et solide, comme on n'avait jamais vu, comme on ne verra plus jamais.

Le premier compagnon ouvrait des yeux comme des paumes, et maitre Eloi, collegues, commencait a suer.

-- Ho! dit-il enfin, pardi! en faisant comme ca, je ferai tout aussi bien.

Eloi se met a l'oeuvre: le bouter a la main, il s'approche du cheval et, crac, lui coupe le pied. Il l'apporte dans la boutique, le serre dans l'etau et le ferre a son aise comme avait fait le petit. Puis, c'est ici le hic! il faut le remettre en place! Il s'avance pres du cheval, crache sur le sabot, l'applique de son mieux au boulet de la jambe... Helas! l'onguent ne colle pas: le sang ruisselle et le pied

tombe.

Alors l'ame hautaine de maitre Eloi s'illumina: et, pour se prosterner aux pieds de l'apprenti, il rentra dans la boutique. Mais le petit avait disparu et aussi le cheval avec le cavalier. Les larmes deborderent des yeux de maitre Eloi; il reconnut qu'il avait un maitre au-dessus de lui, pauvre homme! et au-dessus de tout, et il quitta son tablier et laissa sa boutique et il partit de la pour aller dans le monde annoncer la parole de notre Seigneur Jesus."

Ah! il y en eut un, de battement de mains, pour saint Eloi et Jean Roussiere! Bastel! voici pourquoi je me suis fait un devoir de rappeler ce brave Jean dans ce livre de \_Memoires\_. C'est lui qui m'avait chante, mais sur d'autres paroles que je vais dire tout a l'heure, l'air populaire sur lequel je mis l'aubade de \_Magali\_, air si melodieux, si agreable et si caressant, que beaucoup ont regrette de ne plus le retrouver dans la \_Mireille\_ de Gounod.

Ce que c'est que l'heur des choses! La seule personne au monde a laquelle, dans ma vie, j'ai entendu chanter l'air populaire en question, c'a ete Jean Roussiere, qui etait apparemment le dernier qui l'eut retenu; et il fallut qu'il vint, par hasard, me le chanter, a l'heure ou je cherchais la note provencale de ma chanson d'amour, pour que je l'aie recueilli, juste au moment ou il allait, comme tant d'autres choses, se perdre dans l'oubli.

Voici donc la chanson, ou plutot le duo, qui me donna le rythme de l'air de \_Magali\_:

\_-- Bonjour, gai rossignol sauvage,  
Puisqu'en Provence te voila!  
Tu aurais pu prendre dommage  
Dans le combat de Gibraltar:  
Mais puisqu'enfin je t'ai oui,  
Ton doux ramage.  
Mais puisqu'enfin je t'ai oui,  
M'a rejoui.

Vous avez bonne souvenance,  
Monsieur, pour ne pas m'oublier;  
Vous aurez donc ma preference,  
Ici je passerai l'ete,  
Je repondrai a votre amour  
Par mon ramage  
Et je vais chanter nuit et jour  
Aux alentours.

\_-- Je te donne la jouissance,  
L'avantage de mon jardin;  
Au jardinier je fais defense  
De te donner aucun chagrin,  
Tu pourras y cacher ton nid  
Dans le feuillage

Et tu te trouveras fourni  
Pour tes petits.

-- Je le connais a votre mine,  
Monsieur, vous aimez les oiseaux;  
J'inviterai la cardeline.  
Pour vous chanter des airs nouveaux  
La cardeline a un beau chant,  
Quand elle est seule;  
Elle a des airs sur le plain-chant  
Qui sont charmants.

Jusque vers le mois de septembre  
Nous serons toujours vos voisins.  
Vous aurez la joie de m'entendre  
Autant le soir que le matin.  
Mais lorsqu'il faudra s'envoler  
Quelle tristesse!  
Tout le bocage aura le deuil  
Du rossignol.

-- Monsieur, nous voici de partance;  
Helas! c'est la notre destin.  
Lorsqu'il faut quitter la Provence,  
Certes, ce n'est pas sans chagrin.  
Il nous faut aller hiverner  
Dedans les Indes;  
Les hirondelles, elles aussi,  
Partent aussi.

-- Ne passez pas vers l'Amerique.  
Car vous pourriez avoir du plomb  
Du cote de la Martinique  
On tire des coups de canon.  
Depuis longtemps est assiege  
Le roi d'Espagne:  
De crainte d'y etre arretes,  
Au loin passez\_.

Oeuvre de quelque illettre contemporain de l'Empire et, a coup sur,  
indigene de la rive du Rhone, ces couplets naifs ont du moins le  
merite d'avoir conserve l'air que \_Magali\_ a fait connaitre. Quant au  
theme mis en vogue par l'aubade de \_Mireille\_, les metamorphoses de  
l'amour, nous le primes expressement dans un chant populaire qui  
commençait comme suit:

\_--Marguerite, ma mie,  
Marguerite, mes amours,  
Ceci, sont les aubades  
Qu'on va jouer pour vous.  
-- Nargue de tes aubades  
Comme de tes violons:  
Je vais dans la mer blanche

Pour me rendre poisson\_.

Enfin, le nom de Magali, abreviation de Marguerite, je l'entendis un jour que je revenais de Saint-Remy. Une jeune bergere gardait quelques brebis le long de la Grande Roubine. -- "O Magali! tu ne viens pas encore?" lui cria un garconnet qui passait au chemin; et tant me parut joli ce nom limpide que je chantai sur-le-champ:

\_O Magali, ma tant aimee,  
Mets ta tete a la fenetre.  
Ecoute un peu cette aubade  
De tambourins et de violons:  
Le ciel est la-haut plein d'etoiles,  
Le vent est tombe...  
Mais les etoiles paliront  
En te voyant\_.

C'est quelque temps apres que, premiere brouee de ma claire jeunesse, j'eus la douleur de perdre mon pere. Aux dernieres Calendes (1), -- lui que la fete de Noel emplissait toujours de joie, maintenant devenu aveugle, nous l'avions vu d'une tristesse qui nous fit mal augurer. C'est en vain que, sur la table et sur la nappe blanche, luisaient, comme d'usage, les chandelles sacrees; en vain, je lui avais offert le verre de vin cuit pour entendre de sa bouche le sacramental: "Allegresse!" En tatonnant, hélas! avec ses grands bras maigres, il s'était assis sans mot dire. Ma mere eut beau lui presenter, un apres l'autre, les mets de Noel: le plat d'escargots, le poisson du Martigue, le nougat d'amandes, la galette a l'huile. Le pauvre vieux, pensif, avait soupe dans le silence. Une ombre avant-courriere de la mort etait sur lui. Ayant totalement perdu la vue, il dit:

-- L'an passe, a la Noel, je voyais encore un peu le mignon des chandelles; mais cette annee, rien, rien! Soutenez-moi, o sainte Vierge!

(1) Nom de la Noel, en Provence.

A l'entree de septembre de 1855, il s'eteignit dans le Seigneur, et, lorsqu'il eut recu les derniers sacrements avec la candeur, la foi, la bonne foi des ames simples, et que, toute la famille, nous pleurions autour du lit:

-- Mes enfants, nous dit-il, allons! moi je m'en vais... et a Dieu je rends grace pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon bonheur, qui a ete beni.

Ensuite, il m'appela et me dit:

-- Frederic, quel temps fait-il?

-- Il pleut, mon pere, repondis-je.

-- Eh bien! dit-il, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles.

Et il rendit son ame a Dieu. Ah! quel moment! On releva sur sa tete le drap. Pres du lit, ce grand lit ou, dans l'alcove blanche, j'etais ne en pleine lumiere, on alluma un cierge pale. On ferma a demi les volets de la chambre. On manda aux laboureurs de deteler tout de suite. La servante, a la cuisine, renversa sur la gueule les chaudrons de l'etagere. Autour des cendres du foyer, qu'on eteignit, toute la maisonnee, silencieusement, nous nous assimes en cercle. Ma mere au coin de la grande cheminee, et, selon la coutume des veuves de Provence, elle avait, en signe de deuil, mis sur la tete un fichu blanc; et toute la journee, les voisins, les voisines, les parents, les amis vinrent nous apporter le salut de condoleance en disant, l'un apres l'autre:

-- Que Notre Seigneur vous conserve!

Et, longuement, pieusement eurent lieu les complaints en l'honneur du "pauvre maitre".

Le lendemain, tout Maillane assistait aux funerailles. En priant Dieu pour lui, les pauvres ajoutaient:

-- Autant de pains il nous donna, autant d'anges puissent-ils l'accompagner au ciel!

Derriere le cercueil, porte a bras avec des serviettes, et le couvercle enleve pour qu'une derniere fois les gens vissent le defunt, les mains croisees, dans son blanc suaire, -- Jean Roussiere portait le cierge mortuaire qui avait veille son maitre.

Et moi, pendant que les glas sonnaient dans le lointain, j'allai verser mes larmes, tout seul, au milieu des champs, car l'arbre de la maison etait tombe. Le Mas du Juge, le Mas de mon enfance, comme s'il eut perdu son ombre haute, maintenant, a mes yeux etait desole et vaste. L'ancien de la famille, maitre Francois mon pere, avait ete le dernier des patriarches de Provence, conservateur fidele des traditions et des coutumes, et le dernier, du moins pour moi, de cette generation austere, religieuse, humble, disciplinee, qui avait patiemment traverse les miseres et les affres de la Revolution et fourni a la France les desinteresses de ses grands holocaustes et les infatigables de ses grandes armees.

Une semaine apres, au retour du \_service\_, le partage se fit. Les denrees et les feurres, betes de trait, brebis, oiseaux de basse-cour, tout cela fut loti. Le mobilier, nos chers vieux meubles, les grands lits a quenouilles, le petrin a ferrures, le coffre du blutoir, les armoires cirees, la huche au pain sculptee, la table, le verrier, que, depuis ma naissance, j'avais vus a demeure autour de ces murailles; les douzaines d'assiettes, la faience fleurie, qui n'avait jamais quitte les etageres du dressoir; les draps de chanvre, que ma mere de sa main avait files; l'equipage agricole, les



charrettes, les charrues, les harnais, les outils, ustensiles et objets divers, de toute sorte et de tout genre: tout cela deplace, transporte au dehors dans l'aire de la ferme, il fallut le voir diviser, en trois parts, a dire d'expert.

Les domestiques, les serviteurs a l'annee ou au mois, l'un apres l'autre, s'en allerent. Et au Mas paternel, qui n'etait pas dans mon lot, il fallut dire adieu. Une apres-midi, avec ma mere, avec le chien, -- et Jean Roussiere, qui sur le camion, charriait notre part, -- nous vinmes, le coeur gros, habiter desormais la maison de Maillane qui, en partage, m'etait echue. Et maintenant, ami lecteur, tu peux comprendre la nostalgie de ce vers de Mireille:

Comme au Mas, comme au temps de mon pere, hélas! hélas!

## CHAPITRE XVI

### MIREILLE

Adolphe Dumas a Maillane. -- Sa soeur Laure. -- Mon premier voyage a Paris. Lecture de Mireille en manuscrit. -- La lettre de Dumas a la Gazette de France. -- Ma presentation a Lamartine. -- Le quarantaine "Entretien de litterature". -- Ma mere et l'etoile.

L'annee suivante (1856) lors de la Sainte-Agathe, fete votive de Maillane, je recus la visite d'un poete de Paris que le hasard (ou, plutot, la bonne etoile des felibres) amena, a son heure, dans la maison de ma mere. C'etait Adolphe Dumas: une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une paleur ascetique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille elevee, mais boiteux et trainant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cypres de Provence agite par le vent.

-- C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provencaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

-- Oui, c'est moi, repondis-je, a vous servir, monsieur!

-- Certainement, j'espere que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donne la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme le Mousse de Marseille, la Belle de Margoton, les Noces du Papillon, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant a ce propos, je lui chantai ma foi, l'aubade de Magali, toute fraiche arrangee pour le poeme de Mireille.

Mon Adolphe Dumas, enleve, epate, s'ecria:

-- Mais ou donc avez-vous peche cette perle?

-- Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.

-- Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon... C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence. Tenez! écoutez ceci:

\_J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,  
La maison des parents, la première patrie,  
L'ombre du vieux murier, le banc de pierre étroit.  
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,  
Et la treille, à présent sur les murs égarée,  
Qui regrette son maître et retombe éplorée;  
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,  
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil,  
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,  
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère\_.

Mais allons, dites-moi, puisque poème il y a, dites-moi quelque chose de votre poème provençal.

Et je lui lus alors un morceau de \_Mireille\_, je ne me souviens plus lequel.

-- Ah! si vous parlez comme cela, mettez-vous Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce \_patois\_ usité chez les farauds, les demi-bourgeois et les demi-dames existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du grand siècle d'Auguste, à l'exception de Terence, c'est le "Fumier d'Ennius". Du parler populaire ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre jeunesse ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la renaissance d'une langue provignée du latin, et jolie et sonore comme le meilleur italien.

L'histoire d'Adolphe Dumas était un vrai conte de fées. Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabane, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une sœur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît: et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, donnèrent, à la veillée, une représentation. L'un

d'eux y jouait un role de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillait sous les falots lui donnaient sur les treteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naive, helas! comme pas une, se laissa, a ce que racontent les vieillards de la contree, enjoler et enlever par ce prince de grand chemin. Elle partit avec la troupe, débarqua a Marseille, et ayant reconnu bientot son erreur folle, et n'osant plus rentrer chez elle, elle prit a tout hasard la diligence de Paris, ou elle arriva un matin par une pluie battante. Et la voila sur le pave, seule et denuee de tout. Un monsieur qui passait en landau, et qui vit tout en larmes la jeune Provencale, fit arreter sa voiture et lui dit:

-- Belle enfant, mais qu'avez-vous a tant pleurer?

Laure naivement conta son equipée. Le monsieur, qui etait riche, emu, epris soudain, la fit monter dans sa voiture, la conduisit dans un couvent, lui fit donner une education soignée et l'épousa ensuite. Mais la belle épousee, qui avait le coeur noble, n'oublia pas ses parents. Elle fit venir a Paris son petit frere Adolphe, lui fit faire ses etudes, et voila comment Dumas Adolphe, deja poete de nature et de nature enthousiaste, se trouva un jour mele au mouvement litteraire de 1830. Vers de toute facon, drames, comedies, poemes, jaillirent, coup sur coup, de son cerveau bouillonnant: \_la Cite des hommes, la Mort de Faust et de Don Juan, le Camp des Croises, Provence, Mademoiselle de la Valliere, l'Ecole des Familles, les Servitudes volontaires\_, etc. Mais vous savez, dans les batailles, bien qu'on y fasse son devoir, tout le monde n'est pas porte pour la Legion d'honneur; et malgre sa valeur et des succes relatifs dans le theatres de Paris, le poete Dumas, comme notre Tambour d'Arcole, etait reste simple soldat, ce qui lui faisait dire plus tard en provençal:

\_A quarante ans passes, quand tout le monde peche -- dans la soupe des gueux on y trempe son pain, -- Nous devons etre heureux d'avoir -- L'ame en repos, le coeur net et la main lavee. -- Et qu'a-t-il? dira-t-on. -- Il a la tete haute. -- Que fait-il? Il fait son devoir\_.

Seulement, s'il n'etait pas devenu capitaine, il avait conquis l'estime de ses plus fiers compagnons d'armes; et Hugo, Lamartine, Beranger, de Vigny, le grand Dumas, Jules Janin, Mignet, Barbey d'Aurevilly, etaient de ses amis.

Adolphe Dumas, avec son temperament ardent, avec on experience de vieux lutteur parisien et tous ses souvenirs d'enfant de la Durance, arrivait donc a point nomme pour donner au Felibrige le billet de passage entre Avignon et Paris.

Mon poeme provençal etant termine enfin, mais non imprime encore, un jeune Marseillais qui frequentait Font-Segugne, mon ami Ludovic Segre, me dit, un jour:

-- Je vais a Paris... Veux-tu venir avec moi?

J'acceptai l'invitation, et c'est ainsi qu'a l'improviste, et pour la premiere fois, je fis le voyage de Paris, ou je passai une semaine. J'avais, bien entendu, porte mon manuscrit, et, quand nous eumes quelques jours couru et admire, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendome au grand Arc de Triomphe, nous vinmes, comme de juste, saluer le bon Dumas.

-- Eh bien! cette Mireille, me fit-il, est-elle achevee?

-- Elle est achevee, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.

-- Voyons donc; puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et quand j'eus lu le premier chant:

-- Continuez, me dit Dumas.

Et je lus le second, puis le troisieme, puis le quatrieme.

-- C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain a la meme heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, des maintenant, vous assurer que, si votre oeuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus bleue que vous ne pensez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants, et le surlendemain, nous achevames le poeme.

Le meme jour (26 aout 1856), Adolphe Dumas adressa au directeur de la Gazette de France la lettre que voici:

"La Gazette du Midi a deja fait connaitre a la Gazette de France l'arrivee du jeune Mistral, le grand poete de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de repondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poesie d'imitation qui fait croire a la mort de la poesie et des poetes.

"L'Academie francaise viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siecles; mais je veux etre le premier qui aura decouvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le patre de Mantoue arrivant a Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion...

"On a souvent demande, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poeme de sa langue eternelle, de ses croyances saintes et de ses moeurs pures. J'ai le poeme dans les mains, il a douze chants. Il est signe Frederic Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagee a faux, et de ma responsabilite, qui n'a que l'ambition d'etre juste."

Cette lettre ebouffante fut accueillie par des lazzi: "Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent."

Mais Dumas, lui, content de l'effet de sa bombe, me dit en me serrant la main:

-- Maintenant, cher ami, retournez à Avignon pour imprimer votre Mireille. Nous avons, en plein Paris, lancé le but au caniveau, et laissons courir la critique: il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre.

Avant mon départ, mon dévoué compatriote voulut bien me présenter à Lamartine, son ami, et voici comment le grand homme raconta cette visite dans son Cours familiers de Littérature (quarantième entretien, 1859):

"Au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns le laboureur écossais, l'Homère de la Provence.

"Sa physionomie simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires. Il avait la bienveillance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait, dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

"Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son Mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

"Le jeune homme nous recita quelques vers dans ce doux et nerveux idiome provençal, qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'aprette toscane. Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'étaient quelques vers lyriques; ils me plurent mais sans m'enivrer. Le génie du jeune homme n'était pas là, le cadre était trop étroit pour son âme; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poème; il sortit."

Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue Ville-L'Évêque. C'était dans la soirée. Écrasé par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui.

Tout à coup, un domestique vint annoncer qu'un Espagnol, un harpiste appelé Herrera, demandait à jouer un air de son pays devant M. de Lamartine.

-- Qu'il entre, dit le poète.

Le harpiste joua son air, et Lamartine, à demi-voix, demanda à sa nièce, Mme de Cessia, s'il y avait quelque argent dans les tiroirs de son bureau.

-- Il reste deux louis, répondit celle-ci.

-- Donnez-les à Herrera, fit le bon Lamartine.

Je revins donc en Provence pour l'impression de mon poème, et la chose s'étant faite à l'imprimerie Seguin, à Avignon, j'adressai le premier exemplaire à Lamartine, qui écrivit à Reboul la lettre suivante:

"J'ai lu Mireio... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un Entretien sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié, comme vous: c'est Homère."

Adolphe Dumas m'écrivait, de son côté:

(mars 1859).

"Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la Gazette de France. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un Entretien tout entier sur vous et Mireio. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son Entretien parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes "un Grec des Cyclades". Il a écrit à Reboul: "C'est un Homère!" Il me charge de vous écrire tout ce que je veux et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon

souvenir."

Je tiens a consigner ici un fait tres singulier d'intuition maternelle. J'avais donne a ma mere une exemplaire de \_Mireio\_, mais sans lui avoir parle du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journee, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'oeuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me repondit, profondement emue:

-- Il m'est arrive, en ouvrant ton livre, une chose bien etrange: un eclat de lumiere, pareil a une etoile, m'a eblouie sur le coup, et j'ai du renvoyer la lecture a plus tard!

Qu'on en pense ce qu'on voudra; j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme etait un signe tres reel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'etoile qui avait preside a la fondation du Felibrige.

Le quarantieme Entretien du \_Cours Familier de Litterature\_ parut un mois apres (1859), sous le titre "Apparition d'un poeme epique en Provence". Lamartine y consacrait quatre-vingt pages au poeme de \_Mireille\_ et cette glorification etait le couronnement des articles sans nombre qui avaient accueilli notre epopée rustique dans la presse de Provence, du Midi et de Paris. Je temoignai ma reconnaissance dans ce quatrain provençal que j'inscrivis en tete de la seconde edition:

A LAMARTINE

\_Je te consacre Mireille; c'est mon coeur et mon ame,  
C'est la fleur de mes annees,  
C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles  
T'offre un paysan\_.

8 septembre 1859

Et voici l'elegie que je publiai a la mort du grand homme (1):

SUR LA MORT DE LAMARTINE

\_Quand l'heure du declin est venue pour l'astre -- sur les collines envahies par le soir, les patres -- elargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; -- et dans les bas-fonds des marais, -- tout ce qui grouille rale en braiment unanime:  
-- Ce soleil etait assommant!"

Des paroles de Dieu magnanime epancheur, -- ainsi, o Lamartine, o mon maitre, o mon pere, -- en cantiques, en actions, en larmes consolantes, -- quand vous eutes a notre monde -- epanche sa satiete d'amour et de lumiere, -- et que le monde fut las,

Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, -- chacun vous decocha la pierre de sa fronde, -- car votre splendeur nous faisait

mal aux yeux, -- car une étoile qui s'éteint, -- car un dieu crucifié  
plait à la foule, -- et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses! Lui, cette grande  
source de pure poésie -- qui avait rajeuni l'âme de l'univers, -- les  
jeunes poètes rient -- de sa mélancolie de prophète et dirent --  
qu'il ne savait pas l'art des vers.

Du Très-Haut Adonai lui sublime grand prêtre, -- qui dans ses hymnes  
saints éleva nos croyances -- sur les cordes d'or de la harpe de  
Sion, -- en attestant les Écritures -- les dévots pharisiens crièrent  
sur les toits -- qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe -- de nos anciens  
rois, avait versé ses strophes, -- et en marbre pompeux leur avait  
fait un mausolée, -- les ébahis du Royalisme -- trouverent qu'il  
était un révolutionnaire, -- et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, -- qui avait fulguré le  
mot de République -- sur le front, dans le ciel des peuples  
tressaillants, -- par une étrange frénésie, -- sous les chiens  
enragés de la Démocratie -- le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé -- avait jeté ses  
biens, et son corps et son âme, -- pour sauver du volcan la patrie en  
combustion, -- lorsque, pauvre, il demanda son pain, -- les bourgeois  
et les gros l'appelèrent mangeur -- et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité, -- dolent, avec sa croix il  
gravit son Calvaire... -- Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du  
jour, -- entendirent un long gémissement, -- et puis, dans les  
espaces, ce cri suprême\_: Eli, lamma sabacthani!

\_Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. -- Avec les yeux fermés  
et les deux mains ouvertes, -- dans un silence grave il s'enveloppa  
donc; -- et, calme comme sont les montagnes, au milieu de sa gloire  
et de son infortune, -- sans dire mot il expira\_.

\_21 mars 1869\_

Me voilà arrive au terme de \_l'élucidari\_ (comme auraient dit les  
troubadours) ou explication de mes origines. C'est le sommet de ma  
jeunesse. Désormais, mon histoire, qui est celle de mes œuvres,  
appartient, comme tant d'autres, à la publicité.

Je terminerai ces \_Mémoires\_ par quelques épisodes de l'existence  
franche et libre que s'étaient faite, en Avignon, les musagètes ou  
coryphées de notre Renaissance, pour montrer comme, au bord du Rhône,  
on pratiquait le Gai-Savoir.

CHAPITRE XVII

AUTOUR DU MONT VENTOUX



Courses felibreennes avec Aubanel et Grivolos. -- L'ascension et la descente. -- Les gendarmes nous arretent. -- La fete de Montbrun. -- Le devineur de sources. -- Le cure de Monieux. -- La Nesque et les Bessons. -- Le maire de Methamis. -- Le charron de Venasque.

Avec Theodore Aubanel, qui etait toujours dispos, pour organiser les courses, et notre camarade le peintre avignonnais Pierre Grivolos, qui etait de toutes nos fetes, voici comment nous fimes, un beau jour de septembre, l'ascension du mont Ventoux.

Partis, vers minuit, du village de Bedoin, au pied de la montagne, nous atteignimes le sommet une demi-heure environ avant le lever du soleil. Je ne vous dirai rien de l'escalade, que nous fimes a l'aise, sur le bat de mulets que conduisaient des guides, a travers les rochers, escarpements et mamelons de la Combe-Fillole.

Nous vimes le soleil surgir, tel qu'un superbe roi de gloire, d'entre les cimes eblouissantes des Alpes couvertes de neige, et l'ombre du Ventoux elargir, prolonger, la-bas dans l'etendue du Comtat Venaissin, par la-bas sur le Rhone et jusqu'au Languedoc, la triangulation de son immense cone.

En meme temps, de grosses nues blanchatres et fuyantes roulaient au-dessous de nous, embrumant les vallees; et, si beau que fut le temps, il ne faisait pas chaud.

Vers les neuf heures, -- mais, cette fois, a pied, avec les batons ferres et le havresac au dos, -- apres un leger dejeuner, nous primes la descente. Seulement, nous devalames par le cote oppose, c'est-a-dire par les Ubacs, ainsi qu'on nomme le versant nord de toutes nos montagnes et du Ventoux en particulier.

Or, tellement est apre et tellement est raide ce revers du mont Ventoux, que le pere Laval raconte ce qui suit:

Les montagnards qui, de son temps (au dix-huitieme siecle), le 14 septembre, montaient en pelerinage a la chapelle qui est en haut, redescendaient par les Ubacs, rien qu'en se laissant glisser, assis a croupetons sur une double planche de trois empan carres, qu'ils enrayaient soudain en plantant leur baton devant, lorsqu'elle allait trop vite ou qu'elle froloit un precipice.

Ils descendaient par ce moyen dans moins d'une demi-heure; et il faut songer que le mont Ventoux a dix-neuf cent soixante metres d'altitude sur la mer!

Desireux, nous aussi, de raccourcir notre descente, mais ignorant les chemins, nous allames nous fourvoyer dans une ravine ardue, la Loubatiere du Ventoux, si encombrée de rocailles et si perilleuse aussi que, pour arriver en bas, nous mimes le jour entier.

Le ravin de la Loubatiere, comme son nom le dit, n'est frequente que

par les loups, et il se rue subitement, du sommet au pied du mont, entre des berges si scabreuses qu'il est presque impossible, une fois qu'on y est rentre, d'en sortir pour changer de route.

Nous y voila, arrive qui plante! Dans les rocs detaches et dans les eboulis, a travers les troncs d'arbres, pins, hetres et melezes, arraches, entraines par la fureur des orages et qui, a tous les pas, entravaient notre marche, nous descendions, nous devalions, quand, tout a coup, le lit du torrent, coupe a pic devant nos pas, montre a nos yeux, beant, un precipice de cent toises peut-etre en contrebas.

Comment faire? Remonter? C'etait fort difficile, d'autant plus que, sur nos tetes, nous voyions s'avancer de gros nuages noirs qui, s'ils eussent creve, nous auraient submerges sous l'irruption des eaux... Il fallait donc, de facon ou d'autre, descendre par la gorge, cette epouvantable gorge ou nous etions perdus. Et alors, dans l'abime, nous jetames la-bas nos cabans et nos sacs et, ma foi, recommandant a Dieu notre vie, en rampant, en nous trainant, mais surtout par glissades, nous nous laissames couler sur la paroi presque verticale ou, seules, quelques racines de buis ou de lavande nous empecherent de degringoler, la tete la premiere.

Rendus au fond du precipice, nous croyions etre hors de danger, et, remettant nos hardes, nous avions, guillerets, recommence de descendre dans le ravin du torrent, lorsqu'une cataracte, encore plus forte et plus rapide, vint nous arreter de nouveau, et, au peril de nos vies, il fallut de nouveau glisser en se cramponnant, et puis une troisieme fois apres les autres ci-dessus.

Au crepuscule, enfin nous atteignimes Saint-Leger, pauvre petit village qui est au pied du Ventoux, habite par des charbonniers, tout jonche de lavande en guise de litiere. Nous ne pumes trouver a nous y heberger.

Malgre la nuit, haletants, harasses, il nous fallut encore marcher une couple d'heures jusqu'au village de Brantes, perche sur les rochers, en face du Ventoux, ou nous fumes fort heureux de pouvoir nous faire faire une omelette au lard et dormir, ensuite, au grenier a foin.

Le plus joli, -- car il paraît qu'on n'avait pas tres bonne mine, - fut que notre hotelier, de peur qu'on n'emportat ses draps, nous avait enfermes sous cle... Aussi, le lendemain, ayant appris que c'etait fete au village de Montbrun, et a peu pres remis des suees de la veille, nous partimes joyeux du pays qui \_branle sans vent\_ (comme l'appellent ses voisins) et nous fimes le tour des Ubacs du Ventoux par Savoillants et Reillanette.

Mais, pendant que, sur le bord de la riviere gazouilleuse qui a nom le Toulourenc, nous admirions la hauteur des escarpes effrayantes, des roches sourcilleuses qui touchaient les nuees, deux gendarmes, qui venaient sur la route apres nous, et auxquels l'hotelier de Brantes avait donne peut-etre notre signalement, nous accostent:

-- Vos papiers?

Nous avons echappe aux loups, aux orages, aux precipices; ais, croyez-m'en, qui que vous soyez, si vous etes jamais force de vous garer devant les happe-chair, evitez toujours les routes.

-- Vos papiers? D'ou venez-vous? Ou allez-vous, voyons?

Moi, je sortis de ma poche un gribouillage provençal et, pendant qu'un des archers, pour pouvoir dechiffrer ce que ca voulait dire, se desorbitait les yeux en tordant sa moustache:

-- Nous sommes, disait Aubanel, des felibres, qui venons faire le tour du Ventoux.

-- Et des artistes, ajoutait Grivolos, qui etudions la beaute du paysage...

-- Ah! oui, c'est bon! nous faire accroire qu'on est venu dans le Ventoux pour etudier ses agrements! repliqua le gendarme qui essayait, mais vainement, de lire mon provençal; vous irez, mes farceurs, dire cela demain a M. le procureur imperial a Nyons... Et suivez-nous pour le quart d'heure.

Nous rappelant le mot du general Philopemen: "qu'il faut porter la peine de sa mauvaise mine", et, en effet, reconnaissant qu'avec nos grands chapeaux de feutre aux bords retrousses arrogamment, nos batons ferres et nos havresacs, nous etions faits comme des brigands, -- et comme d'autre part, cela nous amusait, nous suivimes les chasse-coquins.

Chemin faisant, un bon fermier, portant la veste sur l'epaule, nous atteignit et nous dit:

-- Que Dieu vous donne le bonjour! Ces messieurs vont, sans doute, a la fete de Montbrun?

-- Ah! oui, une jolie fete! lui repondimes-nous. Nous descendions du Ventoux, de la cime du mont Ventoux, pour voir s'il est reel que le soleil, en se levant, y fait trois sauts, comme on affirme, et voila que les gendarmes, parce que nous avons oublie nos papiers, nous ont pris pour des voleurs et nous emmenent a Nyons...

-- Par exemple! Mais ne voyez-vous pas, a leur facon de s'exprimer, dit aux gendarmes le brave homme, que ces messieurs ne sont pas de loin? qu'ils parlent provençal? qu'ils sentent leur bonne maison? Eh bien! je n'hesite pas, moi, a repondre pour eux et je les invite meme, quand nous serons a Montbrun, a venir boire un coup a la maison, et vous aussi, messieurs du gouvernement, si vous voulez, pourtant, me faire cet honneur!

-- En ce cas-la, nous dit la marechaussee dauphinoise, apres avoir

delibere, messieurs, vous pouvez aller. Et, mais, voyons, est-ce positif, ce que vous disiez tout a l'heure, que le soleil, la-haut, vu du sommet du Ventoux, fait trois sauts en se levant?

-- Ca, repliquames-nous, il faut le voir pour le croire... Mais autrement, c'est vrai comme vous etes de braves gens.

Et, les laissant sur ce gout (nous venions d'entrer a Montbrun), avec l'honnete paysan qui avait repondu pour nous, nous fumes tout droit a l'auberge nous restaurer quelque peu.

Rien qui fasse plaisir, lorsqu'on cour le pays et qu'on est fatigue, comme une auberge indigene, ou l'on arrive un jour de fete patronale. Or, songez qu'a Montbrun, des notre entree au cabaret, nos yeux virent par terre un monceau de poulardes, de poulets, de dindons, de lapins, de levrauts et de perdrix, vous dis-je, qui n'annoncaient pas misere! Qui plumait d'ici, qui saignait de la. Une paire de longues broches, toutes chargees de lardoires et de gibier odorant, tournaient et degouttaient sur le carre des lechefrites, doucetttement, devant le feu. L'hotelier, l'hoteliere, en mouvement, posaient sur chaque table les bouteilles, les couteaux, les fourchettes qu'il fallait. Et tout cela pour les premiers qui demanderaient a diner, c'est-a-dire pour nous autres. Oh! coquin de bon sort! Une benediction. Et, chose pardessus qui ne coutait pas davantage, les filles de l'hotesse avaient si gentille accortise que nous restames la tant que dura la fete, rien que pour l'agrement d'etre servis par elles.

A \_Montbrun\_, disait-on autrefois en Dauphine, \_arrive a deux heures, a trois on est pendu\_. Cela montre qu'un proverbe n'est pas toujours veridique, mais ca devait se rapporter (je le crois) au renom du terrible Montbrun, le capitaine huguenot qui fut seigneur de ce village. C'est lui, Charles du Puy, dit "le brave Montbrun", qui fit face au roi de France, alleguant pour raison que "les armes et le jeu rendaient les hommes egaux". C'est le meme qui, au siege de Mornas, place catholique, lorsqu'il eut pris le chateau, en precipita la garnison sur la pointe, la-bas, des hallebardes de sa troupe (1562). D'ou les gens de Mornas ont garde jusqu'a nos jours le sobriquet de \_saute-remparts\_, et voici ce qu'on raconte:

Un de ces malheureux, dont le tour etait venu de faire le plongeon, reculait pour prendre elan, mais arrive au bord de l'affreux casse-cou, il s'arretait epouvante. Il revenait prendre sa course, et chose facile a comprendre, il lachait pied de nouveau.

-- O poltron, lui cria le farouche Montbrun, en deux fois que tu pris escousse, tu ne peux pas faire le saut?

-- Monseigneur, repliqua le pauvre catholique, s'il vous plait d'essayer, je vous le donne en trois.

Et pour la repartie, Montbrun, a ce qu'on dit, lui accorda sa grace.

Nous allames visiter le chateau du baron - que Francois II fit demolir. -- Il y reste quelques fresques, attribuees a Andre del Sarto. Sur la terrasse, on nous montra l'endroit d'ou parfois, pour s'amuser, le seigneur huguenot abattait d'un coup d'arquebuse les moines qui, la-bas, lisaient leur breviaire, dans le jardin d'un couvent qu'il y avait en dessous.

Enfin, derriere le Ventoux, le long du Toulourenc, riviere qui separe le Dauphine de la Provence, ayant repris notre tournee, nous vimes en passant au pied du Ventouret et en longeant le Gourg des Oules deboucher dans une vallee, la riante vallee de Sault.

-- Faisons la meridienne? dimes-nous.. Et tous trois, a l'oree d'une prairie limitrophe avec la route, nous nous couchames pour dormir et laisser passer la chaleur.

-- Adieu, Ventoux! s'ecria Aubanel, tu nous fis, o gueusard, assez suer et essouffler!

Grivolos regardait les ombres et les clairs que remuaient entre eux les noyers et les chenes, et moi, epiant l'heure qu'il etait au soleil, je tetais a la gourde une gorcee d'eau-de-vie.

A ce moment, dans le grand hale, nous vimes sur la route blanche s'acheminer avec sa blouse, ses gros souliers a clous, son chapeau a larges bords, un vieillard qui tenait une houssine a la main. Quelque chose d'imposant et de particulier dans sa figure ouverte, rotie par le soleil, attira, comme il passait, notre attention vers lui et nous lui dimes bonjour.

-- Bonjour, toute la compagnie, nous fit-il d'une voix douce, vous faites un peu halte?

-- Eh oui! brave homme; a vous d'en faire autant, si vous voulez.

-- Eh bien! je ne dis pas non... Je viens de la ville de Sault, ou j'avais quelques affaires et je commençais d'etre las. Ce n'est plus, mes amis, comme quand j'avais votre age! Berthe filait alors, et maintenant Marthe devide.

Et il s'assit en causant a cote de nous sur l'herbe.

-- Je suis bien curieux peut-etre, poursuivit-il, mais par hasard ne seriez-vous pas herboristes?

Ah! parbleu, si nous connaissions la vertu des simples que nos pieds foulent, nous n'aurions jamais besoin d'apothicaires ni de medecins.

-- Non, repondimes-nous, nous venons du mont Ventoux.

-- \_Sage qui n'y retourne pas, mais fou celui qui y retourne!\_ dit le vieillard sentencieusement... "Allons, je vois, je vois, vous etes peut-etre bien des triacleurs de Venise.

-- Triacleurs? Qu'est-ce que c'est?

--Vous n'ignorez pas, messieurs, qu'un remede souverain est ce qu'on nomme la \_theriaque\_, qui se fait a ce qu'on dit, avec de la graisse de vipere... Et, ici, dans nos montagnes, au Ventoux, au Ventouret, et, dans cette vallee meme, les viperes ne manquent pas. Si c'est elles que vous cherchiez...

-- Ah! les cherche qui voudra! nous ecriames-nous.

-- Veuillez m'excuser, reprit le bonhomme, si je vous ai offenses, mais il n'est pas de sot metier:

\_Comme dit le renard  
Chacun joue de son art\_.

Le bon Dieu, que je salue, a repandu sa lumiere, voyez-vous un peu a tous. Pris a part, l'homme ne sait rien; entre tous, nous savons tout... Et, sans aller plus loin, moi, je suis devineur d'eau.

-- Ah! tonnerre de nom de nom!

-- Oui, tel que vous me voyez, par la vertu de la baguette que je tiens entre mes mains, je deniche les veines d'eau.

-- Par exemple, et a notre tour, s'il n'y a pas d'indiscretion, comment faites-vous donc pour decouvrir les sources qu'il y a dans la terre?

-- Comment je fais? De vous le dire, repondit l'hydroscope, ce serait malaise peut-etre... C'est affaire de bonne foi. Il m'arrive, tenez, quand le soleil est ardent, de voir fumer les eaux, de les voir s'evaporer, a sept lieues de distance... je les vois, oui, je les vois (mon Dieu! je vous rends graces!) aspirees, colorees par l'ardeur du soleil. Ensuite la baguette, qui tourne d'elle-meme et se tord entre mes doigts, acheve le restant... Mais il faut, comme je vous le dis, sentir cela pour le comprendre: c'est a la bonne foi. Vous pouvez d'ailleurs parler de moi a Sault, a Villes, a Verdolier, dans tous les villages qui avoisinent: je suis d'Aurel (que vous voyez la), mon nom est Fortune Aubert. On vous montrera partout les sources que j'ai mises en vue.

Nous lui dimes en plaisantant:

-- Compere Fortune, si vous pouviez, avec la baguette, trouver un jour la Chevre d'Or?

-- Et pourquoi non? Si Dieu voulait, je n'aurais pas plus de peine a cela, voyez-vous, que d'etre assis sur ce talus... Mais Celui de la-haut a plus de sens que nous tous. Une fontaine d'eau, quand on a soif, ne vaut-elle pas mieux qu'une fontaine d'or? Et ce pre! Ne croyez-vous pas que la moindre rosee

fasse plus de bien a son herbe, -- que si la traversait le carrosse d'un roi, charge d'or et d'argent? Rendre service, quand on peut, a notre frere prochain, comme il nous est recommande, mes amis, voila, voila ou le bon Dieu vient en aide! Et pour preuve, permettez que je vous conte encore ceci:

"L'an passe, la servante de notre cure d'Aurel (qui vous le certifierait) me fit appeler a la cure.

"-- Maitre Fortune, me dit-elle, vous me voyez en grand souci. M. le cure, ce matin, est alle a Carpentras, ou l'on juge aux assises un jeune parent a lui, inculpe comme incendiaire. Il devait, me l'ayant promis, retourner de bonne heure, et la nuit deja descend, et je ne vois venir personne: je ne sais que m'imaginer. Si au moyen de votre science vous pouviez me rendre instruite de ce qui la-bas se passe, ah! que vous me feriez plaisir!

"-- Nous essayerons, repondis-je... Donnez-moi quelques oublies, ce avec quoi les hosties se font.

Et alors, sur la table, je placai les oublies, en representation de Celui qu'on ne voit pas, l'Amour supreme, le bon Dieu.

"A cote des oublies, je mis un verre de vin pur, pour représenter la Justice.

"Devant l'Amour et la Justice, je mis un verre d'eau -- qui representait l'inculpe. Et derriere l'inculpe je posai un gobelet de vin trouble avec de l'eau: ca representait l'avocat.

"Je saisis la baguette et, a la bonne foi, humblement, je demande a Dieu, l'Amour supreme, si l'accuse etait condamne.

"La baguette, mes amis, ne branla pas plus que ces pierres.

"Bon! je demandai alors si on l'avait acquitte. La baguette entre mes doigts tourna joyeuse, comme en danse.

"-- Mademoiselle, dis-je pour lors a la servante, vous pouvez dormir tranquille: l'inculpe est acquitte.

"-- Puisque nous y voila, me fit la demoiselle, Fortune informez-vous un peu sur les temoins.

"Je reprends en main la baguette et je demande au vin pur ou, pour mieux dire, a la Justice, si les temoins retournaient et s'ils etaient en chemin.

"La verge demeura muette.

"Humblement, je demande s'ils etaient poursuivis. ..Il me fut repondu qu'ils etaient poursuivis tres serieusement... Eh bien! n'est-il pas

vrai que le lendemain, messieurs, le cure d'Aurel vint nous confirmer tout ce que nous avons vu la veille avec la verge! On avait a Carpentras acquitte l'inculpe et retenu les temoins.

"-- Mais, allons, vous devez dire que je suis un franc bavard. A Dieu soyez, dit le vieillard en se relevant du talus, et prenez garde, la au frais, prenez garde de vous morfondre.

Le devineur, avec sa baguette, gagna du cote des collines, vers ces quartiers d'Aurel, de Saint-Trinit, chantes plus tard par Felix Gras dans son grand et frais poeme qui a nom \_Les charbonniers\_, et nous allames, nous autres, par un raidillon de chemin, prendre notre logis a Sault, la ville des \_Etrangleurs de truie\_.

Après avoir salue, dans le chateau fort en ruine, le blason et la gloire de ses anciens seigneurs, les grands barons d'Agoult (qui est Wolf en allemand et qui signifie loup) et le nom historique de cette comtesse de Sault qui, au temps (de la Ligue, maitrisait la Provence, nous descendimes sur Monieux, dont le cure figure dans le gai repertoire des contes populaires.

Ce cure avait une vache... Et voici qu'un pauvre homme, qui avait un tas d'enfants, vola et tua la vache, la fit manger a ses marmots et, apres la bombance, en maniere de graces, leur fit dire la petite priere que voici:

\_Nous rendons graces, mon Dieu,  
Au bon cure de Monieux:  
Nous avons bien soupe, Dieu merci et sa vache!\_

Mais les enfants repetent tout. Le cure en eut vent, et ayant questionne un des petits mangeurs, il lui dit:

-- Est-ce vrai, mignon, que votre pere vous a appris pour vos graces une priere si jolie? Comment est-elle? voyons un peu...

Et le petit repeta:

\_Nous rendons graces, mon Dieu,  
Au bon cure de Monieux:  
Nous avons bien soupe, Dieu merci et sa vache!\_

-- Oh ! la galante priere! fit le pretre au petit. Eh bien ! sais-tu, mignon, ce qu'il faut faire? Demain, jour de dimanche, tu viendras me trouver a la premiere messe; tu monteras en chaire avec moi, n'est-ce pas, mignon? et devant tous, pour que tout le monde l'apprenne, tu diras la priere que ton pere vous fait dire.

-- Il suffit, monsieur le cure.

Et l'enfant, tout de suite, va conter a son pere le propos du cure; et le pere, un fin matois, dit alors a l'enfant:



-- Ah! oui, venir parler de vache en pleine chaire! Mais tu les ferais rire tous... Je vais t'en apprendre une autre, mon fils, d'action de graces, qui est bien plus belle encore:

\_Je rends grace au bon Dieu!  
Les hommes de Monieux  
Ont tous porte du bois de leur cure joyeux:  
Mais lui tout seul, mon pere  
Ne s'est pas laisse faire\_.

"T'en souviendras-tu demain?

-- Je m'en souviendrai, pere.

Le cure, le lendemain, au prone de la messe, monte donc a la chaire, accompagne du petit, et commence:

-- Mes freres, vous l'avez tous appris, on nous a vole notre vache...  
Je ne veux pas vous en parler; seulement la verite est toujours bonne a connaitre, et toujours la verite sort de la bouche innocente...  
Allons, mignon, dis ce que tu sais.

Et le petit alors:

\_Je rends grace au bon Dieu!  
Les hommes de Monieux  
Ont tous porte du bois de leur cure joyeux\_:  
\_Mais lui tout seul, mon pere  
Ne s'est pas laisse faire\_.

Je vous laisse a penser le rire...

Nous primes a Monieux la combe de la Nesque, petit cours d'eau sauvage, qui bondit, comme dit Gras,

\_Entre deux falaises a pic, couvertes de halliers,  
Ou les bergers pendent l'appat  
Pour attraper les merles\_.

et nous marchames la dans les rochers, a tout hasard, pour gagner, si nous pouvions, le meme jour, Venasque. Mais qui compte sans l'hote, dit-on, compte deux fois: le soleil se couchait que nous errions encore parmi les precipices, au pied d'un haut escarpement qu'on nomme le Rocher du Cire, ou plus tard nous placames l'episode de \_Calendal\_ lorsqu'il denicha les ruches d'abeilles,

\_La Nesque, par-dessous, affreuse,  
Ouvrait sa tenebreuse gorge\_

et, la nuit nous couvrant peu a peu de son ombre, voici qu'a un endroit appele le Pas de l'Ascle, un veritable labyrinthe, nous n'y, voyions plus devant nous, en danger, a tout pas, de glisser et tomber, la tete la premiere, par la-bas je ne sais ou.

-- Mes amis, dis-je alors, ce serait une sottise que de laisser nos os ici dans quelque gouffre, avant d'avoir accompli notre oeuvre felibreenne. Je serais d'avis de retourner.

-- He! en avant, fit Grivolos, nous venons tout a l'heure "les effets de la lune" sur les roches de la Nesque.

-- Si tu veux te precipiter, lui cria Aubanel, libre a toi, mon ami Pierre! Pour moi, je ne me sens nulle envie de me faire devorer par les loups.

Et la-dessus nous remontames, en tatonnant de-ci de-la, pour nous sortir des precipices, harasses, defaillants, tout en nage. Nous vimes alors par bonheur, dans l'obscurite, au loin, poindre une petite lumiere.

Nous y allames. C'etait une mesure ecartee dans la montagne, qu'on appelait les Bessons. Nous frappames. On nous ouvrit; et de leur mieux ces braves gens (une famille de chevriers) nous firent l'hospitalite et ils nous dirent:

"Vous avez certes bien fait de retourner sur vos pas; l'autre annee, une nuit d'hiver, nous avons entendu des cris, sans savoir ce qui arrivait...

"Quand le matin nous allames voir, nous trouvames mort dans la Nesque, la-bas vers le Pas de l'Ascle, un pauvre pretre qui s'etait décroche et tout meurtri."

-- Eh bien! tu vois, nigaud, si nous t'avions suivi? fit Aubanel a Grivolos.

-- Bah! reparti le peintre, vous etes des soldats du pape.

La menagere, en meme temps, avait mis la marmite sur le feu, avec de l'ail, de la sauge, et une poignee de sel, tout asperge d'huile. Elle nous trempa bientot une odorante eau bouillie, si bonne qu'Aubanel, tout petit homme qu'il fut, en vida onze assiettees, et le grand felibre garda un tel souvenir de cette savoureuse soupe et du bon sommeil que nous fimes a la grange des Bessons que, dans son Livre de l'Amour, il y fait l'allusion suivante:

La femme vivement avec le tranchoir -- Taille le beau pain brun, va querir de l'eau fraiche -- Avec son broc de cuivre; ensuite sur le seuil -- Elle sort et appelle ses gens qui rentrent a la maison. -- Et la soupe est versee; pendant qu'elle s'imbibe,-- L'hote amical vous fait boire un coup de sa piquette; -- Puis, chacun a son tour, aieul, mari, femme et enfants, -- Tirent une assiette et apaisent leur faim. -- Et vous mangez la soupe et etes de la famille. -- Mais, le repas fini, deja chacun sommeille: -- L'hotesse avec une lampe va vous querir un drap, -- Un beau drap de toile blonde, tout rude et tout neuf. -- Du corps la lassitude est un baume pour l'ame. -- Ah!

qu'il fait bon dormir, dans les bergeries, sur le feuillage, --  
Dormir sans rêves, au milieu des troupeaux, -- N'être ensuite  
veille que par les grelots -- Des chèvres, le matin, et aller avec  
les platres -- Se coucher tout le jour et sentir le marrube!\_

Le lendemain, ayant repris la gorge de la Nesque, toute bourdonnante  
d'abeilles, des abeilles en essaims qui y humaient le miel des  
fleurs, nous arrivâmes enfin, et par une chaleur qui faisait beer les  
lézards, au village de Methamis. Nous demandâmes l'auberge. Mais  
va-t'en voir s'ils viennent! Nous y trouvâmes porte close; l'hôte et  
l'hôtesse  
moissonnaient.

Nous entrâmes au café, pour voir si en payant on voudrait nous  
apprendre quelque chose pour dîner.

-- Cela m'est défendu, nous dit le cafetier, comme de tuer un homme!

-- Et pourquoi?

-- C'est que l'auberge, appartenant à la commune, s'affirme sous  
condition que personne autre n'ait le droit de donner à manger aussi.

-- Il nous faut donc crever de faim?

-- Allez trouver M. le Maire... Je ne puis, moi, vous offrir autre  
chose qu'à boire.

Nous bûmes un coup pour nous rafraîchir, et de là, tout poussiéreux,  
nous allâmes chez M. le Maire de Methamis.

Le maire, un grand rustaud, moricaud et grele comme une poêle à  
châtaignes, croyant avoir affaire à des batteurs d'estrade, nous fait  
brutalement, comme quelqu'un que l'on dérange:

-- Que voulez-vous?

-- Nous voudrions, lui dis-je, que vous donniez au café-tier  
l'autorisation nécessaire pour nous servir à manger, du moment,  
monsieur le Maire, que votre auberge est fermée...

-- Avez-vous des papiers?

-- Que diable! nous sommes d'ici d'Avignon: si l'on ne peut plus  
faire un pas, ni manger une omelette dans le département, sans avoir  
des papiers...

-- Ça, point tant de raisons! vous irez vous expliquer, accompagnées  
de mes deux gardes, devant le commissaire de police du canton.

-- Mais peste! vous voulez rire? nous voilà n'en pouvant plus...

-- Oh! je vous ferai charrier sur ma charrette; j'ai un bon mulet.

Cela commençait, parbleu! à ne plus tant nous amuser, d'autant plus, saperlotte! que nous n'avions rien dans le ventre.

-- Monsieur le Maire, dit Aubanel, si vous vouliez nous conduire chez M. le cure, je suis sûr qu'il nous connaîtra.

-- Allons-y, allons-y, fit le maire hargneux.

Et arrivés au presbytère, en présence du prêtre:

-- Voyez, lui dit-il, monsieur le Cure, si vous connaissez ces individus.

Le cure de Mathamis, dans son petit salon, nous offrit d'abord des chaises, et puis tournant autour de nous et examinant nos visages:

-- Non, dit-il, monsieur le Maire, je ne connais pas ces messieurs.

-- Mais regardez-moi bien, monsieur le cure, fit Aubanel, ne vous souvient-il pas de m'avoir vu en Avignon, dans ma librairie?

-- Ah! monsieur Aubanel?

-- Précisément.

-- Monsieur Aubanel, cria le cure de Methamis, libraire et imprimeur de notre Saint Pere le Pape! Jacomone, Jacomone! apporte vite les petits verres, que nous buvions une goutte de ratafia de Gouit à la santé de l'Almanach provençal et des felibres!

Et comme nous tournions la tête, pour voir un peu la mine du maire de Methamis, celui-ci, en cherchant la porte qu'il ne pouvait retrouver, grommelait:

-- Je ne bois pas, je ne bois pas, monsieur le Cure. Il faut que j'aïlle mettre au joug.

C'est bien. Quand nous sortîmes, au bout d'un moment, l'aubergiste sur son seuil, le cafetier devant sa porte, nous appelaient:

-- Messieurs, messieurs, vous pouvez venir... M. le Maire vient de dire que si vous desiriez manger...

Mais dépites et dédaigneux, nous, tels que des apôtres qui ont été reconnus, en resserrant nos ceintures nous secouâmes sur Methamis la poussière de nos souliers et nous reprîmes clopin-clopant la descente de la Nesque.

-- Eh bien! mon vaillant Pierre, disait Aubanel à Grivolas, tu vois que les soldats du Pape sont encore bons à quelque chose?

-- Je ne dis pas, mais à Venasque, répondait notre artiste en se léchant la barbe, si nous tombions sur un monceau de lapins, de

poulets, de levrauts et de dindes, comme a la fete de Montbrun, il me semble que tout a l'heure, mes amis, nous y taperions.

Helas! les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. A Venasque, l'aubergiste, charron de son metier, nous fit souper, l'animal, avec un epais ragout de pommes de terre au plat, rissolees dans de l'huile infecte, que nous ne pumes avaler.

Non content de cela, le pendar nous fit coucher sur une pile de bois d'yeuse, avec, pour matelas, quelques fourchees de paille qui, dans la nuit, s'eparpillerent, et, a cause des buches anguleuses et noueuses qui nous entraient dans le dos, nous ne pumes fermer l'oeil.

Bref, les habits fripes, les chaussures trouees, le visage hale, mais allegres, mais pleins de la saveur de la Provence, nous revinmes a travers une croupe de montagnes pelees qui a pour nom la Barbarenque, en passant par Vaucluse, l'abbaye de Senanque, Gordes et le Calavon (non sans autres aventures dont le recit serait trop long), nous revinmes de la aux plaines d'Avignon.

## CHAPITRE XVIII

### LA RIBOTE DE TRINQUETAILLE

Alphonse Daudet dans sa jeunesse. -- La descente en Arles. -- La Roquette et les Roquettieres. -- Le patron Gafet. -- Le souper chez Le Counenc. -- Les chansons de table. -- Le registre du cabaret. -- Le pont de bateaux. -- La noce arlesienne. -- Le spectre des Aliscamps. -- Une lettre de Daudet pendant le siege de Paris.

I

Alphonse Daudet, dans ses souvenirs de jeunesse (\_Lettres de mon Moulin et Trente Ans de Paris\_), a raconte, a fleur de plume, quelques echappees qu'il fit, avec les premiers felibres, a Maillane, en Barthelasse, aux Baux, a Chateauneuf; je dis avec les felibres de la premiere pousse, qui, en ce temps, couraient sans cesse le pays de Provence, pour le plaisir de courir, de se donner du mouvement, surtout pour retremper le Gai-Savoir nouveau dans le vieux fonds du peuple. Mais il n'a pas tout dit, de bien s'en faut, et je veux vous conter la joyeuse equipee que nous fimes ensemble, il y a quelque quarante ans.

Daudet, a cette epoque, etait secretaire du duc de Morny, secretaire honoraire, comme vous pouvez croire, car tout au plus si le jeune homme allait, une fois par mois, voir si le president du Senat, son patron, etait gaillard et de bonne humeur. Et sa vigne de cote, qui depuis a donne de si belles pressees, n'etait qu'a sa premiere feuille. Mais entre autres choses exquises, Daudet avait compose une poesie d'amour, piece toute mignonne, qui avait nom: \_les Prunes\_. Tout Paris la savait par coeur, et M. de Morny, l'ayant ouie dans son salon, s'etait fait presenter l'auteur, qui lui avait plu, et il l'avait pris en grace.

Sans parler de son esprit qui levait la paille, comme on dit des pierres fines, Daudet était joli garçon, brun, d'une paleur mate, avec des yeux noirs à longs cils qui battaient, une barbe naissante et une chevelure drue et luxuriante qui lui couvrait la nuque, tellement que le duc, chaque fois que l'auteur de la chanson des \_Prunes\_ lui rendait visite au Sénat, lui disait, en lui touchant les cheveux de son doigt hautain:

-- Eh bien! poète, cette perruque, quand la faisons-nous abattre?

-- La semaine prochaine, monseigneur! en s'inclinant répondait le poète.

Et ainsi, tous les mois, le grand duc de Morny faisait au petit Daudet la même observation, et toujours le poète lui répondait la même chose. Et le duc tomba plus tôt que la crinière de Daudet.

A cet âge, devons-nous dire, le futur chroniqueur des aventures prodigieuses de \_Tartarin de Tarascon\_ était déjà un gaillard qui voyait courir le vent: impatient de tout connaître, audacieux en bohème, franc et libre de langue, se lançant à la nage dans tout ce qui était vie, lumière, bruit et joie, et ne demandant qu'aventures. Il avait, comme on dit, du vif-argent dans les veines.

Je me souviens d'un soir où nous soupions au \_Chêne-Vert\_, un plaisant cabaret des environs d'Avignon. Entendant la musique d'un bal qui se trouvait en contrebas de la terrasse où nous étions attables, Daudet, soudainement, y sauta (je puis dire de neuf ou dix pieds de haut) et tomba, à travers les sarments d'un treille, au beau milieu des danseuses, qui le prirent pour un diable.

Une autre fois, du haut du chemin qui passe au pied du Pont du Gard, il se jeta, sans savoir nager, dans la rivière du Gardon, pour voir, avait-il dit, s'il y avait beaucoup d'eau. Et, ma foi, sans un pêcheur qui l'accrocha avec sa gaffe, mon pauvre Alphonse à coup sûr, buvait bouillon de onze heures.

Une autre fois, au pont qui conduit d'Avignon à l'île de la Barthelasse, il grimpait follement sur le parapet mince et, y courant dessus au risque de culbuter, par là-bas, dans le Rhône, il criait, pour épater quelques bourgeois qui l'entendaient:

-- C'est de là, tron de l'air! que nous jetames au Rhône le cadavre de Brune, oui, du maréchal Brune! Et que cela serve d'exemple aux Franchimands et Allobroges qui reviendraient nous embêter!

II

Donc, un jour de septembre, je reçus à Maillane une petite lettre du camarade Daudet, une de ces lettres menues comme feuille de persil, bien connues de ses amis, et dans laquelle il me disait:

"Mon Frederic, demain mercredi, je partirai de Fontvieille pour venir a ta rencontre jusqu'a Saint-Gabriel. Mathieu et Grivolas viendront nous y rejoindre par le chemin de Tarascon. Le rendez-vous est a la buvette, ou nous t'attendons vers les neuf heures ou neuf heures et demie. Et la, chez Sarrasine, la belle hotesse du quartier, ayant ensemble bu un coup, nous partirons a pied pour Arles. Ne manque pas!  
Ton

Chaperon Rouge."

Et, au jour dit, entre huit et neuf heures, nous nous trouvames tous a Saint-Gabriel, au pied de la chapelle qui garde la montagne. Chez Sarrasine, nous croquames une cerise a l'eau-de-vie, et en avant sur la route blanche.

Nous demandames au cantonnier:

-- Avons-nous une longue traite, pour arriver d'ici a Arles?

-- Quand vous serez, nous repondit-il, droit a la Tombe de Roland, vous en aurez encore pour deux heures.

-- Et ou est cette tombe?

-- La-bas, ou vous voyez un bouquet de cypres, sur la berge du Vigueirat.

-- Et ce Roland?

-- C'etait, a ce qu'on dit, un fameux capitaine du temps des Sarasins... Les dents, allez, bien sur, ne doivent pas lui faire mal.

Salut, Roland! Nous n'aurions pas soupconne, des nous mettre en chemin, de rencontrer vivantes, au milieu des guerets et des chaumes du Trebon, la legende et la gloire du compagnon de Charlemagne. Mais poursuivons. Allegrement nous voila descendant en Arles, ou l'Homme de Bronze frappait midi, quand, tout blancs de poussiere, nous entrames a la porte de la Cavalerie. Et, comme nous avions le ventre a l'espagnole, nous allames aussitot, dejeuner a l'hotel Pinus.

III

On ne nous servit pas trop mal... Et, vous savez, quand on est jeune, que l'on est entre amis et heureux d'etre en vie, rien de tel que la table pour decliquer le rire et les folatgeries.

Il y avait cependant quelque chose d'ennuyeux. Un garcon en habit noir, la tete pommadee, avec deux favoris herisses comme des houssoirs, etait sans cesse autour de nous, la serviette sous le bras, ne nous quittant pas de l'oeil et, sous pretexte de changer nos assiettes, ecoutant bonnement toutes nos paroles folles.

-- Voulez-vous, dit enfin Daudet impatiente, que nous fassions partir

cette espece de patelin?... Garcon!

-- Plait-il, monsieur?

-- Vite, va nous chercher un plateau, un plat d'argent.

-- Pour de quoi mettre? demanda le garcon interloque.

-- Pour y mettre un \_viedase!\_ repliqua Daudet d'une voix tonnante.

Le changeur d'assiettes n'attendit pas son reste et, du coup, nous laissa tranquilles.

-- Ce qu'il y a aussi de ridicule dans ces hotels, fit alors le bon Mathieu, c'est que, remarquez-le, depuis qu'aux tables d'hote les commis voyageurs ont introduit les gouts du Nord, que ce soit en Avignon, en Angouleme, a Draguignan ou bien a Brive-la-Gaillarde, on vous sert, aujourd'hui, partout les memes plats: des brouets de carottes, du veau a l'oseille, du rosbif a moitie cuit, des choux-fleurs au beurre, bref, tant d'autres mangeries qui n'ont ni saveur ni gout. De telle sorte qu'en Provence, si l'on veut retrouver la cuisine indigene, notre vieille cuisine appetissante et savoureuse, il n'y a que les cabarets ou va manger le peuple.

-- Si nous y allions ce soir? dit le peintre Grivolos.

-- Allons-y, criames-nous tous.

#### IV

On paya, sans plus tarder. Le cigare allume, on alla prendre se demi-tasse dans un \_cafeton\_ populaire. Puis, dans les rues etroites, blanches de chaux et fraiches, et bordees de vieux hotels, on flana doucement jusqu'a la nuit tombante, pour regarder sur leurs portes ou derriere le rideau de canevas transparent ces Arlesiennes reines qui etaient pour beaucoup dans le motif latent de notre descente en Arles.

Nous vimes les Arenes avec leurs grands portails beants, le Theatre Antique avec son couple de majestueuses colonnes, Saint-Trophime et son cloitre, la Tete sans nez, le palais du Lion, celui des Porcelets, celui de Constantin et celui du Grand-Prieur.

Parfois, sur les paves, nous nous heurtions a l'ane de quelque \_barraliere\_ qui vendait de l'eau du Rhone. Nous rencontrions aussi les \_tibanieres\_ brunes qui rentraient en ville, la tete chargee de leurs faix de glanes, et les \_cacalausieres\_ qui criaient:

-- Femmes, qui en veut des colimacons de chaumes?

Mais, en passant a la Roquette, devers la Poissonnerie, voyant que le jour declinait, nous demandames a une femme en train de tricoter son bas:



-- Pourriez-vous nous indiquer quelque petite auberge, ne serait-ce qu'une taverne, ou l'on mange proprement et a la bonne apostolique?

La commere, croyant que nous voulions railler, cria aux autres Roquettieres, qui, a son eclat de rire, etaient sorties sur leurs seuils, coquettement coiffees de leurs cravates blanches, aux bouts noues en crete:

-- He! voila des messieurs qui cherchent une taverne pour souper: en auriez-vous une?

-- Envoie-les, cria l'une d'elles, dans la rue Pique-Moute.

-- Ou chez la Catasse, dit une autre.

-- Ou chez la veuve Viens-Ici.

-- Ou a la porte des Chataignes.

-- Pardon, pardon, leur dis-je, ne plaisantons pas, mes belles: nous voulons un cabaret, quelque chose de modeste, a la portee de tous, et ou aillent les braves gens.

V

-- Eh bien! dit un gros homme qui fumait la sa pipe assis sur une borne, la trogne enluminee comme une gourde de mendiant, que ne vont-ils chez le Counenc? Tenez, messieurs, venez, je vous y conduirai, poursuivit-il en se levant et en secouant sa pipe, il faut que j'aille de ce cote. C'est sur l'autre bord du Rhone, au faubourg de Trinquetaille... Ce n'est pas une hotellerie, mon Dieu! de premier ordre; mais les gens de riviere, les \_radeliers\_, les bateliers qui viennent de condrieu y font leur gargotage et n'en sont pas mecontents.

-- Et d'ou vient, dit Grivolos, qu'on l'appelle le Counenc?

-- L'hotelier? Parce qu'il est de Combs, un village pres de Beaucaire, qui fournit quelques mariniers... Moi-meme, qui vous parle, je suis patron de barque, et j'ai navigue ma part.

-- Etes-vous alle loin?

-- Oh! non, je n'ai fait voile qu'au petit cabotage, jusqu'au Havre-de-Grace... Mais.

\_Pas de marinier

Qui ne se trouve en danger\_.

Et, allez, si n'etaient les grandes Saintes Maries qui nous ont toujours garde, il y a beau temps, camarades, que nous aurions sombre en mer.

-- Et l'on vous nomme?

-- Patron Gafet, tout a votre service, si vous voulez, quelque moment, descendre au Sambruc ou au Graz, vers les ilots de l'embouchure, pour voir les batiments qui y sont ensables.

VI

Et au pont de Trinquetaille, qui, encore a cette epoque, etait un pont de bateaux, tout en causant nous arrivames. Lorsqu'on le traversait sur le plancher mouvant, entable sur des bateaux plats juxtaposes bord a bord, on sentait sous soi, puissante et vivante, la respiration du fleuve, dont le poitrail houleux vous soulevait en s'elevant, vous abaissait en s'abaissant.

Passe le Rhone, nous primes a gauche, sur le quai, et, sous un vieux treillage, courbee sur l'auge de son puits, nous vimes, comment dirai-je? une espece de gaupe, et borgne par-dessus, qui raclait et ecaillait des anguilles fretillantes. A ses pieds, deux ou trois chats rongeaient, en grommelant, les tetes qu'elle leur jetait.

-- C'est la Counenque, nous dit soudain maitre Gafet.

Pour des poeetes qui, depuis le matin, ne revions que de belles et nobles Arlesiennes, il y avait de quoi demeurer interdits... Mais, enfin, nous y etions.

-- Counenque, ces messieurs voudraient souper ici.

-- Oh! ca, mais, patron Gafet, vous n'y pensez pas, sans doute? Qui diable nous charriez-vous? Nous n'avons rien, nous autres, pour des gens comme ca...

-- Voyons, nigaude, n'as-tu pas la un superbe plat d'anguilles!

-- Ah! si un \_catigot\_ d'anguilles peut faire leur felicite... Mais, voyez, nous n'avons rien autre.

-- Ho! s'ecria Daudet, rien que nous aimions tant que le \_catigot\_. Entrons, entrons, et vous maitre Gafet, veuillez bien vous attabler, nous vous en prions, avec nous autres.

-- Grand merci! vous etes bien bons.

Et bref, le gros patron s'etant laisse gagner, nous entrames tous les cinq au cabaret de Trinquetaille.

VII

Dans une salle basse, dont le sol etait couvert d'un corroi de mortier battu, mais dont les murs etaient bien blancs, il y avait une longue table o mu l'on voyait assis quinze ou vingt mariniers en train

de manger un cabri, et le Counenc soupait avec eux.

Aux poutres du plafond, peint en noir de fumée, étaient pendus des \_chasse-mouches\_ (faisceaux de tamaris ou viennent se poser les mouches, qu'on prend ensuite avec un sac), et, vis-à-vis de ces hommes qui, en nous voyant entrer, devinrent silencieux, autour d'une autre table, nous primes place sur des bancs.

Mais, pendant qu'au potager se cuisinait le \_caligot\_, la Counenque, pour nous mettre en appétit, apporta deux oignons énormes (de ceux de Bellegarde), un plat de piments vinaigres, du fromage petri, des olives confites, de la boutargue du Martigue, avec quelques morceaux de merluche braisée.

-- Et tu reviendras dire que tu n'avais rien? s'écria patron Gafet qui chapelait du pain avec son couteau crochu; mais c'est un festin de noces!

-- Dame! repartit la borgne, si vous nous aviez prévenus, nous aurions pu tout de même vous appréter une blanquette à la mode des \_gardians\_ ou quelque omelette baveuse... Mais quand les gens vous tombent la, entre chien et loup, comme cheveux sur une soupe, messieurs, vous comprendrez qu'on leur donne ce qu'on peut.

C'est bien. Daudet, qui de sa vie ne s'était vu à pareille gogaille de Camargue, saisit un des oignons, de ces beaux oignons épatés, dorés comme un pain de Noël, et hardi! à belles dents, et feuillet à feuillet, il le croque et l'avale, tantôt l'accompagnant du fromage petri, tantôt de la merluche. Il est juste d'ajouter que, pour le seconder, tous nous faisons notre possible.

Patron Gafet, lui soulevant de temps en temps la cruche pleine d'un vin de Crau, flambant comme on n'en voit plus:

-- Ca, jeunesse, disait-il, si nous abattions un bourgeon? L'oignon fait boire et maintient la soif.

En moins d'une demi-heure, on aurait enflammé sur nos joues une allumette. Puis, arriva le \_catigot\_, ou le bâton d'un patre se serait tenu droit, -- sale comme mer, poivre comme diable...

-- Salaison et poivrade, disait le gros Gafet, font trouver le vin bon... Allume et trinque, Antoine, puisque ton père est prieur!

## VIII

Les mariniers, pourtant, ayant achevé leur cabri, terminaient leur repas, ainsi que c'est l'usage des bateliers de Condrieu, avec un plat de soupe grasse. Chacun, à son bouillon mêlait un grand verre de vin; puis, portant des deux mains leurs assiettes à la bouche, tous ensemble viderent d'un seul trait le mélange, savoureusement, en claquant des lèvres.

Un conducteur de radeau, qui portait la barbe en collier, chanta alors une chanson qui, s'il m'en souvient bien, finissait comme ceci:

\_Quand notre flotte arrive  
En rade de Toulon,  
Nous saluons la ville  
A grands coups de canon\_.

Daudet nous dit:

-- Tonnerre! n'allons-nous pas aussi faire craquer la notre?

Et il entama celle-ci (du temps où l'on faisait la guerre aux Vaudois du Leberon):

\_Cheveu-leger, mon bon ami,  
A Lourmarin, l'on s'éventre!  
Cheveu-leger, mon bon ami,  
Mon coeur s'évanouit\_.

Mais les gens de rivière, ne voulant pas être en reste, chanterent lors en chœur:

\_Les filles de Valence  
Ne savent pas faire l'amour:  
Celles de la Provence  
Le font la nuit, le jour.

-- A nous autres, collègues, criames-nous aux chanteurs. Et tous à l'unisson, nous servant de nos doigts comme de castagnettes, nous répliquions superbement:

\_Les filles d'Avignon  
Sont comme les melons:  
Sur cent cinquante  
N'y en a pas de mur;  
La plus galante...

-- Chut! nous fit la borgnesse, car si passait la police, elle vous dresserait "verbal" pour tapage nocturne.

-- La police? criames-nous, on se fiche pas mal d'elle.

-- Tenez, ajouta Daudet, allez nous querir le registre où vous inscrivez ceux qui logent dans l'auberge.

La Couenque apporta le livre, et le gentil secrétaire de M. de Morny écrivit aussitôt de sa plus belle plume:

A. Daudet, secrétaire du président du Sénat;  
F. Mistral, chevalier de la Légion d'Honneur;  
A. Mathieu, le félibre de Châteauneuf-du-Pape;  
P. Grivolat, maître peintre de l'École d'Avignon.

-- Et si quelqu'un, poursuivit-il, si quelqu'un, o Couenque, venait jamais te chercher noise, que ce soit commissaire, gendarme ou sous-prefet, tu n'auras qu'a lui mettre ces pattes de mouches sous la moustache, et puis, si l'on t'embete, tu nous eciras a Paris, et, va, moi je me charge de les faire danser.

IX

Nous soldames, et, accompagnes de la veneration publique, nous sortimes tels que des princes qui viennent de se reveler.

Parvenus au marchepied du pont Trinquetaille:

-- Si nous faisons, sur le pont, un brin de farandole? proposa l'infatigable et charmant nouvelliste de la \_Mule du Pape\_, les ponts de la Provence ne sont faits que pour ca...

Et en avant! au clair limpide de la lune de septembre, qui se mirait dans l'eau, nous voila faisant le branle sur le pont en chantant:

\_La farandole de Trinquetaille,  
Tous les danseurs sont des canailles!  
La farandole de Saint-Remy,  
Une salade de pissenlits!

Tout a coup - nous arrivions sur le milieu du Rhone, -- voici que, dans la penombre, au-devant de nous autres, nous voyons s'avancer une rangee d'Arlesiennes, de delicieuses Arlesiennes, chacune avec son cavalier, qui lentement cheminaient, tout en babillant et riant... Le frolement des jupes, le frou-frou de la soie, le gazouillis des couples qui se parlaient a voix basse dans la nuitee pacifique, dans le tressaillement du Rhone qui se glissait entre les barques, c'etait vraiment chose suave.

-- Une noce, dit le gros patron Gafet, qui ne nous avait pas quittes.

-- Une noce? fit Daudet, qui avec sa myopie, ne se rendait pas bien compte de cette agitation, une noce arlesienne! Une noce a la lune! Une noce en plein Rhone!

Et, pris d'un vertigo, notre luron s'elance, saute au cou de la mariee, et en veux-tu des baisers...

Aie! quelle melee, mon Dieu! Si jamais de la vie nous nous vimes en presse, ce fut bien cette fois-la... Vingt gars, le poing leve, nous entourent et nous serrent:

-- Au Rhone, les marauds!

-- Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? s'ecria patron Gafet, en refoulant la troupe; mais ne voyez-vous pas que nous venons de boire, de boire en Trinquetaille, a la sante de l'epousee, et que de reboire nous

ferait du mal?

-- Vivent les maries! nous ecriames-nous. Et, grace a la poigne de ce brave Gafet, qui etait connu de tous, et a sa presence d'esprit, les choses en resterent la.

X

Maintenant, ou allons-nous? L'Homme de Bronze venait de frapper onze heures... Et nous dimes:

-- Il faut aller faire un tour aux Aliscamps.

Nous prenons les Lices d'Arles, nous contournons les remparts, et, au clair de la lune, nous voila descendant l'allee de peupliers qui mene au cimetiere du vieil Arles romain. Et, ma foi, en errant au milieu des sepulcres eclaires par la lune et des auges mortuaires alignees sur le sol, voici que, gravement, nous repetions entre nous l'admirable ballade de Camille Reybaud:

\_Les peupliers du cimetiere  
Ont salue les trepasses.  
As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere!\_

MOI

\_Des blancs lombeaux du cimetiere  
Le couvercle s'est renverse.\_

TOUS

\_As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_Sur le gazon du cimetiere  
Tous les defunts se sont dresses.\_

TOUS

\_\_As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_Freres muets, au cimetiere  
Tous les morts se sont embrasses.

TOUS

\_\_As-tu peur des pieux mysteres?

Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_C'est la fete du cimetiere,  
Les morts se mettent a danser.\_

TOUS

\_\_As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_La lune est claire: au cimetiere,  
Les vierges cherchent leurs fiances.\_

TOUS

\_\_As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_Leurs amoureux, au cimetiere,  
Ne sont plus la, si empressees.

TOUS

\_\_As-tu peur des pieux mysteres?  
Passe plus loin du cimetiere.\_

MOI

\_Oh! ouvrez-moi le cimetiere,  
Mon amour va les caresser...\_

XI

Le croirez-vous? Soudain, d'une tombe beante, a trois pas de nous autres, mes chers amis, une voix sombre, dolente, sepulcrale, nous fait entendre ces mots:

\_-- Laissez dormir ceux qui dorment!\_

Nous restames petrifies, et a l'entour, sous la lune, tout retomba dans le silence.

Mathieu disait doucement a Grivolas:

-- As-tu entendu?

-- Oui, repondit le peintre, c'est la-bas, dans ce sarcophage.

-- Cela, dit patron Gafet en crevant de rire, c'est un couche-vetu, un de ces \_galimands\_, comme nous les nommons en Arles, qui viennent se giter, la nuit, dans ces auges vides.

Et Daudet:

-- Quel dommage, pourtant, que ca n'ait pas ete une apparition reelle! Quelque belle Vestale, qui, a la voix des poetes, eut interrompu son somme, et, o mon Grivolos, fut venue t'embrasser!

Puis, d'une voix retentissante, il chanta et nous chantames:

\_De l'abbaye passant les portes,  
Autour de moi, tu trouverais  
Des nonnes l'errante cohorte,  
Car en suaire je serais!  
-- O Magali, si tu te fais  
La pauvre morte,  
La terre alors je me ferai:  
La je t'aurai\_.

La-dessus, au patron Gafet nous serrames tous la main, et nous allames vite, de ce pas, au chemin de fer, prendre le train pour Avignon.

Sept ans apres, hélas! l'annee de la catastrophe, je recus cette lettre:

Paris, 31 decembre 1870.

"Mon Capoulie, je t'envoie par le ballon monte un gros tas de baisers. Et il me fait plaisir de pouvoir te les envoyer en langue provencale; comme ca je suis assure que les Allemands, si le ballon leur tombe dans les mains, ne pourront par lire mon ecriture et publier ma lettre dans le \_Mercure de Souabe\_.

"Il fait froid, il fait noir; nous mangeons du cheval, du chat, du chameau, de l'hippopotame (ah! si nous avions les bons oignons, le \_catigot\_ et la \_cachat\_ de la Ribote de Trinquetaille!) Les fusils nous brulent les doigts. Le bois se fait rare. Les armees de la Loire ne viennent pas. Mais cela ne fait rien. Les gens de Berlin s'ennuieront quelque temps encore devant les remparts de Paris .....

.....

.....

"Adieu, mon Capoulie, trois gros baisers: un pour moi, l'autre pour ma femme, l'autre pour mon fils. Avec ca, bonne annee, comme toujours d'aujourd'hui a un an.

Ton felibre,  
Alphonse DAUDET."



Et puis, on viendra me dire que Daudet n'étais pas un excellent Provençal! Parce qu'en plaisantant il aura ridiculisé les Tartarin, les Roumestan et les Tante Portal et tous les imbeciles du pays de Provence qui veulent franciser le parler provençal, pour cela Tarascon lui garderait rancune?

Non! la mère lionne n'en veut pas, n'en voudra jamais au lionceau qui, pour s'ébattre, l'égratigne quelquefois.

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of Mes Origines. Memoires et Recits  
by Frederic Mistral

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MES ORIGINES. MEMOIRES ET RECITS \*\*\*

This file should be named 7momr10.txt or 7momr10.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7momr11.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7momr10a.txt

This eBook was produced by Walter Debeuf

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:  
<http://gutenberg.net> or  
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or  
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
PMB 113  
1739 University Ave.  
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

**ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS**

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,

[2] alteration, modification, or addition to the eBook,  
or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline (\_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

#### WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed

in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:

hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

ermission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,

which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December\*

9000 2003 November\*

10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created  
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people  
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,  
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,  
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,  
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New  
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,  
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South  
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West  
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones  
that have responded.



As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive

a refund of the money (if any) you paid for this eBook by

sending a request within 30 days of receiving it to the person

you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

## ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or

the exclusion or limitation of consequential damages, so the

above disclaimers and exc